LE DEVOIR
le plaisir des Livres

Champigny
LU ET APPROUVÉ
le plaisir... total
4474, rue St-Denis
Montréal 844-2587
jusqu'à 21 heures tous les soirs

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Au Salon du livre de Montréal, qui s'ouvre le 15 novembre à la place Bonaventure, le DEVOIR réunira le lundi 19 à 15 heures 30, sur la grande place, un panel d'écrivains et de critiques qui auront à débattre de la critique littéraire telle qu'elle s'exerce dans la presse québécoise.

Pour ouvrir des pistes de réflexions, ou lancer quelques idées sur ce métier à risque, le Plaisir des livres *consacre quelques-unes de ses pages, aujourd'hui, à la question.*

Vous y trouverez les propos ou points de vue de plusieurs des critiques qui ont tenu, au DEVOIR, la rubrique des lettres québécoises, depuis Gilles Marcotte et Jean Éthier-Blais en passant par Jean Royer, Lise Gauvin, Noël Audet, Robert Melançon et l'actuel titulaire Jean Basile.

Par ailleurs, le journaliste Guy Ferland, à ses risques et périls, est allé voir du côté des « critiqués », pour tenter de prendre le pouls des écrivains au moment de la critique. Ça joue dur...

Le préposé aux choses vagues

Gilles Marcotte

POURQUOI ne ferait-on pas de la critique littéraire en comité ? Il y aurait un grammairien, pour la correction de la langue; un philosophe, pour les idées; un narratologue, pour la cohérence de la narration; un historien, pour la vraisemblance; un psychologue aussi et peut-être même, à l'occasion, quand les choses seraient vraiment difficiles, un psychanalyste.

Nous aurions ainsi réuni beaucoup de compétences, mais nous n'obtiendrions pas pour autant une critique vraiment compétente. Pour deux raisons.

La première est que la critique est langage, écriture, et que les comités, même pourvus d'un bon secrétaire, ne peuvent accoucher que de textes extrêmement pâles, encombrés de termes techniques, pratiquement illisibles.

La deuxième est aussi grave : c'est que critique littéraire et compétence sont naturellement incompatibles. La critique n'est faite ni pour être compétente, ni pour être objective (elle sera honnête, au plus), ni pour être juste (elle se contentera d'éviter les injustices les plus flagrantes).

Il n'existe pas d'écoles, pas de diplôme de critique littéraire; et le critique ne peut pas jouer le rôle du « consommateur averti » apte à distinguer à coup sûr, ou presque, un bon ouvrage d'un mauvais. Les outils font défaut. Un sociologue légèrement frotté de littérature me disait il y a quelque temps qu'il pouvait, aussi bien que n'importe quel critique littéraire, décider de la qualité d'un roman ou d'un recueil de poèmes. Il avait raison, le cher homme. N'importe qui peut se substituer au critique.

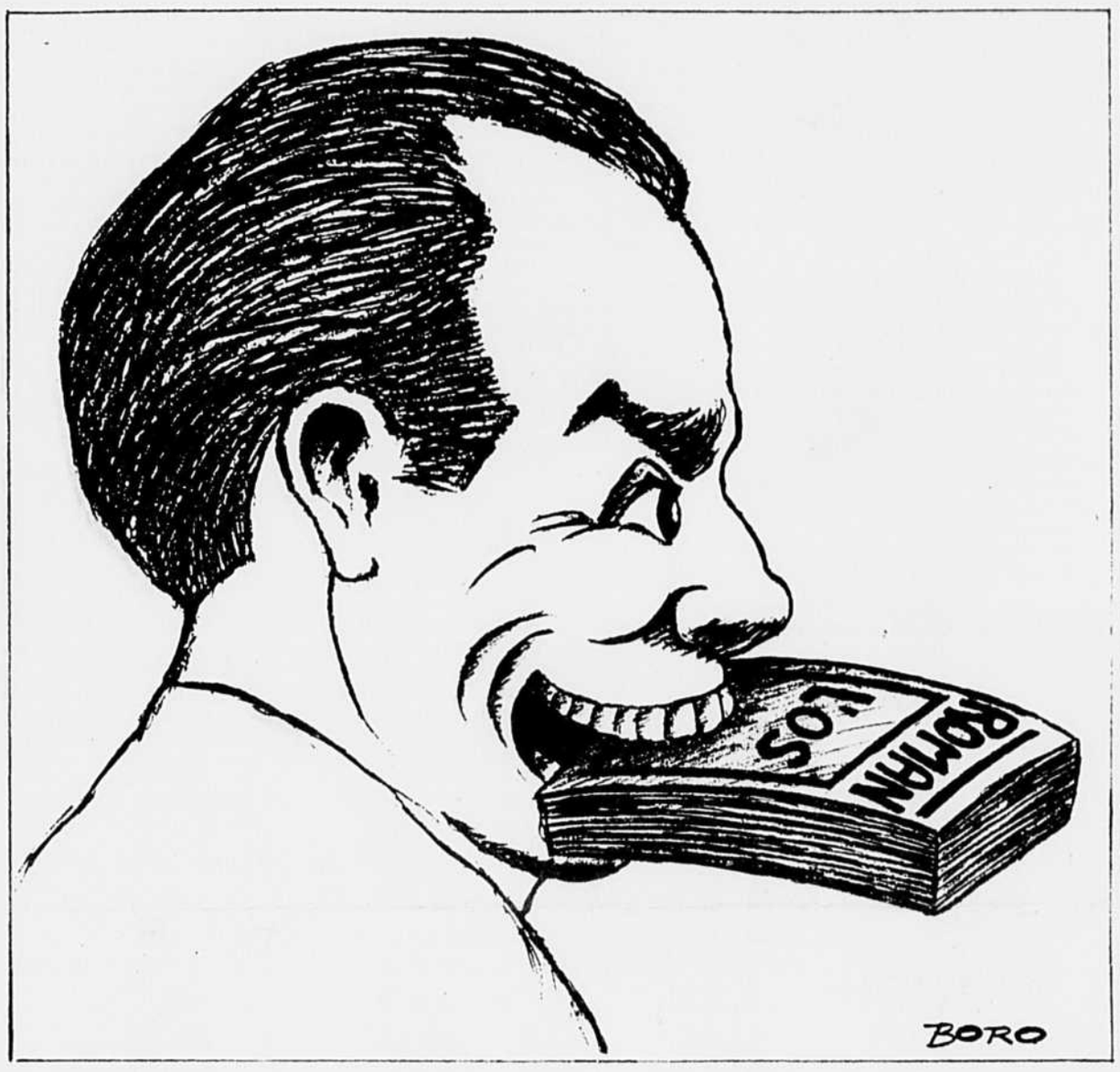
Faut-il ajouter : à ses risques et périls ?

On devient rarement critique littéraire par décision consciente. On le devient petit à petit, les circonstances aidant. On est professeur, ou chroniqueur aux chiens écrasés, et tout à coup l'occasion se présente :

Voir page D-14 : Préposé

PHOTO KÉRO

Gilles Marcotte



Les auteurs critiquent la critique

Guy Ferland

IL Y A quelque chose de pourri au royaume des lettres québécoises. Lorsqu'on demande aux auteurs ce qu'ils pensent des critiques, on se fait traiter de pervers...

Retournement de situation qui en met plus d'un mal à l'aise. C'est que les écrivains se sentent en position de faiblesse face aux critiques qui se servent du pouvoir des médias. D'un côté, il y a le créateur qui travaille dans l'ombre en solitaire et qui n'a voix au chapitre qu'à travers son oeuvre. De l'autre côté, il y a le critique qui pose un acte public.

Yves Beauchemin parle même, lorsque les critiques sont négatives, ce qui ne lui est pas arrivé souvent, de « dénonciation publique qui touche un individu non préparé pour supporter cela ».

Pas surprenant, alors, que les auteurs s'avancent sur la pointe des pieds et veulent ménager ceux qui vont éventuellement leur tomber sur le dos. Mais il y a là quelque chose d'inquiétant, comme si, pour tous les écrivains, les critiques ne pouvaient faire la part des choses et accepter la critique...

Tout de même, comment un auteur qui a travaillé deux ou trois ans en général à écrire un roman reçoit-il une critique négative qui détruit tout son boulot mal payé ? Que retient-il d'un commentaire positif ? Juge-t-il qu'on a réellement lu son oeuvre ? Voilà le genre de questions posées à une dizaine d'écrivains qui ont eu le culot de dire ce qu'ils pensent de ceux qui font métier de critique.

Pour Michel Tremblay, les critiques « sont bons quand ils disent du bien de mes livres et mauvais autrement, lance-t-il à la blague. Sérieusement, quand on écrit depuis 20 ans, on entretient des rapports de vieux couple avec les critiques puisqu'on les connaît tous, soit personnellement, soit à travers ce qu'ils ont écrit sur nous. Dans un petit pays comme le nôtre, on entretient des rapports incestueux avec les critiques. Il faut bien voir qu'il n'y a pas de Critique avec un grand C, inhumain et objectif, mais des critiques charriées par des êtres humains avec leur passion et leurs goûts. À la longue, on apprend à faire la part des choses et à lire entre les lignes. Je sais souvent à l'avance ce qu'on va dire de mes livres. Ainsi, le plaisir ou la peine qu'on ressent en lisant les comptes-rendus durent moins longtemps. À cet égard, il est rafaîchissant de lire les critiques à l'extérieur du Québec.

« Les critiques d'ici font bien leur travail en général. J'aime lire les recensions quand elles sont bien écrites. Par contre, les critiques ne mettent pas suffisamment en perspective les romans avec les autres livres du romancier ou des autres écrivains. Car chaque création est un geste de survie, une forme d'agression contre la disparition dont il faut tenir compte. »

Yves Beauchemin, quant à lui, considère la critique comme un art essentiellement subjectif. « Les critiques sont des lecteurs de plus en plus compétents, pénétrants et professionnels. Il y a un recul à La Presse puisque le cahier des livres est passé du samedi au dimanche, ce qui diminue sa visibilité. Pour moi, la critique est un des canaux de transmission qui initie le bouche à oreille. Cela permet au livre de prendre son envol. Ce que je souhaite, c'est une critique intelligente et franche qui prend l'oeuvre de l'intérieur. Ici — on est peut-être influencé par les moeurs anglo-saxonnes — il n'y a pas de critique de courtoisie, contrairement à la France. Les critiques au Québec lisent vraiment les livres et sont attentifs au texte. Et un roman qui paraît aujourd'hui suscite beaucoup plus de commentaires qu'il y a 20 ans, ce qui est un gage au moins d'une certaine objectivité. »

France Théorêt n'y va pas par quatre chemins. « Je parviens à me faire une idée générale de ce que pense la critique en lisant les journaux, les revues et en écoutant la radio, entre autres. Actuellement, les critiques dans les quotidiens parviennent à donner de la valeur à des livres qui n'en ont pas. Ils se mettent au service des machines commerciales pour créer une littérature de 'vedettariat médiatique'. Ils créent artificiellement une littérature qui n'en est pas une. »

Selon Pierre Turgeon, il y a deux types de critique : celle des quotidiens et des revues. La première étant plus près de l'actualité et la seconde de l'analyse. « Une des lacunes de la critique, en général, c'est qu'on ne met pas suffisamment en rapport un roman d'un auteur avec ses livres

Voir page D-6 : Auteurs

Avec Sainte-Beuve, contre Proust

Jean Basile

LES CRITIQUES n'ont pas l'habitude de se critiquer. Mais une fois n'est pas coutume. À l'occasion du Salon du livre, voici donc comment je me vois dans mon rôle de chroniqueur littéraire spécialisé en littérature québécoise.

Je suis toujours curieux d'ouvrir un livre et aucun d'entre eux ne me rebute de prime abord. On ne peut pas, ce me semble, être un chroniqueur littéraire sans cette curiosité, qui est innée sans doute, outre que c'est un devoir professionnel.

Cette curiosité n'est pas purement littéraire. Il y entre une bonne part de curiosité pour la nature humaine. Dire qu'un livre n'est qu'un livre relève d'un manque d'imagination que je trouve triste. Avec Sainte-Beuve et contre Proust, je crois donc qu'il y a un être humain derrière chaque ligne.

Pour moi les écrivains écrivent parce qu'ils ont quelque chose à dire. S'il y a des livres silencieux, c'est généralement que le talent y manque. Vaincre les obstacles que l'auteur met entre lui-même et le lecteur, savoir ce qu'il avoue et ce qu'il cache, l'imaginer physiquement en train d'écrire, m'amuser de ses manies, en bref deviner qui il est fait partie de mes plaisirs de critique.

Et puis, j'ai mes informateurs, je me renseigne. Bien entendu, on ne peut pas tout dire d'un auteur qui est vivant mais j'essaie toujours d'en dire le plus que je peux, en utilisant un langage diplomatique s'il le faut. Je ne déteste pas les ragots qui sont la petite histoire de la littérature. Et ça m'empêche de me prendre au sérieux.

Quand je dis curiosité, je ne veux pas forcément dire intérêt. Les écrivains ne sont pas plus intéressants que le commun des mortels. En fait, la plupart d'entre eux ne sont pas de bonne compagnie. Ce sont souvent des êtres anxieux et mélancoliques,

Voir page D-14 : Sainte-Beuve

PHOTO ARCHIVES

Jean Basile

BLOC-NOTES

Est-il bon, est-il méchant ?

UN SOIR, au gigot d'agneau, Jean-Pierre Ronfard me dit : la critique a cessé de me contrarier lorsque j'ai compris qu'un papier, comme un spectacle, peut être réussi ou raté. Paroles sages...

Il y a de bonnes critiques et il y en a de mauvaises.

Mais entendons-nous : une bonne critique peut en être une qui a descendu en flammes un livre ou un spectacle; une mauvaise critique en être une qui tente de faire l'éloge d'un écrivain ou d'une pièce.

Jean Basile, dans nos pages, explique, avec une franchise qui l'honore, comment le critique va jusqu'à oublier le livre lu, pour se concentrer sur son article, prolongement autonome de l'oeuvre. Il travaille son texte que le lecteur aura sous les yeux le matin à l'heure du café et des chats gentils.

Ce n'est pas suffisance. Ce n'est pas trahison. C'est qu'il faut comprendre que la critique est un genre, comme le roman; on écrit des critiques comme un auteur écrit des fictions, des relations de faits vécus. Et on les réussit plus ou moins.

Le problème, s'il y en a un, naît du côté des critiqués. Pour eux, une bonne critique est une critique favorable; une mauvaise en est une défavorable. Un point c'est tout. On rencontre rarement en notre contrée des admirateurs de critiques...

Les épidermes sont si sensibles qu'au pays des critiqués, en Québec, on vit (on tolère) la critique au premier degré. Il est pour, Martel ? c'est une bonne critique. Il a haï ça, Lévesque ? Voilà une « mauvaise » critique.

On a vu et on le voit encore (une fois par an, c'est comme la grippe) des soubresauts de mauvaise humeur contre la critique. Le déclencheur est toujours une « mauvaise » critique plutôt réussie. Voilà la horde des artistes solidaires et autres potentats des théâtres, des maisons d'édition, qui rapplique. Des micros sont là pour relayer la fureur. Et à nouveau on « s'interroge » sur la critique.

J'ai l'impression, au contraire, qu'on ne s'est jamais vraiment interrogé sur la critique. Parfois je me demande si le Québec n'est pas encore à l'âge de pierre en cette matière. Nos hommes des cavernes n'ont pas encore fait la différence entre une critique et la critique, entre le publiciste et le journaliste, le propagateur et l'observateur, la vadrouilleuse et l'expert, entre le gratte-papier et l'artiste.

On se trompe sur le sens des mots et des genres. On va nous dire que la critique doit supporter une littérature, un théâtre. On n'arrive pas à comprendre la contiguïté des métiers, le croisement des regards, toutes « choses vagues » comme le dit Gilles Marcotte ci-contre, qui font de la critique un art à part entière où l'on peut exceller ou « se » planter.

J'emprunte à Diderot le titre de ce bloc-notes, double question résumant le simplisme dans lequel on tient la critique. Le bon est celui qui aime, le méchant celui qui déteste : manichéisme qui messied aux défenseurs bon papa des artistes outragés.

Quand on aura compris, comme Ronfard, que notre métier est comme le sien; quand on sortira de cet âge préhistorique où l'on croit que la critique n'est là que pour attaquer les saints artistes, on comprendra que cette fonction est aussi essentielle que la respiration, comme le disait T.S. Eliot.

Nous sommes tous des êtres critiques. Devant ou derrière le rideau, la page imprimée ou la feuille blanche. Il reste à savoir avec quelle honnêteté ou vice on se sert de cette fonction respiratoire.

Et il y a ceux qui ne savent pas jouer... et qui embêtent les autres avec leurs croisades contre les méchants.

Robert Lévesque

PIERRE REY
BLEU RITZ
ROBERT LAFFONT
ROBERT LAFFONT

Venez rencontrer
PIERRE REY
Invité d'honneur au Salon du livre
Le vendredi 16 novembre
de 19 h 00 à 20 h 00
Le samedi 17 novembre
de 16 h 00 à 18 h 00
Bleu Ritz, une histoire d'amour comme il ne s'en fait plus.

DOMINIQUE LAPIERRE
Plus grands que l'amour
RÉCIT
ROBERT LAFFONT

Offrez un cadeau d'espérance:
PLUS GRANDS QUE L'AMOUR
PAR
DOMINIQUE LAPIERRE
Une formidable épopée humaine

Le temps est le critique le plus impitoyable

Jean Éthier-Blais

POUR ÊTRE critique littéraire, il faut aimer les livres et les écrivains. Le livre est un objet fabriqué, souvent amoureusement, par des hommes. Il y a le papier. Autrefois, quand le papier était rare, les livres étaient, par définition, des objets de luxe. Lorsque Cicéron prêtait un livre, ou ce qu'il appelait un livre, sous forme de rouleau, c'était toute une affaire. Le livre, grâce à la préciosité de la matière qui le composait, a résisté au temps.

Aujourd'hui le papier est d'une telle médiocrité qu'on se demande ce qui restera, dans un siècle, de toute notre production. L'autre jour, j'ai retrouvé, au fond de ma bibliothèque, des ouvrages de Paul Morand, parus en France entre les deux guerres. La colle avait séché, les pages, jauni, un large cerne les entourait et leur donnait l'air blafard. La religieuse qui relie mes livres les regarda, l'air éploré. Je les jetai, devenus inutiles. C'est une grande peine pour un amateur de livres que de mettre Paul Morand à la poubelle.

Les auteurs québécois logent-ils à meilleure enseigne ? Je me le demande. Les procédés modernes d'impression assurent-ils la durée au livre ? J'ai toujours pensé que lorsqu'on décerne un prix à un auteur, c'était d'abord de son livre qu'il s'agissait. Ne pourrait-on, avec le prix, faire fabriquer quelques exemplaires hors-commerce, sur papier Lafuma, ouvrage réalisé dans les conditions les meilleures, afin que l'écrivain soit assuré de l'immortalité, au moins dans les bibliothèques ? Une bibliothèque idéale se constituerait, qui ravirait d'aise les critiques de demain, s'ils sont, comme ceux d'aujourd'hui, amateurs de beaux livres, amoureux des livres.

Après le livre, objet sacré dans le subconscient littéraire, l'écrivain. C'est au DEVOIR que j'ai appris à connaître cette espèce particulière d'humanité. Je suis moi-même écrivain, mais on se leurre toujours dans son propre cas, on se connaît mal, on s'idéalise. Le miroir vous renvoie une image plus fidèle des autres que de vous-même. Il n'y a rien de plus beau que le don d'écrire. Dans ce domaine, l'écrivain n'a qu'un rival sérieux, c'est le chirurgien.

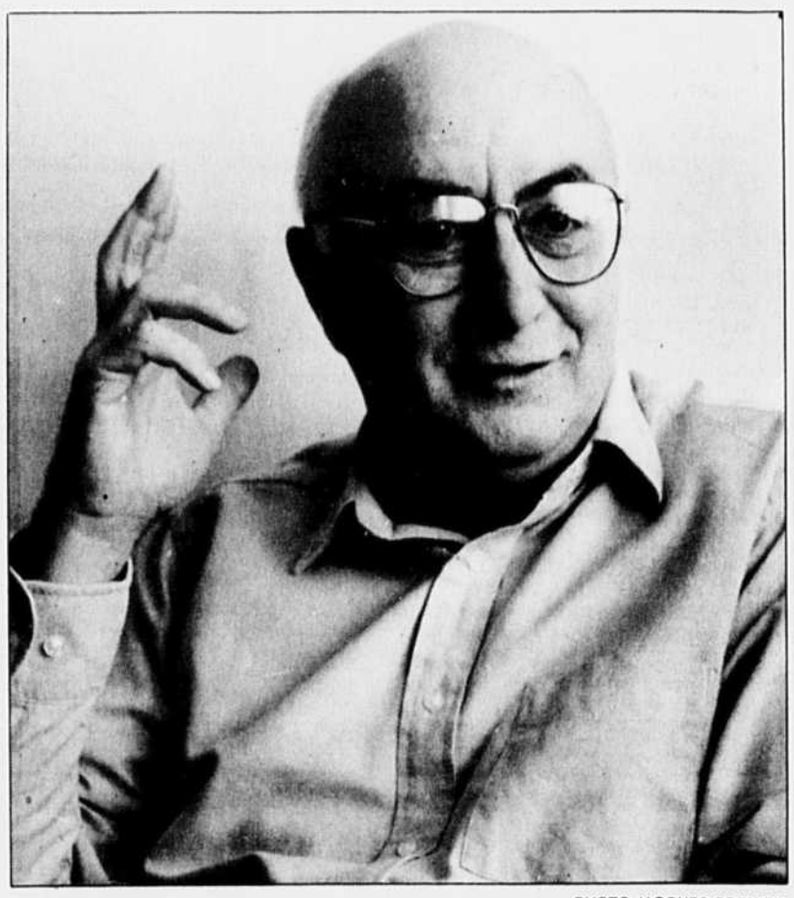


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Éthier Blais

Entre ces deux praticiens, il y a parenté, complicité, connivence. Les chirurgiens se découvrent volontiers, sur le tard, une vocation d'écrivain. Le style les unit dans une même recherche d'une réalité insaisissable, la maladie, la souffrance, l'être, l'âme et cet immense abandon de l'homme et de la femme devant la mort. Le destin de l'écrivain est de se raconter et de raconter ses semblables, de décrire la vie machinale ou intensément vécue, de recréer l'atmosphère d'une époque, de donner un sens à notre si précaire existence. Il y a là un don total.

C'est pourquoi les rapports entre l'auteur et le critique sont si difficiles, souvent tendus à se rompre. Tous les écrivains ne font pas de bons livres. Parfois, un excellent écrivain, en commet un mauvais. Il peut avoir atteint la fin d'un cycle. Il a bouclé une boucle. Il recommence à neuf. Avec chaque livre, c'est une nouvelle vie qui prend son envol. C'est un recommencement. L'auteur se sent jeune, guilleret. Et voilà que ce sale individu, cet écrivain raté, ce critique pour tout dire, vous a descendu votre dernier livre, qui vous est plus cher que la prunelle de vos yeux. Vos grands fils ont même parlé d'aller lui casser la gueule. Vous les avez retenus, un sourire méprisant aux lèvres. Ce diable de vilain bonhomme vous a gâché votre samedi. Et vos collègues, lundi matin, au bureau ? L'auteur téléphone au directeur du journal.

Dans mon cas, ce directeur fut, pendant de longues années, M. Claude Ryan, qui joue aujourd'hui avec un feu plus brûlant que nos livres (du moins, dans l'immédiat). Il avait des dons rares de pacificateur, savait écouter, calmer les nerfs de ses interlocuteurs, sans doute leur faisait-il part de son admiration. Et puis, la liberté d'expression, cela existe, après tout. J'ai suivi de près la carrière de plusieurs auteurs, et non des moindres. Lorsque j'exerçais, on m'accusait d'être dur. Aujourd'hui, il y a des gens qui relisent ces feuilles volantes que j'ai produites, souvent avec passion, qui les lisent dans l'espoir de mieux connaître le mouvement de la littérature québécoise du dernier quart de siècle. Ils me téléphonent, ou je les rencontre dans un café. Ils me reprochent d'avoir été trop bon. Ils me disent ce qu'in petto je reprochais autrefois à Mgr Camille Roy, d'avoir été un bénisseur. Je découvre parfois dans leurs yeux, un éclair de pitié.

C'est que le temps a fait son oeuvre. Il est le critique le plus impitoyable. Aujourd'hui, la foule en délire porte un écrivain aux nues. Que reste-t-il d'Hubert Aquin ? Les professeurs enseignent son oeuvre, par amour de la répétition, peut-être aussi, par une sorte de fatalisme. Dans les librairies, chez les acheteurs libres, qu'en est-il ? L'industrie de la publication des Oeuvres complètes semble hésiter à reprendre un second souffle. L'écrivain est toujours en instance de disparition dans la grande trappe de l'oubli. Le temps s'en va, Madame, dit le poète. Il ne part en voyage qu'avec sa valise pleine de livres qu'on ne revoit plus. Bonne leçon pour l'écrivain, qui prétend que son talent transcendera la durée.

Je crois, et je parle d'expérience personnelle, qu'il faut apprendre à se contenter de ce que vous offre le quotidien. Vous écrivez. Il y a, dans l'acte d'écrire, dans celui de mettre un livre en place, dans celui, plus subtil encore, de révéler ce qui est en vous, il y a, dans la conjonction de ces valeurs, une grande joie. Si, en plus, vous trouvez un éditeur, pourquoi ne pas se satisfaire de ce bonheur, rare, parfaitement personnel, que vous ne pouvez partager avec personne ?

Critique moi-même, j'ai appris à me dire : Qu'importe la critique ? D'autant plus que l'expérience m'a enseigné qu'un critique ne pouvait empêcher aucun livre de se vendre, ni pousser à la vente d'aucun livre. Bien sûr, il y a des lecteurs qui se diront : Je suis d'habitude d'accord avec lui. Voyons voir. Et ils achèteront le livre dont vous avez dit grand bien. C'est une minorité infime. Si étrange que cela puisse paraître, les lecteurs lisent un critique pour lui-même. L'article est une oeuvre en soi, tout comme le livre. Des lecteurs, qui, pour des raisons à eux, n'achèteront que rarement un livre, liront fidèlement le critique de leur journal. Cela est si vrai que la plupart des critiques insistent pour occuper, au jour dit, la même place dans la même page. Ainsi, le lecteur sera sûr de les trouver fidèles au rendez-vous. Ceci est une habitude immémoriale.

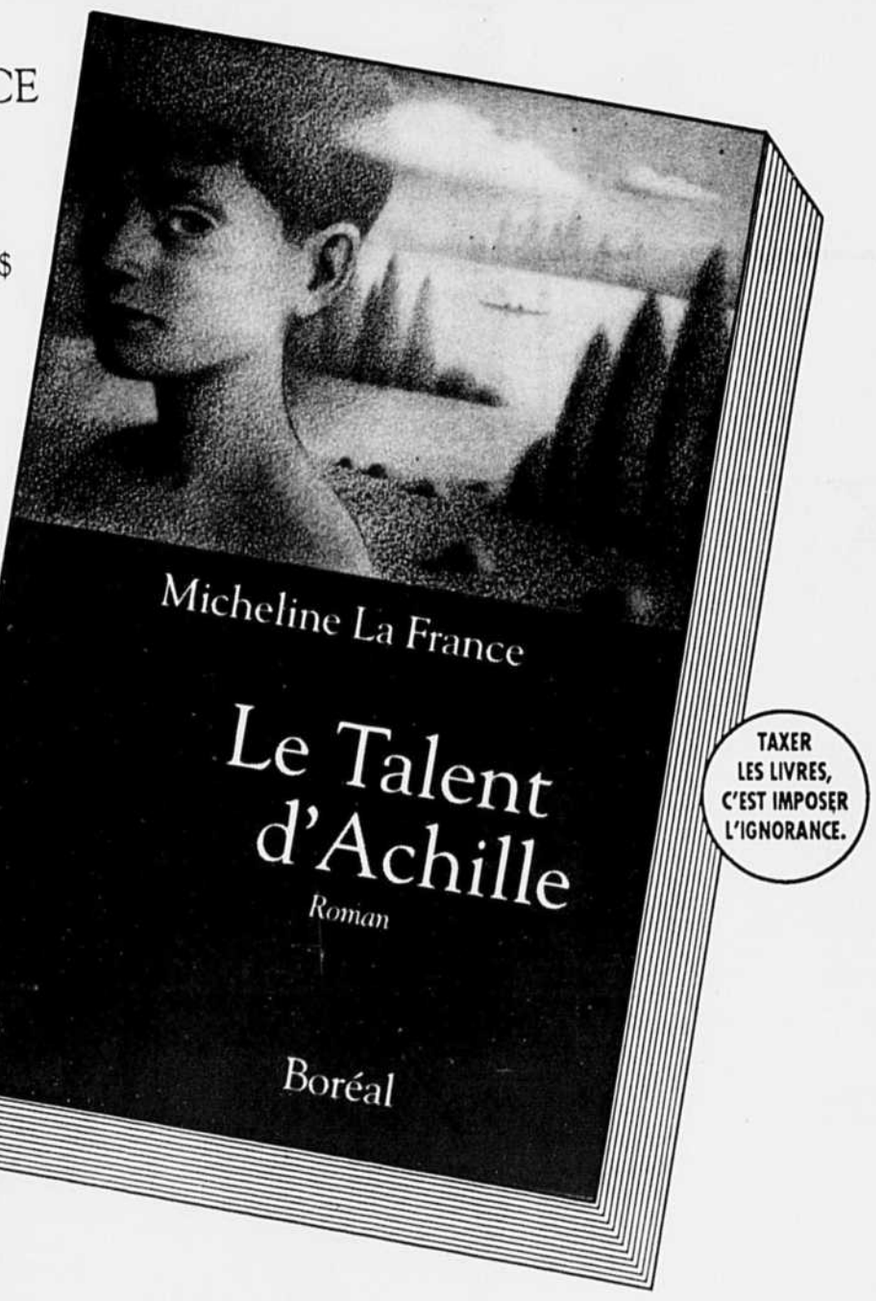
Lorsque j'étais étudiant à Paris, j'achetais, chaque mercredi, les *Nouvelles littéraires*, les ouvrais d'un geste automatique, là où se trouvait le pavé de Robert Kemp (admirateur d'Edwige Feuillère) et le lisais religieusement. C'était ma drogue. Mes moyens ne me permettaient pas d'acheter les ouvrages dont il m'entretenait avec tant de charme. Mais il me parlait, à moi et pas à un autre, d'auteurs dont les noms s'inscrivaient dans ma mémoire et que j'ai lus, depuis, grâce à lui. N'est-ce pas là le rôle essentiel, à deux facettes, du critique ? D'abord, insensiblement, par l'apport de son propre univers culturel, d'amener le lecteur à s'insérer dans la démarche générale des lettres ?

Il est certain que nombre de lecteurs en puissance ont peur, d'instinct, des livres et de leurs auteurs. Le critique peut détruire cette barrière. Il est un intermédiaire privilégié, il se dresse, au carrefour des lettres, pour indiquer le chemin, faciliter l'approche. Ensuite, il sert d'exemple de lecture. Le lecteur des critiques du samedi s'habitue à un style, à un ton, il choisit un critique plutôt qu'un autre, il engage avec lui (ou elle) un dialogue bizarre puisque l'un écrit et que l'autre répond en silence. Parfois, une correspondance peut s'engager. Mais elle est rare, car ce genre d'amitié préfère l'anonymat et la réflexion solitaire.

En revanche, au fil des ans, le critique sait qu'il n'écrit pas seul, et que quelqu'un l'attend. Je ne terminerai pas sans parler du journal lui-même. LE DEVOIR a une longue tradition littéraire. Son fondateur, Henri Bourassa, publiait en première page, sans hésiter, des poèmes d'Albert Lozeau, comme une sorte d'épanouissement de son éditorial. Qui dit mieux ?

Les critiques s'y sont succédé chacun y laissant sa marque, chacun attirant son public. En général, les critiques littéraires sont des collaborateurs, qui peuvent se sentir en marge de la réalité quotidienne du journal. LE DEVOIR a une si longue pratique de privilégier la littérature, que cette carence est à peine sensible. Pour ma part je me suis toujours perçu comme essentiellement un critique de l'équipe du DEVOIR; j'y suis entré à l'époque où André Laurendeau et Gilles Hénault assumaient la responsabilité des pages littéraires; j'ai quitté sous Benoît Lauzière et François Barbeau. C'est dire l'étendue du chemin parcouru. Ceci dit, je tiens à honneur d'avoir été un collaborateur du DEVOIR. Dans une vie intellectuelle, cette place est énorme. J'y vois une marque d'affection qui vient ajouter l'ampleur de la reconnaissance au plaisir d'écrire.

Micheline LA FRANCE
Le Talent d'Achille
204 pages - 17,95$



TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.

BORÉAL

Le Talent d'Achille est un roman du regard. Regard que nous portons sur les autres, mais aussi regard que les autres portent sur nous. Un roman caractérisé par une fine analyse psychologique, où les relations frères-sœurs sont décrites avec une extraordinaire sensibilité.

ÉCRITS DES FORGES POÉSIE

903, ST-THOMAS C.P. 335, TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G9A 5G4

NOUVEAUTÉS

ALARIE DONALD et POZIER BERNARD	Au cru du vent (coédition Musée d'art de Joliette)	6,00 $
ALARIE DONALD	La terre comme un dessin inachevé	6,00 $
ALBERT MICHEL	Une photo à côté du banc de neige	6,00 $
BLOUIN LOUISE	Des mots pour rêver (Anthologie) (coédition Éditions Pierre Tisseyre)	7,95 $
BOISSÉ HÉLÈNE	Je n'écris plus	6,00 $
BREMOND JACQUES	Guillaume des Ors (coédition Le Dé Bleu)	12,00 $
CHATILLON PIERRE	Le violon soleil	10,00 $
CHARRON FRANÇOIS	La beauté des visages... (GRAND PRIX DE POÉSIE FONDATION DES FORGES 1990)	10,00 $
CHIASSON HERMENEGILDE et FEDERICO GARCIA LORCA	Lèvres urbaines No 19	6,00 $
CLOUTIER CÉCILE	Lampée	10,00 $
COLLECTIF	Des Forges # 29	6,00 $
COLLECTIF	Poésie 89 (coédition Collège de Joliette)	12,00 $
DAOUST JEAN-PAUL	Les cendres bleues	10,00 $
DOBZYNSKI CHARLES	Les heures de Moscou (coédition Europe/Poésie)	12,00 $
FERLINGHETTI LAWRENCE	Amant des gares	12,00 $
HARVEY PAULINE	Montréal français (Lèvres urbaines No 16)	6,00 $
JUTEAU MONIQUE	Trop plein d'angles	6,00 $
JOUFFROY ALAIN	Éros déraciné (coédition Le Castor Astral)	12,00 $
LANGEVIN GILBERT	Haut risque	10,00 $
LÉGER PIERROT	Les chants de la soif	10,00 $
MURRAY SIMONE G.	À tir d'elles	6,00 $
PETITS JEAN-PIERRE	La fête des bannières emplumées	6,00 $
ROUSSEAU PAUL	Micro-textes (PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE 1990)	6,00 $
SAINT-DENIS JANOU	Mémoire innée	10,00 $
ST-YVES DENUIS	Tranches de ciel	10,00 $
TRANSTROMER TOMAS	Baltiques et autres poèmes (coédition Le Castor Astral)	12,00 $
VANIER DENIS	Les stars du rodéo	10,00 $

LA JEUNE POÉSIE

BEAUCHAMPS LOUISE	Objet (PRIX JOVETTE-BERNIER 1989)	5,00 $
CORNELLIER LOUIS	Neurones fragmentés	6,00 $
GUIMOND DANIEL	Ne jamais rien dire	5,00 $
LEDUC ANDRÉ	Une barque sur la lune	5,00 $
MONETTE HÉLÈNE	Lettres insolites	6,00 $

LA POÉSIE CASSETTE

BEAUSOLEIL CLAUDE	Ville concrète (coédition Artalect)	10,00 $
BROSSARD NICOLE	Amantes (coédition Artalect)	10,00 $
KURAPEL ALBERTO	Confidencial / Urgent	10,00 $
MIRON GASTON	La marche à l'amour (coédition Artalect)	15,00 $
PRÉFONTAINE YVES	Le désert maintenant	10,00 $

Les nouveautés vlb au Salon du livre de Montréal

Poésie
Madeleine Gagnon
Chant pour un Québec lointain
Renaud Longchamps
L'échelle des êtres
Yves Boisvert
Oui = Non
Luc A. Bégin
Il n'y eut pas de rêve cette année-là!

Romans, récits
Alfred Victor
Le chemin interdit
Pascal Millet
Tropiques Nord
Vincent
Lucky Luce
Yves Thériault
Cap à l'amour!

Essais
Bernard Dagenais
La crise d'Octobre 1970 et les médias: le miroir à dix faces
Pierre Vallières
FLQ: un projet révolutionnaire
Roch Denis
Québec: dix ans de crise constitutionnelle

Théâtre
Dominic Champagne
La répétition
Jean Marcel
L'anneau du Nibelung de Richard Wagner
Claude Lapointe
André Brassard: stratégies de mise en scène

Venez redécouvrir tout notre fonds, près de 380 titres, et rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal, dans le grand ensemble de Dimédia, à l'entrée.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

le plaisir des Livres

Se mettre en jeu et en joue

Lise Gauvin

NON, ce n'est pas vrai que la critique est facile même si l'art, on le sait depuis toujours, est difficile. Faire de la critique, c'est accepter de se mettre en jeu et en joue.

Accepter sa subjectivité, ses partis pris, ses lacunes, ses enthousiasmes et ses coups de coeur. Mais c'est surtout acquiescer dès le départ et dans une attitude complice au projet de l'oeuvre.

Le regard critique est un regard d'une extrême mobilité, prêt à toutes les surprises. La déception ne peut venir que d'une incohérence interne, d'une inadéquation du texte avec son propre modèle, son propre protocole de lecture. Le discours critique est le contraire même d'un discours de la norme. Comme la lecture, la critique est d'abord déterritorialisation et errance dans le monde de l'autre.

Puis ensuite, mais plus tard seulement et dans un deuxième temps, retour sur soi et *reconnaissance*, dans tous les sens du terme. La « distance critique », pour reprendre l'expression d'André Brochu, ne peut s'accomplir que grâce à la plongée préalable et totale dans les possibles du texte. Critiquer, c'est comprendre : prendre avec soi.

Est-ce à dire que tout soit à *reconnaître* au même titre ? Le chef-d'oeuvre, dit Jauss, est une modification dans l'horizon d'attente d'un genre. Toute lecture procède d'une attente, qui sera ensuite comblée ou déçue. Oui, mais encore ? Encore, rien. Il n'y a rien d'autre que cette attente créée par l'ensemble des textes antérieurs et par le texte lui-même comme guide du lecteur. Que ce ravissement ou cette déception qui l'accompagne. Les critiques sont des *passeurs* qui ont pour métier de faire transiter le livre de l'auteur au public, plus exactement de le rendre à *son* public. Car chaque livre a le sien et le trouve s'il est suffisamment médiatisé. D'où cette responsabilité des premiers lecteurs, les critiques. D'où le droit à l'erreur aussi.

Dans cette alchimie silencieuse, chacun doit assumer la fragilité de son jugement et la partialité de ses vues. On lit avec tout ce qu'on est, avec ce qu'on sait et ce qu'on ne sait pas. Le « bon » livre est celui qui nous change, nous transforme, nous rend à la fois plus léger et plus grave. Parce qu'on se sent réconcilié avec une vie qui, bien que n'ayant pas de sens, peut être mise en forme par une organisation textuelle. La vie devenue texte est une vie rendue intelligible.

PHOTO KÉRO

Lise Gauvin

La critique cherche à retrouver ce sens, cette intelligence et cette trajectoire de l'oeuvre. Elle met ensemble et organise à son tour. Elle va chercher le détail signifiant et l'architecture globale. Elle tente de donner à voir et, jusqu'à un certain point, d'achever l'oeuvre, de la réaliser dans un itinéraire de lecture. Il y faut de la *patience*. Et de la *passion*. De la *patience* pour ne pas se laisser décourager parfois dès les premières lignes, pour poursuivre jusqu'au bout bien qu'on sache qu'un livre qui tombe des mains dès le début a peu de chances de se rattraper par la suite. De la *passion* pour vivre, comme l'auteur, les 36 vies parallèles des personnages, les bon et les méchants, les médiocres surtout dont le roman se délecte à cause de leur complexité même.

Le ou la critique est un téméraire qui ose parachever l'oeuvre par sa lecture à voix haute. *Le* ou *la* ? Rien n'est moins neutre que ce jeu des articles quand on détermine par là non pas la critique en général comme genre mais la personne qui la fait. Il fut un temps où l'on croyait faire un compliment extrême à une romancière, Gabrielle Roy, en qualifiant son roman *Bonheur d'occasion* « d'objectif et mâle ». Ces temps-là sont révolus, fort heureusement.

Mais comment ne pas s'étonner de constater à quel point la critique dans les grands quotidiens — très importante parce qu'elle a le pouvoir de donner le coup d'envoi à un texte — est encore très largement assurée par des hommes. Est-ce là vraiment simple question de circonstances ? Dans la mesure où la critique s'apparente à une phénoménologie de la lecture, elle est aussi une manière très particulière d'être au monde et de le regarder. Dans la mesure où les femmes mettent en question les modèles mêmes de la fiction, n'ont-elles pas droit également de rendre compte de leur sensibilité critique ?

Quant à la critique québécoise comme telle, qu'on accuse parfois de complaisance, parfois d'excès de sévérité, elle me paraît ni meilleure ni moins bonne que d'autres. On a ici au moins l'avantage d'une diversité de lieux — du quotidien à la revue et au magazine, en passant par la radio — où on peut faire connaître un livre, ce qui n'est pas le cas partout. J'ai pour ma part le plus grand respect pour ces professionnels de la critique que sont Gilles Marcotte, Réginald Martel et Jean Royer, qui tiennent la barre depuis un bon moment. Car s'il y a un défaut à la critique québécoise, c'est à mon avis le manque de continuité. Les élus meurent vite au champ d'honneur ou de bataille, comme on voudra. Le milieu littéraire, même s'il a parfois la dent dure, a besoin d'être soutenu par des voix qui l'accompagnent dans les détours et sinuosités de ses parcours. Mais les critiques aussi ont besoin d'être soutenus. On a tendance à l'oublier.

De mon côté, n'ayant jamais connu le stress de la critique hebdomadaire — sinon durant quelque temps à Radio-Canada, sous l'oeil bienveillant d'André Major —, j'ai toujours eu plus ou moins la possibilité de choisir mes lectures et mes sujets, ce qui n'est pas un mince avantage. Je crois de plus en plus que la meilleure façon de ne pas aimer un livre est de n'en pas parler. Mais je crois aussi que pour les éditeurs et pour les auteurs, la chose est inadmissible et insultante.

Parlons de la littérature québécoise donc, et à souhait. Mais parlons aussi des autres littératures, et en particulier des littératures francophones hors de France qui ont à peu près le même sort ici que la littérature québécoise à l'étranger : en dehors de quelques événements ou numéros spéciaux, on n'en parle à peu près jamais. Ce silence-là doit être brisé. C'est dans ce sens que je compte orienter désormais mes lectures et mes réflexions critiques. Il y a là de fascinantes découvertes à faire.

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

Lise Gauvin au DEVOIR

CRITIQUE littéraire, essayiste, nouvelliste, Lise Gauvin reviendra au DEVOIR pour signer régulièrement dans les pages du « Plaisir des livres » des recensions d'ouvrages des différentes littératures francophones du monde, hormis celle de France et du Québec.

Professeur à l'Université de Montréal, où elle est directrice du programme en Études québécoises, Lise Gauvin est de plus spécialiste de l'oeuvre de Jean Giraudoux dont elle a établi l'édition de *Suzanne et le Pacifique* dans la collection de La Pléiade.

Mme Gauvin a également dirigé la publication de *Trajectoires : littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, publié à Bruxelles et à Montréal en 1985.

Au « Plaisir des livres », elle présentera à l'occasion, une fois par mois, les auteurs de la francophonie, ceux des Antilles, de l'Europe francophone (hors l'Hexagone) et de l'Afrique.

Librairie GALLIMARD
3700, boulevard Saint-Laurent
499.2012

Amis, groupies, fans, lecteurs de Réjean Ducharme, nous vous invitons à venir célébrer la sortie de «Dévadé», dimanche le 11 novembre 1990, à partir de 14hres. Bienvenue!

Nathalie
PETROWSKI
Il restera toujours le Nebraska

CEUX ET CELLES QUI ONT AIMÉ:

«Le roman de Nathalie Petrowski hypnotise, ou plutôt, il crée chez le lecteur une dépendance heureuse jusqu'à la fin.»
Marie-Ève Pelletier
Le Droit

«Et vous serez surpris de la nouvelle Nathalie, qui a plongé cette fois-ci en elle-même. *Il restera toujours le Nebraska* est un bon gros roman... touchant.»
Jean Barbe
Voir

«*Il restera toujours le Nebraska* est aussi un roman sur les rapports entre les hommes et les femmes.»
Marie-Andrée Lamontagne
MTL

«C'est drôle très souvent et ça demeure, d'un bout à l'autre, écrit dans une langue vivante, remplie d'images.»
Anne-Marie Voisard
Le Soleil

«Elle rajoute ainsi aux "portraits" de la littérature québécoise celui très particulier et nouveau des parents "sartriens" d'autrefois vus par leurs enfants.»
Jean Basile
Le Devoir

«J'ai lu d'un trait sans m'ennuyer un instant.»
Pierre Foglia
La Presse

ET LES AUTRES:

«Je dirais qu'*Il restera toujours le Nebraska* a quelque parenté avec le roman *Vava* de Mme Yolande Villemaire. L'un et l'autre livre nous tombent des mains.»
Réginald Martel
La Presse

«Nous voilà devant un écrit vain.»
Pierre Leroux
Le Journal de Montréal

BORÉAL

TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Samedi 10 novembre de 14h à 16h
YVES MICHAUD
La folie du vin
LIBRE EXPRESSION

Mercredi 14 novembre de 17h à 19h
CHRISTIANE OLIVIER
Filles d'Ève
Psychologie et sexualité féminine
DENOËL

Lundi 19 novembre de 17h à 19h
PLACIDE GABOURY
Mûrir où comment traverser le nouvel âge
LIBRE EXPRESSION

Samedi 24 novembre de 11h30 à 13h
BIBI et GENEVIÈVE
LIBRE EXPRESSION

Samedi 1er décembre de 14h à 16h
FRANÇOIS GRAVEL
BONHEUR FOU
ZAMBONI
Boréal

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, ave. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

CLAUDE DUNETON

Claude Duneton
en collaboration avec
Sylvie Claval

Le Bouquet
des expressions imagées

Encyclopédie thématique
des locutions figurées
de la langue française

SEUIL

TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.

Passionné de la langue, Claude Duneton a mis seize ans à bâtir cette encyclopédie qui regroupe les expressions de la langue française d'hier et d'aujourd'hui.
Le Bouquet des expressions imagées constitue une sorte d'«Histoire du langage privé» conçue tant pour les professionnels que pour le grand public.

Claude Duneton est l'invité du Salon du Livre de Montréal et, du 15 au 20 novembre, il sera au Québec pour nous présenter son plus récent ouvrage.

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Le critique comme compagnon de route

Jean Royer

LA CRITIQUE journalistique s'écrit pour l'information des lecteurs et non pour le seul plaisir des écrivains. Elle s'adresse au public et non à l'institution. Elle doit donc s'appliquer à situer les oeuvres et leurs auteurs et à en donner une impression de lecture assez juste et complète pour que le public se fasse une opinion éclairée.

Certes, mon travail de critique médiatique diffère de celui du critique universitaire, qui aura le temps d'analyser le texte de façon scientifique et plus élaborée.

Dans la préface de son recueil *Présence de la critique* (HMH, 1966), Gilles Marcotte a bien distingué les différentes formes de la critique lit-

J'ai rencontré, au fil des ans, et particulièrement grâce à la Rencontre québécoise internationale des écrivains qui a fait de Montréal une plaque tournante des littératures, plus de 300 écrivains d'ailleurs et d'ici. Ces entretiens forment les chapitres d'une histoire littéraire vivante où notre littérature se confronte à celles des autres cultures du monde.

Je dirais même que les écrivains contemporains que j'ai interviewés

PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Royer

sont les personnages d'un roman qui s'écrit au fil des entretiens et qui raconte le monde, non pas du point de vue politique, sociologique ou statistique, mais plutôt selon un regard littéraire. Car la littérature nous donne une vision du monde et c'est elle qui nous propose un avenir.

téraire. « Le critique-journaliste, écrit-il, ne peut s'en remettre à un seul éclairage, une seule voie d'approche, comme le fera peut-être le professeur ou l'essayiste. Sollicité en tous sens par l'actualité littéraire, il use de tous les moyens disponibles pour se tirer d'affaire : histoire littéraire, comparatisme, psychologie, sociologie, philosophie, tout lui est bon. C'est l'amateur par excellence ».

Je suis journaliste et critique littéraire depuis 26 ans, dont les 13 dernières passées au DEVOIR. C'est aussi par les critiques de ce journal plus que par mes études universitaires que j'ai été formé à la lecture. Les Jean Hamelin, Gilles Marcotte, Jean Éthier-Blais, Jean-Guy Pilon et, plus tard, Jean Basile, ont appris à l'adolescent et à l'étudiant que j'étais à *lire* ma société — et les oeuvres littéraires qui l'accompagnent dans son évolution — par des critiques et des reportages littéraires.

Quand je suis arrivé au DEVOIR en 1978, pour diriger les pages culturelles et littéraires, je me suis souvenu de ce rôle pédagogique de la critique littéraire à travers les médias et particulièrement LE DEVOIR. C'est pourquoi j'ai institué l'entretien littéraire à la une du cahier Culture & Société. Cela n'alla pas sans une résistance de la part de certains collègues. En 1978, l'écrivain n'avait pas encore sa place dans l'actualité, sauf exception, et Yves Beauchemin n'avait pas encore publié *Le Matou*, dont l'immense succès populaire a branché la littérature aux mass-média. (À preuve, « Le Plaisir des livres », que dirige maintenant mon collègue Robert Lévesque.)

Comme critique, je me suis donc placé du côté de l'écrivain et dans la perspective du public-lecteur. Je crois qu'il faut développer, à côté de la critique d'analyse et d'autorité, la forme de l'entretien littéraire qui est, en fait, ce qu'on peut appeler une critique d'accompagnement. En effet, dans chacun de mes entretiens, je veux me faire le compagnon de route d'une oeuvre et d'une vie.

D'ailleurs, écrira Lise Gauvin, professeur de littérature à l'Université de Montréal, l'entretien littéraire est un genre mixte, « qui tient à la fois de la critique, du portrait, de l'essai, de la fiction et de l'histoire littéraire ».

L'entretien situe l'écrivain face à son oeuvre et à ses lecteurs éventuels, dans une perspective historique et proprement littéraire. Car il ne faut pas confondre l'entretien et l'entrevue. L'entretien est une réflexion sur la littérature, tandis que l'entrevue reste une rencontre circonstanciée et forcément anecdotique.

J'ai voulu pratiquer l'entretien comme genre littéraire afin d'informer les lecteurs du DEVOIR des idées et des utopies qui circulent dans les oeuvres de notre temps. Il y a 26 ans, quand j'ai quitté l'enseignement universitaire pour la pratique du journalisme, j'ai choisi le versant le plus risqué — et le plus passionnant pour moi — de l'histoire littéraire. Je suis de ceux qui croient qu'un écrivain vivant vaut un écrivain mort.

Le patron

Robert Melançon

LE MILIEU littéraire forme un petit monde. Partout. Au Québec, il est minuscule. Qu'on ne voie pas là un jugement de valeur, c'est un constat.

Entre écrivains et critiques, tout le monde se connaît. Et comme le personnel est restreint, la plupart jouent plusieurs rôles, concurremment ou tour à tour : combien ont été ou sont auteur, lecteur dans une maison d'édition, membre d'un comité de rédaction, critique (dans un journal, à la radio, dans une revue), membre de jurys de prix littéraires, membre de comités du Conseil des arts ?

Comme d'autres, j'ai joué tous ces rôles au cours des années. Je n'aurai donc pas la naïveté de me scandaliser. Le monde littéraire québécois est trop petit pour que la plupart ne fassent pas, si on me passe le mot, de la « suppléance ». Sur une assez longue période on a bien des chances de revenir au même point, comme à la chaise musicale. On en trouvera un exemple dans ces pages mêmes : Jean Basile avait été critique au DEVOIR au cours des années soixante; le voici de retour.

Il y a là un signe de plus de la fragilité de la littérature québécoise. Elle a certes connu un développement remarquable depuis quarante ans, mais tout pourrait être remis en question ou fort perturbé par la disparition de quelques personnes. Comme bien des éditeurs et des revues cesseraient leurs activités si les subventions du Conseil des arts étaient un tant soit peu réduites. Comme plusieurs disparaîtront peut-être si la TPS n'épargne pas le monde du livre. La littérature québécoise est diversifiée, abondante, mais elle reste menacée.

Cette situation présente, on s'en doute, toutes les possibilités de conflits d'intérêts. Malgré tout les choses se passent assez proprement; complaisances, renvois d'ascenseur et règlements de compte restent rares. Je suppose que les écrivains et les critiques d'ici ne sont pas plus vertueux que la plupart des gens, c'est-à-dire pas très. Sans doute l'étroitesse du milieu agit-elle aussi comme régulateur.

Quoi qu'il en soit, si on devait s'étonner, ce ne serait pas que la critique québécoise ne soit pas meilleure, ce serait plutôt qu'elle ne sombre pas dans la médiocrité. Ce n'est pas le cas. Pourtant la plupart des

PHOTO JACQUES GRENIER

Robert Mélançon

critiques sont des pigistes au statut incertain, presque toujours assez mal payés. Ce n'est donc pas pour ce qu'ils y gagnent qu'ils exercent ce métier. Ni par vanité puisqu'aucun d'entre eux n'est devenu une star. Il faut donc que ce soit par goût de la littérature, pour exercer la liberté de penser. Ce sont de belles, de nobles raisons.

Cela dit, je ne soutiendrais pas que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes littéraires québécois possibles. Personne ne me croirait. Mais plutôt que de donner des conseils ou de prêcher l'évangile du parfait critique — ce serait vraiment me prendre pour un autre —, je voudrais rendre hommage à celui que je ne suis pas seul à considérer comme le patron de la critique québécoise : Gilles Marcotte.

(Qu'il n'y ait aucune ambiguïté : Gilles Marcotte est un ami et un collègue à l'université; tant pis pour ceux qui seraient assez bêtes pour s'imaginer que je lui rends hommage par complaisance. Il ne m'en saura d'ailleurs nul gré, embêté plutôt, je le crains, par ce qu'il considérera vraisemblablement comme une sortie intempestive.)

Depuis une quarantaine d'années, Gilles Marcotte suit l'actualité littéraire, découvrant de nouveaux auteurs, accompagnant des écrivains confirmés, ne ménageant aux uns et aux autres ni les éloges ni les réserves, toujours avec mesure. Alors que bien d'autres (*mea culpa !*) ont crié trop vite au génie ou vitupéré ce qui ne leur plaisait pas, il a rempli avec pondération les deux fonctions essentielles du critique dans un journal : informer et évaluer.

Un volume qui rassemblerait ses chroniques formerait la plus vivante histoire littéraire du Québec des quarante dernières années. Je me souviens encore de certains comptes rendus parus au cours des années soixante dans La Presse, par exemple sur *Terre Québec* de Paul Chamberland, sur *La Belle bête* de Marie-Claire Blais, sur les *Contes anglais* de Jacques Ferron, qui conservent une trentaine d'années plus tard toute leur pertinence. Si on se rappelle qu'il s'agissait d'articles écrits sous la pression de l'heure de tombée, sur des livres qui venaient de paraître, d'auteurs dont l'essentiel restait à venir, on a tous les motifs d'admirer. Cela tient, je crois, à la culture de Gilles Marcotte, qui lui permet de mettre en perspective ce que l'actualité lui propose.

C'est précisément cela, me semble-t-il, qu'on doit attendre de ceux qui pratiquent le métier de critique : la culture, le souci d'informer, le courage d'évaluer. La critique ne se laisse pas réduire en préceptes ni coucher sur le lit de Procuste d'une théorie.

C'est pourquoi il m'a paru que je ne pouvais mieux répondre à la question qui m'était posée : « Qu'attendez-vous de la critique littéraire au Québec ? » qu'en rendant hommage à celui qui la pratique depuis si longtemps de façon exemplaire et qu'on peut considérer ici comme son patron.

Livres Toundra pour enfants

Et si l'autobus nous oublie?

de Florence Stevens et Ginette Clarke
illustré par Odile Ouellet
Relié 12,95$ Broché 6,95$ 4 ans +

Marc et Mélanie commencent l'école demain. Mais... qu'arrivera-t- il si l'autobus oublie de les ramener à la maison? Eh bien! Le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils se préparent en conséquence. Ecrit par deux expertes en enseignement de la langue aux enfants et brillamment illustré par une jeune artiste montréalaise, ce livre de lecture fait sourire et rire.

Venez rencontrer ses créatrices au Salon du livre le 17 novembre, de 16 à 18 h.

Simon fête le printemps
de Gilles Tibo
Venez rencontrer Tibo, le premier lauréat canadien du prix Hibou du Japon, et voir les trois charmants livres de la collection SIMON au stand 435, le 17 et 18 novembre, 14 h à 16 h.
Relié 10,95$ 3 ans et plus, 24 pages 14 illustrations en couleur

Maisons d'écorce: tipi, wigwam et longue maison
de Bonnie Shemie
Premier d'une collection jeunesse sur l'architecture, ce livre traite des habitations amérindiennes des régions boisées du Nord. Écrit avec grand soin et superbement illustré par une Montréalaise.
Relié 12,95$ 8 à 12 ans, 24 p, 6 illus. en couleur, 15 b&w

Deux Plumes et la solitude disparue
de C.J. Taylor
Une légende abénaquise sur les origines du feu et du maïs, contée et illustrée par une autochtone du Québec.
Relié 12,95$ 6 ans et plus 24 p, 12 illus. en couleur

LIVRES TOUNDRA Diffusés par DIFFUSION PROLOGUE Stand 435

NOUVEAUTÉS

ÉDITIONS DU NOROÎT
CASE POSTALE 244, SAINT-LAMBERT, QUÉBEC J4P 3N8

JACQUES BRAULT
Il n'y a plus de chemin
avec cinq dessins de l'auteur
72 p. • 10 $

ANDRÉ BROCHU
Particulièrement la vie change
avec six dessins de Hugo Brochu
176 p. • 15 $

MICHEL CÔTÉ
Les voix d'errance
Graphies et dessins de l'auteur
136 p. • 40 $

FRANCINE DÉRY
Les territoires de l'excès
avec un dessin de Patrick La Roque
s.p. • 12 $

DENISE DESAUTELS
Leçons de Venise
(autour de trois sculptures de Michel Goulet)
s.p. • 20 $

LOUISE DESJARDINS
La 2e Avenue
avec cinq dessins de Jocelyne Chabot
80 p. • 10 $

ANDRÉ DUHAIME
Traces d'hier
avec six dessins de Réal Calder
64 p. • 7 $

MICHEL R. GUAY
L'inexpiable
avec cinq encres de France Lachaine
96 p. • 12 $

P. CHANEL MALENFANT
La table des matières
avec six gouaches de Geneviève Martin
128 p. • 15 $

JEAN-CLAUDE MARTIN
Le tour de la question
avec un dessin de Claudine Goux
114 p. • 12 $

Au bout de chaque cigarette
Un seul filtre: vos poumons

Capturez le temps.

Le Musée canadien des civilisations publie des livres dans presque tous ses domaines d'activité : expositions, recherche, muséologie, Musée des enfants, etc.

Parmi les nouvelles publications, signalons : **Le Musée canadien des civilisations, Photographies de Malak,** comprenant 100 photographies en couleurs, ainsi qu'un calendrier mensuel 1991 ayant pour thème **Le langage du masque,** et l'**Agenda hebdomadaire 1991,** qui comprennent tous deux de magnifiques photographies des collections du Musée.

Publication rendue possible par une subvention des Amis du MCC. Couverture rigide 24,95 $, 104 pages, bilingue. Jaquette en français. ISBN 0-660-90295-8

55 photographies couleurs, 112 pages, 6 x 9, 12,95 $. Reliure spirale. ISBN 0-660-50296-8

13 photographies couleurs, bilingue, 28 pages, 12 x 9, 9,95 $. ISBN 0-660-50295-X

Ces publications sont disponibles dans les boutiques du Musée canadien des civilisations ainsi que chez tous les bons libraires (Diffusion Prologue).

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS — CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION
100, rue Laurier, Hull (Québec) J8X 4H2 (819)776-7000

L'éclaireur envoyé de l'avant

Noël Audet

LA CRITIQUE littéraire de la presse écrite joue un rôle très important. Parce qu'elle est souvent la première à réagir, elle se trouve à atteindre un double objectif, soit d'annoncer la parution d'une oeuvre et d'en proposer du même coup une description minimale qui guidera les lectrices et les lecteurs dans leurs choix.

Cette description devrait idéalement prendre en charge les contenus de l'oeuvre qui vient de paraître, bien sûr, sans négliger des éléments aussi essentiels que ses formes, son écriture, sa réussite esthétique et enfin, on l'oublie trop souvent, son destinataire privilégié, c'est-a-dire le public-cible que l'oeuvre tente de rejoindre.

Car à force de confondre les divers publics possibles, on finit par rater l'une des fonctions primordiales de l'information culturelle. Ce fut là sans doute un des péchés mignons du DEVOIR qui omettait, périodiquement, de distinguer les nécessaires oeuvres de laboratoire des oeuvres plus immédiatement lisibles et destinées au grand public.

Si les revues savantes ont pour rôle d'analyser les oeuvres selon des critères plus « scientifiques », dégageant ainsi des modèles de lecture et d'interprétation à long terme, la critique des quotidiens n'en est pas moins capitale. Bien qu'elle provienne d'une lecture assez rapide, comme sur le tas, elle constitue un premier risque d'interprétation qui servira de guide ou de repoussoir à de nombreux lecteurs.

Cette interprétation est périlleuse mais elle doit avoir le courage de ses opitions, et si elle est bien faite, elle enclenche et colore tout le processus

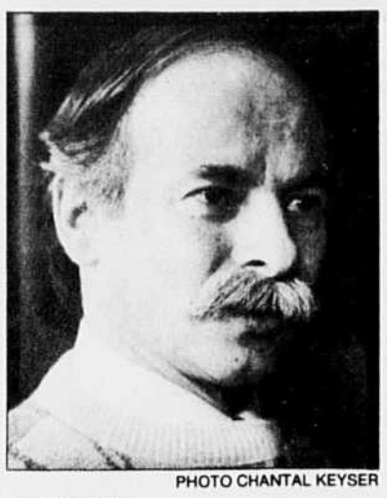


PHOTO CHANTAL KEYSER

Noël Audet

de la réception, sans lequel les textes auraient une existence bien marginale.

En ce sens, le critique me semble avoir le droit et le devoir de se prononcer, sans perdre de vue qu'il est l'éclaireur envoyé de l'avant par le public, dont il reflète par conséquent les attentes générales. Il peut lui arriver de succomber à l'une des tentations suivantes : soit de confondre son mandat avec celui du critique savant et de ne plus s'adresser à son public réel; soit de jouer du populisme et de réagir en pur ignorant de la chose littéraire. La critique journalistique me semble en fait un compromis entre ces deux tendances, un compromis réussi quand elle met son intelligence et sa longue expérience des oeuvres au service du besoin d'information du public.

Dans le même sens, les journalistes littéraires devraient exclure de leur pratique à la fois la critique d'humeur (les lecteurs n'ont rien à faire des démêlés du critique avec sa vie personnelle), et l'attitude du gourou illuminé qui laisse entendre plus qu'il ne dit et qui se prend pour le critère absolu du beau, du bon, du vrai. Cela se voit au ton que l'un ou l'autre emploie pour fustiger une « horreur » ou pour se lamenter sur son sort.

Petites propositions pratiques à l'usage de nos éclaireurs : le critique est nécessairement exigeant (ne serait-ce que pour départager l'oeuvre essentielle de l'événement médiatique par exemple, et parce que la critique complaisante envoie un faux signal aussi bien aux auteurs qu'aux publics), mais il ne donne pas dans le mépris (on ne vise pas un individu, on débat des mérites d'un texte); il est ouvert à toute pratique nouvelle en gardant à l'esprit qu'il ne lit pas pour soi seul mais pour les autres; s'il est lui-même auteur, ses problèmes commencent : où tirer la ligne entre sa pratique personnelle, c'est-à-dire sa conception du monde et de l'écriture, et le souhaitable compte rendu « objectif » de la pratique de l'autre; le critique d'ici, enfin, n'est pas aliéné : il ne lit pas avec les lunettes (grilles) d'une autre culture mais avec les yeux de notre culture qu'il partage.

Bref, bien que l'ayant déjà exercé, c'est un métier dont je ne suis plus capable. Mon engagement personnel dans l'écriture me rendrait suspect aux yeux des autres écrivains, à tort sans doute, et ma conscience du prix à payer pour écrire m'empêcherait d'évaluer froidement la performance de l'autre. Car c'est là le défi majeur du critique : ne pas sombrer dans le détail, fulgurant ou décevant, afin d'évaluer surtout l'effet global du texte; ne pas prendre appui non plus sur ses seuls goûts personnels mais faire un pas en direction du public, au nom duquel il lit, afin de préserver dans son bilan à la fois la part intellectuelle qui instruit et la part collective dont il est le reflet.

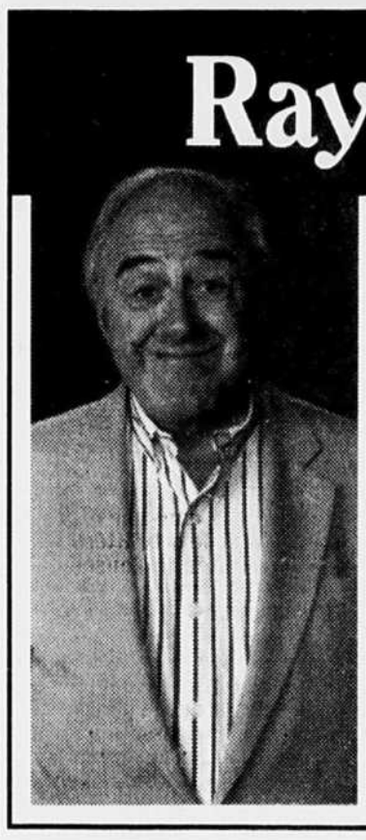
Le devoir du critique consisterait donc à nous prévenir, nous, le public, de l'existence d'une oeuvre et de ce qui nous y interpelle durablement. Le reste n'est que publicité ou règlement de comptes, même lorsqu'il n'y a pas de comptes.

Une dernière remarque : dans ce petit monde de la critique, on a malheureusement tendance au Québec à confondre parfois le radicalisme de l'expression avec la force de la pensée, il y a des revues qui sont pleines de cette singulière outrance — qui ne fait pourtant pas avancer la conscience d'un pouce.

DROGUES..., PAS BESOIN!

Santé et Services sociaux Québec

Raymond Lévesque



DE VOYAGES ET D'ORAGES

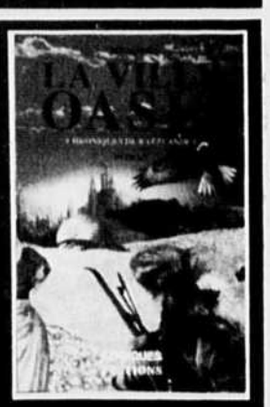
• Un premier récit littéraire de Raymond Lévesque, au style inimitable, drôle et sarcastique, d'un humour mordant.
• Sa plume alerte et bien aiguisée fait la caricature des faux prophètes qui prennent leurs rêves pour la réalité et profitent de la naïveté des autres qui s'en laissent accroire.

RÉCIT
144 p. — 15,95 $

l'HEXAGONE
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

LOGIQUES
LA VIE MODERNE

283 p. 24,95$



LA VILLE OASIS
roman
par Michel Bélil

Bienvenue sur Razzlande! Découvrez la vie mouvementée d'un peuple bizarre et les paysages baroques d'une planète tout à fait unique dans les annales de la science-fiction.

189 p. 19,95$

LES MAISONS DE CRISTAL
récits
par Annick Perrot-Bishop

Ces récits, écrits dans une langue somptueuse, offrent à l'imagination des décors d'une rare finesse et des personnages qui s'interpellent à travers le temps et l'espace.

344 p. 24,95$

BERLIN-BANGKOK
roman
par Jean-Pierre April

«Le fascinant «Berlin-Bangkok»... ce grand rêve de la transmission de la pensée prend des proportions hallucinantes.» Hélène Ruel, *l'Union*

274 p. 24,95$

VIVRE EN BEAUTÉ
nouvelles
par Jean-François Somain

Jean-François Somain «opère une sévère critique du positivisme moderne... Il réussit à combiner frisson et réflexion.» Maurice Lamothe, *Liaison*

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condé, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

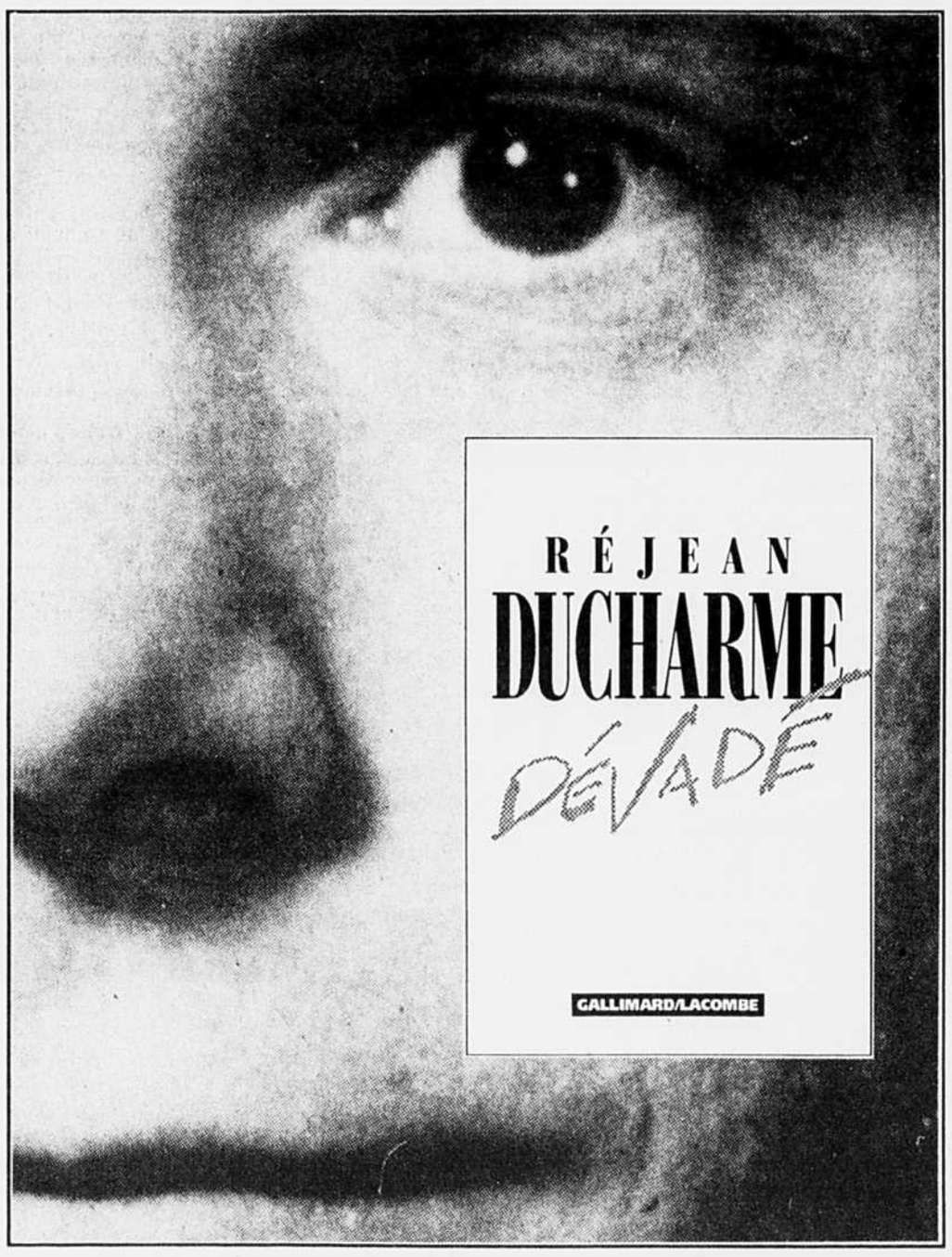
L'ETAT DU MONDE 1991
Annuaire économique et géopolitique mondial
TAXER LES LIVRES C'EST IMPOSER L'IGNORANCE
TEXTE INÉDIT
644 p. 22,95$
ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE / ÉDITIONS DU BORÉAL

BORÉAL

L'ÉTAT DU MONDE 1991
Annuaire économique et géopolitique mondial

L'analyse des événements qui ont marqué l'année. Une approche géopolitique par continents et grandes régions. Une réflexion sur les grandes questions stratégiques à l'échelle mondiale.

LE DOSSIER DE L'ANNÉE: LES PAYS DE L'EST



Ce n'est pas pour me vanter mais ce n'est pas une vie. Mais ce n'est pas de ma faute, je fais de mon mieux, le plus mal possible, goguenard et égrillard.

ÉDITIONS GALLIMARD/LACOMBE 260P. 24,95$

Andrée Ferretti
La vie partisane
Récits

• l'Hexagone

102 p. — 14,95 $

ANDRÉE FERRETTI
LA VIE PARTISANE

• Un magnifique plaidoyer en faveur d'une vie sans concessions.
• Un livre fort et passionné, habité par l'histoire et la mémoire de femmes vivant en parfaite connivence avec leur temps.

RÉCITS

GILBERT CHOQUETTE
UNE AFFAIRE DE VOL

• Pour satisfaire son ambition artistique, un peintre commet un acte irréparable.
• Sous des allures d'enquête policière et judiciaire, un roman singulier d'une grande indépendance littéraire.

138 p. — 15,95 $

ROMAN

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

UN COEUR QUI CRAQUE
Anne Dandurand,
VLB éditeur,
176 pages.

« JE NE dors jamais vraiment. Disons que je finis par m'endormir pour quelques heures de cauchemars, mais jamais avant minuit et toujours après de laborieux efforts. Et avant que l'aube tente de pointer, je suis déjà debout : l'angoisse. Des fois, je pense même que le soleil n'arrivera pas à franchir la barre de la montagne, que c'est foutu pour la journée. À quatre heures du matin les bars sont fermés, personne à appeler, alors que faire de mieux ? Fumer une cigarette et lire ? Me masturber et me rendormir ? Vous voulez rire ? Alors j'écris. » C'est ainsi que débute ce premier roman d'Anne Dandurand.

CIRCUMNAVIGATRICE
Daniel Gagnon,
XYZ,
coll. « L'Ère nouvelle »,
96 pages.

LES 11 nouvelles de ce recueil de l'auteur de *La fille à marier* ont été publiés dans des revues et lues, pour la plupart, à la radio. « Maman et moi sommes deux fausses compagnes liées par une répulsion mutuelle. Je vois Gabriel à l'oeil nu dans le firmament. J'aimerais voyager avec lui sous les cieux les plus lointains, comme Ferdinand Magellan, le grand circumnavigateur. »

TEXTES
Suzanne Lamy,
L'Hexagone,
180 pages.

CET OUVRAGE comprend trois parties qu'Andrée Yanacopoulo divise ainsi : « des textes, soit inédits soit peu connus — sans prétention aucune à l'exhaustivité, tentant plutôt de faire perdurer son travail et son talent, et de compléter ce qu'elle-même avait déjà publié; des témoignages, nés de l'affection que nous portions à Suzanne et de notre nostalgie d'elle; une étude de Julien Bigras, 'des pages qu'elle a nourries de sa perspicacité, de sa sollicitude et de son amour violent pour l'écriture et pour les femmes', précisera-t-il en exergue. »

LES JOURS LES PLUS LANG
Mark Hunter,
Éditions Odile Jacob,
316 pages.

CETTE GRANDE enquête à l'américaine, sur une des figures françaises les plus populaires mais les moins connues, Jack Lang, éclaire 25 ans de vie culturelle. Qui se cache derrière l'image publique, derrière le personnage, lyrique pour les uns, mondain selon les autres ?

FRÉDÉRIC NIETZSCHE, ROMAN
Isabelle Prêtre,
Belfond,
292 pages.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE sombre dans la folie en janvier 1889. Jusqu'à sa mort, en 1900, il garde le silence. Dans ce roman, Isabelle Prêtre imagine que le philosophe de la généalogie écrit des lettres pendant ces dix années de mutisme.

INCARNATIONS
Emmanuel Aquin,
Boréal,
164 pages.

« JE DÉCOUVRIS que j'avais été Jésus-Christ, ma foi ne s'en remit pas. J'appris également que j'avais été saint Thomas d'Aquin et Jeanne d'Arc, et Sade et Luther. Je retrouvai en moi des souvenirs appartenant à John F. Kennedy et à Jules César, ainsi que d'autres de Marilyn Monroe et de Cléopâtre. Toutes des incarnations à moi. » On dit du jeune auteur de ce premier roman, sur la quatrième de couverture, qu'il est menteur, arrogant et désagréable.

LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

Billy Bob Dutrisac est mort

LE JEUNE auteur « québéco-texan » de romans noir Billy Bob Dutrisac n'est plus. Dans une note nécrologique de La Presse la semaine dernière, on pouvait lire que l'auteur de *Une photo vaut mille morts* était mort. Il n'en est rien. L'écrivain a simplement décidé de tuer son pseudonyme pour revenir à son nom : Benoît Dutrizac. « J'avais de la difficulté avec le prénom Billy Bob qui ne fait pas sérieux. Certaines personnes pensaient que je me prenais pour une vedette. C'était une blague et le nom correspondait à l'atmosphère de mes romans. » Par ailleurs, Dutrizac signale qu'il a laissé tomber l'idée de la collection de romans noir qu'il voulait diriger chez Québec/Amérique. « Les manuscrits que j'ai reçus étaient en piteux états et de qualité médiocre. J'ai même reçu des poèmes ! J'en suis venu à la conclusion qu'il n'existe rien de valable dans ce genre littéraire ici. » Benoît Dutrizac va publier un roman noir en février prochain.

Festival national du livre

LE FESTIVAL national du livre, du 20 au 27 avril 1991, aura pour thème « Livrez-vous au rêve ». Pour tenir une activité dans le cadre de ce festival, il suffit de faire une demande écrite avant le 7 décembre à l'adresse suivante : Festival national du livre, Conseil des arts du Canada, 99, rue Metcalfe, C.P. 1047, Ottawa, K1P 5V8. Toutes les activités doivent avoir pour but d'informer et de passionner le public à l'égard des lettres et de l'édition canadienne.

Événement Ducharme

RAPPELONS que l'événement Ducharme a lieu demain, le 11 novembre, de 14 h à 18 h, à la librairie Gallimard sise au 3700, boul. Saint-Laurent. Suzanne Lemoine, Hélène Loiselle, Danielle Proulx, Marie Tifo et Benoît Vermeulen liront des extraits de *Dévadé*. Il y aura des vidéos, de la musique, un peu de vin et beaucoup d'amitié, dit-on. Pour tous renseignements : Louise Dansereau au 499-2012. Le cahier spécial du Plaisir des livres sur Réjean Ducharme sera distribué gratuitement.

Lancements

LES DIRIGEANTS des Herbes rouges invitent le public au lancement collectif des numéros publiés au cours de l'automne 1990. Il s'agit de : *Et si les pâtisseries étaient moisies ?* de Pierre-A. Larocque, no 186; *Moins malheureux que toi ma mère* de Dominique Robert, no 187; *Est-ce ainsi que les amoureux vivent ?* de Danielle Roger, no 188; *Veilleurs de nuit—2*, saison théâtrale 1989-1990, collectif sous la direction de Gilbert David, no 189; et *Chemin de sel* de Claude Paré, no 190. Le lancement aura lieu le lundi 12 novembre à 17 h au bar Les Bobards, 4328, rue Saint-Laurent.

Les Écrits des Forges, les éditions du Noroît et VLB éditeur procéderont au lancement de leurs nouveautés en poésie dans le cadre du Salon du livre de Montréal, le vendredi 16 novembre, de 17 h à 19 h, place Bonaventure, mezzanine sud, salle no 2.

Le lancement du livre de Yves Préfontaine intitulé *Parole tenue*, publié à l'Hexagone, aura lieu à la Bibliothèque nationale du Québec, située au 1700, rue Saint-Denis, mardi le 13 novembre, de 17 h à 19 h. Renseignements : 525-8782.

Rencontres littéraires

LA LIBRAIRIE Lajeunesse et la Courte échelle invitent les jeunes à venir rencontrer les auteurs Bertrand Gauthier, Maire-Francine Hébert, François Pratte et Daniel Sylvestre, samedi le 10 novembre entre 13 h et 15 h, 9269, rue Lajeunesse.

Erratum

DANS la dernière Vitrine du livre, on a malencontreusement décrit le roman de Marie-Françoise Taggart, *Paye-moi une bouffe, poète !* (VLB éditeur) sous la rubrique du livre d'Anne Dandurand, *Un coeur qui craque* (VLB éditeur). Nos excuses aux auteurs et aux lecteurs.

◆ Auteurs

précédents ou les autres romans qui sortent en même temps. Les critiques des journaux doivent travailler rapidement et se tiennent plutôt du côté de la subjectivité, de l'impression épidermique. Il y a plus de 20 ans, je publiais mon premier roman. Jean Basile au DEVOIR et Réginald Martel à La Presse en ont fait des recensions. Aujourd'hui, je publie *Un dernier blues pour Octobre*. Jean Basile au DEVOIR et Réginald Martel à La Presse font encore la critique. On a toujours affaire aux mêmes critiques. Ils peuvent, certes, tenir compte de l'évolution des auteurs, mais on aimerait quelquefois avoir un regard neuf sur notre oeuvre. J'aimerais également que les critiques se commettent et publient des livres de critique en analysant l'évolution de la littérature québécoise contemporaine. Il y a un manque à ce niveau. On a besoin de quelques critiques figures de proue qui synthétiseraient les tendances et feraient partager leur passion.

« J'aime lire les critiques car elles représentent la première réaction structurée et intelligente pour un romancier, poursuit M. Turgeon. Un auteur doit poursuivre un dialogue intérieur avec les critiques; ne jamais répondre, mais intérioriser ses critiques en séparant l'ivraie du bon grain. »

Nicole Brossard propose de différencier quatre types de critique. « Il y a la critique fade qui informe et donne le contenu de l'oeuvre, la critique polémique qui fait la morale sociale, politique ou stylistique, la critique règlement de compte et finalement la critique qui crève le texte dans son centre vital. La dernière forme de critique, l'analyse, on la trouve dans des revues parce que cela prend du temps et de la réflexion. Le pouvoir de la critique est tributaire de l'ignorance ou de la paresse du lecteur qui ne fait pas la part des choses. L'environnement médiatique fausse le problème lorsqu'on accorde une place prépondérante à un premier roman parce qu'il est écrit par un journaliste ou un homme politique. Il y a alors une disproportion entre l'événement littéraire et l'oeuvre. Habituellement, les critiques sont construites en commençant par une série de clichés sur le livre et l'auteur et ensuite les journalistes donnent leur opinion personnelle. Il est important, pour un écrivain, de partir du bon pied parce que la première impression des critiques influence ensuite la réception de l'oeuvre à venir. Pour renouveler la critique, il faut absolument multiplier ses lieux de diffusion en fondant sa propre revue, par exemple. »

Anne-Marie Alonzo juge que les critiques ne sont pas assez nuancés dans leur texte. « On porte aux nues ou on descend un livre. On accorde trop d'importance à ce que les écrivains pensent de leurs oeuvres plutôt que ce qu'ils disent à travers elles. Il y a beaucoup d'entrevues dans les journaux et pas assez de critiques directes. Il est rare qu'on fasse la critique d'un texte sans tenir compte de la biographie de l'auteur. Il y a là réduction de l'oeuvre à la personne. Il arrive que des critiques ne lisent pas un livre parce qu'ils n'ont pas aimé les romans précédents d'un romancier. Il y a là un manque de rigueur dû, peut-être, à un manque de temps. Je préfère un paragraphe court où on émet une prise de position qu'un texte long et fade. J'aime qu'un texte critique accroche dès les premières lignes et tienne en haleine tout le long, comme un bon livre ».

Claude Jasmin a reçu de bonnes critiques de la part des quotidiens et il ne s'en plaint pas. « Jean Éthier-Blais et Gilles Marcotte ont bien accueilli mes romans et ils m'ont même donné un élan pour continuer. Les critiques des quotidiens sont les premiers lecteurs publics. Après viennent les lettres des lecteurs et, finalement, les analyses de la république des professeurs dans les revues. Ces derniers n'aiment pas les raconteurs d'histoires comme moi qui font des récits linéaires. J'aime les critiques qui décrivent le genre des livres lus et qui donnent ensuite leur opinion personnelle, tout en transmettant le goût de lire les ouvrages qu'ils ont aimés. »

Pour Francine Noël, le gros problème c'est le bassin de population. « Il n'y a que deux quotidiens qui accordent une attention particulière à la littérature québécoise. Il arrive alors que des auteurs se sentent lésés. Les critiques des quotidiens devraient se mettre au service des textes et ne pas faire écran. En général, ils sont bons, mais certains jeunes journalistes n'ont pas fait leur cours classique et ça paraît. »

Le mot de la fin appartient sans aucun doute à Christian Mistral qui, après avoir mûrement réfléchi, déclare sans ambages : « Les critiques sont beaux, aimables et intelligents. » Est-ce que cela clôt le débat ?

NOUVEAUTÉS

Désy, Jean
URGENCES. Récits et anecdotes
Un médecin raconte.
Jean Désy a terminé un doctorat en littérature québécoise à l'Université Laval en avril 1990. En tant que médecin, il a oeuvré pendant plusieurs années sur la Côte-Nord du Québec. Il travaille actuellement à l'urgence de l'hôpital de Loretteville.
98 pages — ISBN: 2-89084-059-X — Prix: 14,95 $

St-Onge, Thérèse D.
LA RETRAITE.
Faut-il en rire ou en pleurer?
L'auteur nous dit: "J'ai analysé et questionné des gens qui envisagent prendre leur retraite avec leurs rêves, leurs appréhensions, leur idéologie. J'ai regardé agir ceux qui vivaient cette période depuis plus ou moins longtemps et j'ai pu constater si les rêves anticipés étaient devenus réalité ou non. Quelles étaient les déceptions, les réalisations de ceux qui vivent cette période seul ou avec un conjoint".
146 pages — ISBN: 2-89084-060-3 — Prix: 16,50 $

Vekeman Masson, Jeannette
GRAND-MAMAN RACONTE
LA GROSSE-ÎLE
Combien de mystères renferme cette île interdite où sont ensevelis des milliers d'Irlandais? Saura-t-on jamais tout ce qui s'y est passé et même ce qui s'y passe encore aujourd'hui? Jeannette Vekeman Masson y a vécu au début du siècle. Elle lève une partie du voile en nous racontant l'histoire d'amour d'une enfant avec son île.
164 pages, Nouveau format 10½ X 6½
90 illustrations en noir et blanc
5 illustrations en couleurs — Prix: 14,95 $

À paraître en décembre 1990: Goulet Yelle, Fernande - L'HIBISCUS ÉTAIT EN FLEURS. Propos sur le deuil.
Société des Dix LES CAHIERS DES DIX NO. 45

LES EDITIONS LA LIBERTE inc
3020 Chemin Sainte-Foy, Sainte-Foy, Québec, Canada G1X 3v6
Téléphone et télécopieur: (418) 658-3763

Venez rencontrer les auteurs de XYZ
au Salon du livre de Montréal - Stand 873

VENDREDI 16 NOVEMBRE
17 à 20h • Daniel Gagnon • Circumnavigatrice
20 à 22h • Pierre Vuillemin-Salducci • Aucun chemin n'est sûr...

SAMEDI 17 NOVEMBRE
14 à 15h • Diane-Monique Daviau • Dernier accrochage
André Carpentier • De ma blessure atteint, et autres détresses
17 à 20h • Lise Tremblay • L'hiver de pluie

DIMANCHE 18 NOVEMBRE
14 à 17h • Lise Tremblay • L'Hiver de pluie
17 à 20h • Gérard Gévry • L'Esprit en fureur (Prix Alfred-Derochers 1990)
20 à 22h • Daniel Sernine • Nuits Blêmes

LUNDI 19 NOVEMBRE
16 à 18h • Julia Bettinotti
• La corrida de l'amour. Le roman Harlequin
18 à 22h • Anne Dandurand
• L'Assassin de l'intérieur / Diables d'espoir

MARDI 20 NOVEMBRE
16 à 18h • Bernard Andrès
• Ecrire le Québec: de la contrainte à la contrariété
(Essai sur la constitution des lettres)
16 à 18h • André Vanasse • Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritiques d'oeuvres québécoises contemporaines.

XYZ ÉDITEUR

Robert Baillie
LA NUIT DE LA SAINT-BASILE
LE ROMAN DE LA RENTRÉE
Un roman «sous le signe du feu».
L'incendie de Saint-Basile inspire le nouveau roman de Robert Baillie.
544 p. — 24,95 $
l'HEXAGONE
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Ville de Montréal

Découvrez
le grand livre
de la bibliothèque
municipale au stand de
la Ville de Montréal (679)

LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE MONTRÉAL
PRÉSENTE AU QUOTIDIEN
LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE MONTRÉAL

L'accompagnatrice
DE NINA BERBEROVA
En livre cassette
JEANNE MOREAU
DE VIVE VOIX
L'accompagnatrice
DE NINA BERBEROVA
Traduit du Russe par LYDIA CHWEITZER
DEUX CASSETTES
En vente chez votre libraire
à un prix extraordinaire de
19,95$
Traduit du Russe par LYDIA CHWEITZER
COMPTOIR DE DIFFUSION DU LIVRE:

Francine Noël et Hélène Rioux

De vrai bavardage en faux atmosphère

Jean BASILE
Lettres ▲ québécoises

FRANCINE NOËL a une grande qualité de romancière : ses personnages attirent immédiatement la sympathie. C'est qu'ils sont intelligents sans être compliqués, beaux sans être intimidants, à l'aise sans être riches. En bref, ce sont des « potes ». On a irrésistiblement envie d'aller manger vietnamien avec eux, rue Duluth .

Fatima, l'héroïne de *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique*, est donc une brave fille. On le sait tout de suite, grâce à son métier. Elle est orthophoniste, c'est-à-dire qu'elle aide les autres. Elle habite le bas d'Outremont, si bien qu'elle peut observer les coutumes et les us des Hassidims qui se promènent en redingote noire sous les érables. Et s'il n'y avait qu'eux. Mais non! Il y a toute sorte de monde à Montréal. Comme c'est curieux! Comme c'est Babel!

Alors, elle écrit, écrit, écrit ... De fait, le livre de Francine Noël est rédigé sous la forme d'un journal, ce qui ne présage rien de bon, généralement, pour un roman.

On a compris que Fatima est une jeune femme à la mode et à la mode pour tout. Elle a vu l'exposition Chagall au MBA. Elle sait que les Mohawks ont fait du trouble à Oka. Elle cotise à Amnistie internationale. Elle n'a pas manqué de lire *La Petite noirceur* de Jean Larose et elle lira certainement *Le Cirque québécois* de Daniel Latouche. Comment ne se poserait-elle pas la question à la mode qui est, chacun le sait, le sort des « Cf » (c'est ainsi qu'elle nous appelle) maintenant que les émigrés ont découvert eux aussi l'Amérique et qu'ils ne parlent pas français comme les « Cf » d'autrefois le parlaient avant de partir aux États.

On peut être sûr, d'ailleurs, que la nouvelle héroïne de Francine Noël a des réponses de bon sens à ces questions difficiles. Son modèle préféré est un certain Allan, un juif « Ca » qui parle français avec les particularismes typiques des « Cf ». Par exemple, il dit « mèque »(?) ce qui la ravit car c'est la preuve pour Fatima, « qu'il ne nous méprise pas ». En gros, il faut « accueillir » les braves immigrants, surtout s'ils en ont dans les pantalons, comme les Latinos en général et, en particulier, un certain Marco Micone qui dit aux « Cf » médusés « Imposez-nous votre langue ... et nous parlerons avec notre verbe bâtard et nos accents fêlés ». « Fêlé », comme le célèbre « vase où meurt cette verveine » de je ne sais plus qui, mais c'est joli.

PHOTO JACQUES GRENIER

Francine Noël

PHOTO SRC

Hélène Rioux

La gentillesse de Fatima est envahissante mais inquiète. Elle croit que les habitants allophones de Montréal-Babel finiront par s'entretuer, sans que Francine Noël nous explique pourquoi d'ailleurs. La nouvelle mission des « Cf » est d'harmoniser leurs querelles. Fatima croit que « C'est nous, Québécois de souche, qui devrions être ce point de contact ... » Au fond, pour Francine Noël, les Québécois de souche doivent tous devenir, comme Fatima, des orthophonistes. On voit que la romancière, visant l'oeuvre, ne recule devant aucune métaphore.

En attendant le merveilleux avenir de l'orthophonie généralisée, Fatima aime tout ce qui vit à condition que ça baise. Pour les petits *down* il y a toujours les Ativan. Elle aime surtout sa propre liberté jusqu'au jour où elle rencontre Louis qui est aussi marié que Fatima est célibataire.

Qui est Louis, au fait ? Il est architecte et a des prétentions à la sculpture. Il habite NDG avec sa femme mais un besoin de revenir aux sources populaire et ethniques l'a poussé à se louer un petit logement pour lui tout seul, justement en face de celui de Fatima. Louis tient aussi son journal. Il est beaucoup moins sympathique que Fatima mais il adore les femmes, notamment les femmes décidées comme les *Femmes de Caughnawaga* de Suzor Côté dont Francine Noël fait, avec l'orthophonie, le symbole de son livre.

Ça n'ira pas sans mal pour une bonne raison : alors que Fatima ne cherche que la vie, Louis cherche les raisons de la vie. Qu'on n'angoisse pas davantage! Après une illumination dans une croissanterie et un peu de *shopping* rue Laurier, tout finira bien. Louis donnera un talisman en platine à Fatima en qui il trouve enfin « l'assouvissement de la chair et de la pensée ». Quant à elle, toute orthophonie oubliée, elle croit qu'ils se désireront éternellement dans « le simple bonheur des êtres vivants ».

Il faut la vivacité de style de Francine Noël et son habileté au bavardage pour survivre à tout ça. Francine Noël y arrive bien, à part des longueurs inévitables. C'est qu'elle n'a aucune idée extraordinaire ni originale si bien qu'on se sent intelligent, riche et beau, merveilleusement montréalais, merveilleusement « Cf » grâce à elle.

Voilà la puissance du lieu commun.

HÉLÈNE RIOUX vient de publier son deuxième roman *Les Miroirs d'Eléonore*, qui est une méditation sur le désir. En résumé, son héroïne plaît aux hommes, sans doute parce qu'elle est belle. Quel terrible problème en effet!

Mais il y a désir et désir. L'écrivaine a donc inventé six situations qui s'emboîtent les unes dans les autres comme des poupées russes, et qui reflètent, chacune, les variations du désir masculin pour son attachante héroïne.

Comme ce livre n'est ni des nouvelles ni un roman, il s'agissait, pour Hélène Rioux, de créer d'abord des atmosphères, avec des moyens qu'elle a voulu délibérément réduits, puis de lier le tout avec un ou deux expédients. Primo, à chacune de ces atmosphères, ou « miroir », correspond donc un personnage légendaire dont le premier est, naturellement, Narcisse et l'avant dernier Éros. Comme ça, si on ne comprend pas, on peut toujours se référer au dictionnaire. Secundo, il y a un lieu mythique et unitaire, un hôtel, qui ne changera jamais de nom, que la scène se passe à Vancouver, en Espagne ou aux Iles-de-la-Madeleine.

Ce livre mi-figue mi-raisin n'arrive pas à se trouver un ton, ni un drame, ce qui est étrange car Hélène Rioux montre, dans certains passages comme le *Troisième miroir*, qu'elle est une écrivaine nette et vigoureuse.

Elle devrait s'attacher à un véritable sujet.

★ **Babel, prise deux**, Francine Noël, roman, VLB éditeur, 1990.

★ **Les miroirs d'Éléonore**, Hélène Rioux, Éditions Lacombe, 1990.

Ressources en alcoolisme et autres toxicomanies

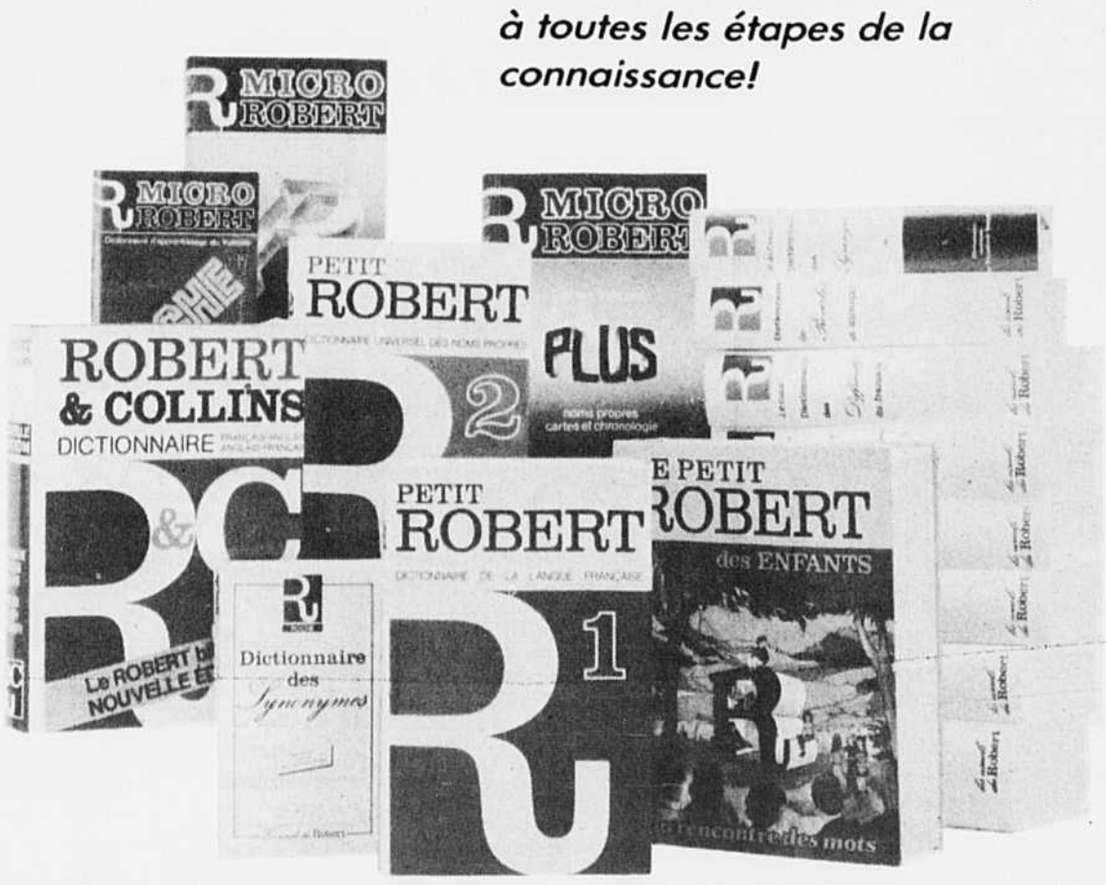
le G.i.t.e.

Groupe d'intervention thérapeutique et éducatif

Organisme à but non-lucratif

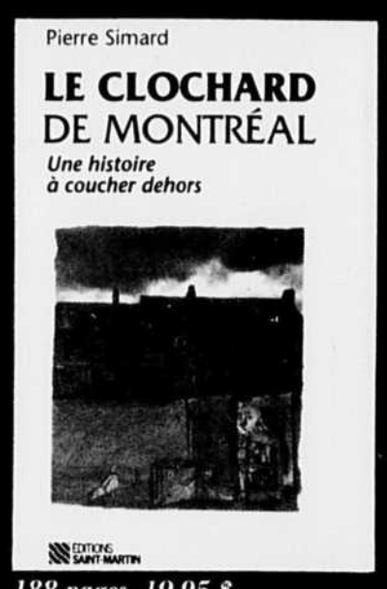
12000, Boul. Gouin Est, Montréal, Qc. H1C 1B8 • 643-2707

À tous les moments de la vie, à toutes les étapes de la connaissance!



DICTIONNAIRES ROBERT

DES LIVRES QUI QUESTIONNENT



188 pages 19,95 $

ITINÉRANCE

« Nous avons 20 000 itinérants et itinérantes à Montréal, on en prévoit 4 600 de plus cette année. La croissance du phénomène est explosive. »

Pierre Simard

152 pages 16,95 $

PAUVRETÉ

« On dénombre au Québec plus d'un million de personnes pauvres dont le tiers sont des enfants. »

Richard Langlois

188 pages 16,95 $

VIOLENCE

« En 1988 la violence conjugale touchait au Québec, un foyer sur dix; elle atteint maintenant un foyer sur sept. »

Jacques Broué
Clément Guèvremont

Séances de signatures au Salon du livre de Montréal du 15 au 20 novembre 1990 STAND 830

J'ai fait l'amour avec mon thérapeute, *Marie Valiquette et Hélène Lapierre*, jeudi et vendredi de 19h à 20h et dimanche de 14h30 à 15h30.

S'appauvrir dans un pays riche, *Richard Langlois*, samedi de 14h30 à 15h30.

À micro ouvert, *Gérard-Marie Boivin*, samedi et dimanche de 16h à 17h.

Quand l'amour fait mal, *Jacques Broué et Clément Guèvremont*, dimanche de 19h à 20h.

Le clochard de Montréal, *Pierre Simard*, samedi et dimanche de 13h à 14h.

EDITIONS SAINT-MARTIN
☎ (514) 845-1695

4316 boul. Saint-Laurent
bureau 300
Montréal, Québec
H2W 1Z3

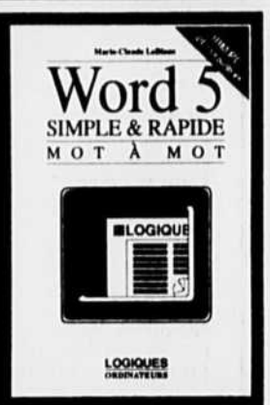
LOGIQUES
LA VIE MODERNE

112 p. reliure spirale 18,95$

L'ORDINATEUR SIMPLIFIÉ
par Sylvie Roy et Jean-François Guédon

La trousse de premiers soins pour votre ordinateur. Pour comprendre votre ordinateur et ses accessoires, et prévenir les problèmes les plus usuels.

180 p. reliure spirale 18,95$



WORD 5 SIMPLE & RAPIDE (IBM)
par Marie-Claude LeBlanc

Le manuel qui répond à toutes les questions courantes concernant le traitement de texte *Microsoft Word 5* sur IBM PC. Idéal pour les sessions de formation et l'autoapprentissage.

180 p. reliure spirale 18,95$

PAGEMAKER SIMPLIFIÉ (IBM)
par Hélène Adant

Apprenez à maîtriser l'édition électronique sur votre IBM PC et découvrez par l'exemple les principaux aspects de l'éditique.

160 p. reliure spirale 19,95$

WORD 4 SIMPLIFIÉ (Macintosh)
par Line Trudel

Les trucs et les recettes pour écrire à l'aide de votre Macintosh et pour donner une apparence professionnelle à vos documents.

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condé, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

La réalité dépasse l'affection

Jean ROYER

▲ Poésies

LETTRES INSOLITES
Hélène Monette,
Écrits des Forges.

LES AMOURS DIFFICILES
Pier Giorgio Di Cicco,
Guernica.

NUL VIEUX CHÂTEAU
André Marquis,
Les Herbes Rouges.

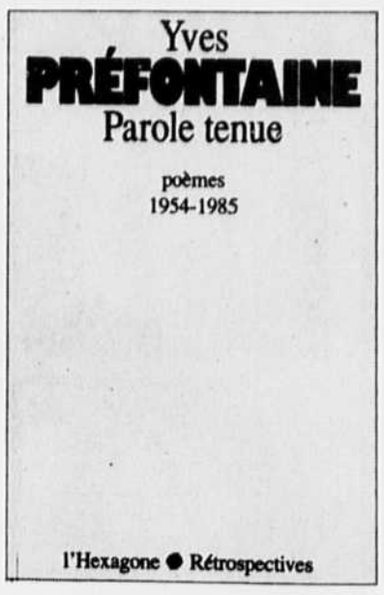
PAROLE TENUE
Poèmes 1954-1985
Yves Préfontaine,
L'Hexagone.

CORPS D'ATELIER
Geneviève Amyot,
Noroît.

CONFIDENTI*ELLES*
Jean Charlebois,
Noroît.

L'INEXPIABLE
Michel R. Guay
Noroît.
Tribu
Joël Des Rosiers
Triptyque.

L'accélérateur d'intensité
André Roy
Typo (poche),
l'Hexagone.



Jean Royer

L'AMOUR comme façon de vivre et d'écrire : le thème resurgit en poésie de façon diversifiée et sous-tend notre mélancolie de fin de siècle. Pour le vérifier, il vous suffira de faire le tour des éditeurs au Salon du livre de Montréal. Par exemple, parmi les meilleures nouveautés de l'automne, ces recueils choisis chez les principaux éditeurs québécois dont je vous invite ainsi à visiter les stands et à découvrir les catalogues.

Les *Lettres insolites* de Madeleine Monette portent la voix de la révolte et du désespoir, de la tristesse infinie qui dépare la ville, entre chimères et promesses, entre silences et graffiti, où « la réalité dépasse l'affection ». Aux Écrits des Forges, vous pourrez aussi trouver le plus récent numéro (19) de *Lèvres Urbaines* (Claude Beausoleil propose des textes de Herménégilde Chiasson et des traductions de Garcia Lorca), de même que *Baltiques et autres poèmes* du grand poète suédois Tomas Transtromer et les plus récents livres de Cécile Cloutier (*Lampées*) et Gilbert Langevin (*Haut risque*).

Chez Guernica, Frank Caucci a traduit *Les Amours difficiles* de Pier Giorgio Di Cicco, poète d'origine italienne qui vit à Toronto. Ici, l'amour est la trame complexe d'un destin. Le poète est à la recherche d'une identité perdue dans des proses qui deviennent les balises de son cheminement. Il faut suivre le « rêveur aux mains ordinaires ».

Chez André Marquis, l'amour n'est plus un monologue mais le théâtre de la vie. *Nul vieux chateau* reprend l'histoire au début du mythe. L'amour courtois et les chevaliers illustrent l'impossibilité de la fusion entre homme et femme. Les poèmes évoquent des amoureux farouches dans des guerres étonnantes. Mais « chaque geste enfante une lueur ». Aux Herbes Rouges, on peut aussi découvrir le plus récent recueil de Marcel Labine, *Territoires fétiches*, où le poète veut mesurer « la débauche du monde ».

Dans *Parole tenue*, qui réunit 30 ans de poésie, Yves Préfontaine n'est pas seulement le poète de l'appartenance : le combat pour la Parole entraîne le voyage de l'amour, des cimes de la passion jusqu'au « désert » de la désillusion et dans un présent insatiable. Nous reparlerons plus longuement de cette oeuvre importante. Dans la même collecyion « Rétrospectives » de l'Hexagone, vous pouvez lire les *Poèmes pour un homme juste* du regretté Réginald Boisvert. Cette poésie parle surtout d'une quête du bonheur sur un chemin de moins en moins austère dans un monde qui serait habitable et frémissant de désir.

Au Éditions du Noroît, trois recueils mettent en scène le corps de l'amour selon des approches totalement différentes. Geneviève Amyot prend prétexte de neuf tableaux de Michel Pelchat pour écrire *Corps d'atelier*, qui raconte les liens d'un corps de mère à un corps d'enfant, « toutes tendresses tourmentées ». Pour sa part, Jean Charlebois, dans son poème-roman intitulé *ConfidentiElles*, continue de nommer l'Éros, de la mère à l'amante. Voilà certes un sommet du « roman d'amour » par la force du lyrisme. De son côté, Michel R. Guay a fait le chemin inverse. Dans une économie de mots où le silence conduit l'émotion, le poète « prend peur » et « s'égare » dans la « caverne » du réel amoureux : « Corps, apparition de soi,/ limite arrachée à l'immensité obscène . . . » Nous sommes dans « la tentation d'exister » car « l'enfant restitue la mère ».

Chez Guay, le corps porte « l'inexpiable ». Dans la poésie de Joël Des Rosiers, il s'agit du « corps redoutable de l'autre ». Dans son beau recueil *Tribu*, le poète écrit : « Nous aimons les êtres ô toujours qu'il ne faut pas aimer ». En fait, Des Rosiers poursuit la figure du féminin en jouant sur divers registres d'un lyrisme sensuel. Il y a dans cette quête des amours « étrangères » par la couleur de la peau et la mythologie des cultures, une autre recherche qui est celle de « l'énigme du même ».

Cette même quête, André Roy la poursuit du côté de l'amour homosexuel dans *L'Accélérateur d'intensité*, qui vient de paraître en livre de poche et dont on lira la suite dans un autre recueil, paru cette fois aux Herbes Rouges sous le titre : *Les Amoureux n'existent que sur la terre*. Voici deux des plus forts livres d'André Roy où le désir amoureux prend la mesure de la mélancolie et de l'infinie tristesse devant la fin des corps.

L'Éthiopie de l'intérieur

RETOUR EN ÉTHIOPIE
Marc de Gouvenain,
Arles, Actes Sud,
1990, 158 pages.

André Girard

VENTRES ballonnés, yeux globuleux; des visages tels des masques gris, de poussière grise. Un sol tout aussi gris, tanné, raclé, assommé par le soleil. Via satellite, voilà l'image que nous avons de l'Éthiopie. « Famine et bonne conscience assouvie en envoyant quelques sous. »

« Personne ne tient à savoir qu'on danse, pas seulement dans les tribus exotiques de la vallée de l'Omo, admise comme enclave touristique possible, mais dans les *bunna-bets*, dans les boîtes des hôtels. On évite de se poser la question de savoir d'où sont envoyés les télex d'informations. »

À plusieurs reprises, Marc de Gouvenain a séjourné en ce pays. *Retour en Éthiopie* est un mélange de notes, d'impressions qui révèlent un pays saisissant de contrastes. Suivant une *progression sensorielle*, l'auteur décrit, avec acuité, ce pays : montagnes, forêts, villages, couleurs. Et, parce qu'il sait voyager et reconnaître les lieux où s'arrêtent le passage et le paysage, là où commence la rencontre avec les êtres, son récit pénètre plus avant le quotidien et la mémoire de ce peuple.

On y retrouve les marchés, qui ponctuent la semaine. « Il pleut, la boue sur les légumes, sur les malades, sur tout. Là, un cadavre de chien au milieu des tomates. Du crotin d'âne en tas, comme les oignons. Et toujours : l'impression que ce n'est pas tout à fait vrai. »

Les villages s'appellent *Quarante sources*, *Nous rions*, *Buta* (un grand chef brigand) *Sévit-il dans la région ?* Et les quartiers : *La paix dans l'union*, toutes les cases s'y ressemblent; *Vieux samedi*, où le marché se tenait autrefois; *Ville neuve*, où se trouvent la banque et la poste.

Témoin des changements politiques survenus à la fin des années 70, Marc de Gouvenain commente la « villagisation , ces alignements de cases ordonnés, réunis à proximité de vastes champs de blé, blé qui servira à d'autres . . . Et il nous informe que les peaux de vache restent un des seuls produits d'exportation de l'Éthiopie vers la France : « Pas pour les sacs à main, non — pour les dissoudre dans différents acides et les transformer en engrais destinés à enrichir nos terres. Ainsi, les vaches faméliques et infestées de fièvres diverses pulvérisent du sabot et appauvrissent la terre de leur pays, puis crèvent en laissant leur peau récupérable, celle qui viendra engraisser nos melons et nos aubergines. »

Servi par une documentation minutieuse des lieux, de la faune et de la flore, l'auteur exerce aussi la profession de guide, *Retour en Éthiopie* s'avère un document important à propos d'un pays qui a grandement besoin qu'on l'aide, « . . . pas qu'on l'enferme dans une vitrine étiquetée de nos culpabilités. »

Les Livres cassettes vous attendent au Salon du livre de Montréal

STANDS 03-04-05

COMPTOIR DE DIFFUSION DU LIVRE

Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

Au coeur de la culture

Plus de 50 000 adultes ont déjà choisi de fréquenter Les Belles Soirées.
Soyez vous aussi au coeur de la culture cet automne. Faites le point sur des sujets diversifiés traités par des experts, en quelques séances.

Les Belles Soirées

Thèmes et invités:

LE CORPS ET LA MÉDECINE PSYCHOSOMATIQUE
Jean Lapierre

LA CARTE DU MONDE EN MUTATION
Claude Manzagol
Claude Comtois

LITTÉRATURE ROUMAINE: ARME SECRÈTE
Mirela Saim

L'ART PRÉCOLOMBIEN DU PÉROU
Suzel Perrotte

VAINCRE LA PEUR DES MATHS
Louise Lafortune
Hélène Tessier
Hélène Kayler

COMPRENDRE ET CONTRÔLER LE CHOLESTÉROL
Michèle Bertrand
Nicole Leboeuf

ACHETER UNE MAISON
Louis Pretty

et une quarantaine d'autres activités et invités de marque...

DEMANDEZ LE CAHIER CULTUREL DES BELLES SOIRÉES

Renseignements: 343-6090 ou
3750, rue Jean-Brillant, 3e étage 1-800-363-8876

(FEP0008-D)

EST-IL TROP TARD POUR SAUVER NOTRE PLANÈTE?
À L'HEURE OÙ LES ÉCOLOGISTES SONNENT L'ALARME TOUS AZIMUTS SUR LA DESTRUCTION DE LA NATURE ET OÙ INDUSTRIELS ET GOUVERNEMENTS VEULENT SE FAIRE RASSURANTS, IL EST URGENT DE FAIRE LE POINT!

IL N'EST JAMAIS TROP TARD POUR BIEN FAIRE!

Venez rencontrer Digby J. McLaren, D. Sc., auteur de *La Terre en Péril*, publié aux Presses universitaires d'Ottawa, au Salon du livre de Montréal (Place Bonaventure) samedi le 17 novembre 1990 de 14 h à 16 h.

les éditions françaises inc.
1411, rue Ampère, C.P. 395, Boucherville (Québec) J4B 5W2
(514) 641-0514 . 871-0111 . 1-800-361-9635 . Fax: (514) 641-4893

HUGUES CORRIVEAU
CE QUI IMPORTE
Poésie
Il faut simplement être au coeur du temps pour en saisir toute l'agitation.
132 pages - 14,95$
LES HERBES ROUGES

McGill
Département de biochimie présente

Sidney Altman Ph.D.

Prix Nobel de chimie
Professeur de biologie, Yale University

Enzymatic Cleavage of RNA by RNA

Le mercredi 14 novembre 1990 à 16h00
Amphithéâtre Palmer Howard
Pavillon McIntyre des sciences médicales

Conférence publique
Cette conférence est présentée grâce à une subvention de
Bio-Mega inc.

À L'OCCASION DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL, LES ÉDITIONS DU MÉRIDIEN VOUS INVITENT À VENIR RENCONTRER:

Le 15 novembre à 19:00 heures — FRANÇOIS RÉMILLARD, auteur de *L'architecture de Montréal, guide des styles*
Le 15 novembre à 19:30 heures — DOLLARD CORMIER et JOANNE TRUDEL, auteurs de *Médicaments, la surconsommation chez les personnes âgées*
Le 16 novembre à 13:00 heures — HENRI-PAUL GARCEAU, auteur de *Chronique de l'hospitalité hôtelière*
Le 16 novembre à 15:00 heures — MADELEINE FORGET, auteure de *Les gratte-ciel de Montréal*
Le 16 novembre à 16:30 heures — JEAN CIMON, auteur de *Zonage agricole et développement urbain*
Le 16 novembre à 17:00 heures — JEAN-FRANÇOIS CARDIN, auteur de *La crise d'octobre et le mouvement syndical*
Le 16 novembre à 19:00 heures et le 17 novembre à 16:00 heures — JEAN-CLAUDE BERNHEIM, auteur de *Police et pouvoir d'homicide*
Le 16 novembre à 20:00 heures et le 17 novembre à 12:00 heures — ALBERTE VILLENEUVE, auteure de *Le jardin négligé*
Le 17 novembre à 14:00 heures et le 18 novembre à 14:00 heures — YVON PAGEAU, auteur de *Le phénomène humain et l'évolution*
Le 17 novembre à 15:30 heures — CLAUDE BERGERON, auteur de *Architectures du XXe siècle au Québec*
Le 18 novembre à 15:00 heures — GUILLEMETTE ISNARD, auteure de *La mémoire vivante*

STAND #369
ÉDITIONS DU MÉRIDIEN

Livres le plaisir des

Quand le français d'ailleurs est cousin germain du français d'ici

Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

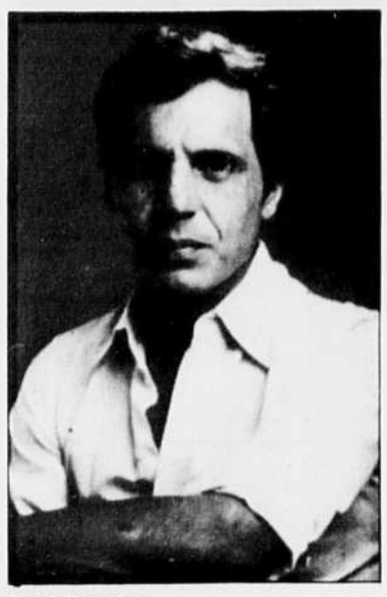
L'AIMÉ
Axel Gauvin,
Paris, 1990,
Le Seuil, 248 pages.

EN REFERMANT le roman d'Axel Gauvin (un patronyme fort répandu au Québec), écrivain et professeur né et vivant à La Réunion, une question m'est venue : Noël Audet, né à Maria, en Gaspésie, professeur lui aussi, s'est-il reconnu une étroite parenté... linguistique avec l'auteur de *L'Aimé* ?

Sans connaître la réponse, j'apporte la mienne. En citant Audet, à la page 82 de son essai *Écrire de la fiction au Québec* : pour que le langage des autres ait un sens dans une oeuvre, il faut d'abord que l'auteur-narrateur se soit doté d'un langage à lui, à la fois précis, correct, avec son style et ses intonations personnelles, de manière que les langages des autres viennent s'y heurter, s'y réfléchir, pour se mettre à signifer par contraste ou simple différence.

Axel Gauvin, nous attachant dès les premières pages au destin de Marguerite Bellon, femme Bénard, dite Magrite, se préparant à lutter contre un cyclone, qui épargnera sa maison mais lui apportera un petit-fils inespéré, Axel Gauvin a choisi la langue de son île du bout du monde, au coeur de l'Océan indien, mais n'oublie jamais que le créole est né du français de France. Qu'il s'y recolle aussi souvent que nécessaire. Comme les Québécois d'Audet, celui de la Baie des Chaleurs, se rattache au français des maîtres d'école et des écrivains dits classiques.

La référence me paraît double. La grand-mère de Gauvin, qui est la merveilleuse héroïne de *L'Aimé*, me paraissant la soeur de Pauline, la mère-courage de *L'Ombre de l'épervier*, d'Audet. Quant à la langue, elle ravira les lecteurs et les lectrices du Québec, et leur sera si facile à décoder, sans le secours des références en bas de pages — destinées aux membres très parisiens des jurys littéraires !



Axel Gauvin

Pour le reste, réjouissons-nous des différences, climatiques autant que culturelles, suivons Axel Gauvin dans son île et admirons comment cette vie villageoise, sorte de microcosme mais exempt de tout exotisme de pacotille, est chaleureusement contée, presque au jour le jour, et se greffe si naturellement sur la survie d'un enfant orphelin, non seulement adopté mais chéri jusqu'à l'adoration pas l'aïeule qui, à 73 ans, bientôt 74, se sent assez de forces pour que son Ptit-mé retrouve vigueur, gaîté, et l'ardeur de survivre à la mère-grand quand elle disparaîtra, son heure venue.

Entre ce jour de cyclone où Magrite reçoit, apporté dans une voiture de taxi, « un petit bout de personne humaine », bien mal en point, jusqu'au moment où, adolescent, il conduit la voiture de Gaétan Bénard, son grand-père par alliance, une voiture baptisée « Pour Cythère », cet Aimé sera la raison de vivre de Magrite. Qu'elle trie le riz, qu'elle coupe les cannes à sucre, qu'elle nourisse avec amour son vieux Gaétan (qui est son second mari) et, bien entendu son Ptit-mé, cette Réunionnaise est magnifique. Et les mots que le romancier utilise pour nous la rendre non seulement sympathique mais presque fraternelle sont délectables, excitent l'appétit autant que la bonne humeur.

Prenez ce Gaétan Bénard, non seulement anticlérical banal, mais aussi « curaillophage » et « soutanivore »; et voyez comme Grand-mère qualifie la petite infirmière, à la poitrine libre sous la blouse blanche : « Sans-soutien », car sa poitrine était aussi libre que ses moeurs semblaient l'être...

Les animaux familiers sont nommés dans le patois de là-bas. Comme cette femelle babouc (araignée), « énorme cocon — cachet de Kalmine — bourré d'oeufs sous le ventre (et qui) se dirige (d'un port de femme gênée d'une pleine ceinture à jumeaux) vers sa maison de mortaise vide, erreur de charpentier ».

Autres métaphores, qui n'étonneront guère les riverains du Saint-Laurent, dont la mer est toujours la grande inspiratrice : celles qui ont trait à la navigation et à la vie maritime. Le car qu'attendent sur la route Grand-mère et son Ptit-mé « accoste » comme un rafiot. Quant aux références bibliques, à propos d'Esther, la grande flamme de Gaétan, et mère de son fils, il faut relire la transcription que fait Axel Gauvin de l'histoire de Bethsabée, de Ruth et de Booz, agrémentant l'affaire de réminiscence hugolienne — « faucille d'or dans le champ des étoiles ».

Quand le Bénard retrouve, grâce à quelque herbe bénéfique, sa puissance virile, Gauvin s'en donne à coeur-joie, égrillard quand il le faut et même un brin trivial : « Sois calme, ô mon pénis ! et tiens-toi plus tranquille ! » (sic) Mais, savamment et même inextricablement liées à la trame du récit, ces gauloiseries ne peuvent amoindrir la grande puissance d'amour de cette grand-mère pour son petit-fils. C'est le courage à l'état pur, cette fois, et la grande force de ce récit d'une passion toute centrée sur l'amour grand-maternel.

Un Henry James mâtiné de Conan Doyle

LE MONARQUE
Knut Faldbakken,
Roman, traduit du norvégien,
Presses de la Renaissance,
Paris, 1990.

Jacques Crousset

QUADRAGÉNAIRES, à vos marques ! Vous cherchez depuis toujours le livre qui saura mieux que quiconque parler de vos angoisses, qui fera le point sur l'odieuse crise existentielle que vous traversez, qui vous dira une bonne fois pour toutes que vous n'êtes pas le seul ou la seule au monde à sentir que le monde tranquillement s'écroule autour de vous, qui prendra même la peine de vous conduire par la main jusqu'au bout du tunnel pour le cas où vous continueriez de douter de tout ?

Eh bien, voilà, c'est fait, un auteur norvégien que vous ne connaissez peut-être pas ni d'Ève ni d'Adam a pris la peine de l'écrire pour vous. Il s'appelle Knut Faldbakken, et son livre, *Le Monarque*, est certainement, pour ne rien vous cacher, ce que j'ai lu de mieux depuis au moins quelques lunes. Un livre dur, très dur, mais, pour cette raison même, tonifiant en diable. Et écrit par un quadragénaire, il va sans dire !

Mikael Hoff, le héros, vient d'avoir 40 ans. Un baby-boomer, donc. Mais par un baby-boomer ordinaire, pas du genre qu'on nous décrit à tours de bras un peu partout ces temps-ci : roulant carosse, arrogant et bouchant l'horizon à tous les petits jeunes. Non. Mikael Hoff, c'est l'impécunieux typique. Il n'a pas de char, pas de chance et même pas de boulot assuré. Écrivain raté, comme il se décrit, il en est rendu, pour survivre, à faire de la suppléance dans ce qui ressemble à s'y méprendre à un de nos cégeps.

Au moment où commence le livre, il est dans une fort mauvaise passe. À tout le moins. D'abord, depuis plus d'un an déjà il ne fait plus l'amour avec sa maîtresse. Ordre strict d'icelle. « Une chute dans l'obscurité qui recèle tous les dangers », dit-il. Ensuite, son fils Anders lui donne beaucoup de fil à retordre; il sent que grand adolescent noueux pour lequel il est toujours pris de tendresse lui échappe. Côté boulot, enfin, cela ne va guère mieux. Il craint en effet de l'avoir perdu à cause d'une algarade qu'il a eue avec un de ses étudiants.

Mais le pire reste à venir. Le pire, c'est sa maîtresse qui, finit-il par apprendre, le trompe ave une autre femme. Catastrophe ! Mais cette catastrophe, curieusement, va avoir sur lui un puissant effet libérateur. Elle va le débarasser de tous ses tabous. Lui qui toute sa vie a été un bon et gentil garçon avec tout le monde, surtout avec sa maman, va devenir un affreux — un Monarque, c'est-à-dire ce « venimeux papillon d'Amérique latine que personne ne s'aviserait de toucher » (p. 145). Bref, il va se remettre à écrire. Écrire quoi ? Un livre d'une méchanceté inouïe (voir la deuxième partie : un véritable polar) mais qui, à la clef, va le réconcilier avec lui-même.

Mais tout cela, ce n'est encore rien dire. Car toute l'importance d'un livre comme *Le Monarque* réside, en fait, dans son style. Un style d'une infinie subtilité, tout en délicatesses, en moires. Du véritable Henry James ! Mais un Henry James aussi mâtiné de Conan Doyle. Pourquoi ? À cause de l'ingéniosité, c'est le moins qu'on puisse dire, de l'intrigue. *Le Monarque* a beau faire trois cents pages de texte serré, être construit sur le mode de l'entrelacs, pas une seule seconde on ne s'ennuie. Un régal !

PUM
PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

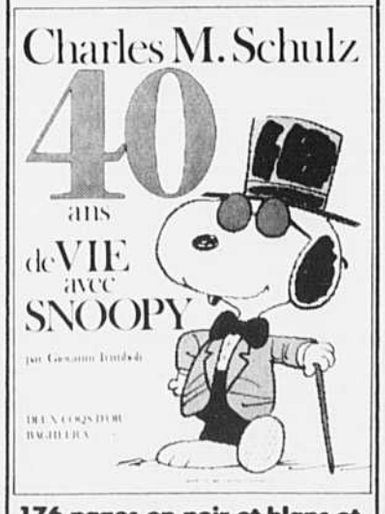
ATLAS HISTORIQUE DU CANADA
VOLUME III
JUSQU'AU CŒUR DU XXe SIÈCLE
Donald Kerr, Deryck W. Holdsworth, Geoffrey J. Matthews, Susan L. Laskin
Édition française : Paul-André Linteau
Traduction : Marcel Paré

Pour faire suite à l'*Atlas historique du Canada, Volume I, Des origines à 1800*, cet ouvrage prestigieux propose une nouvelle façon de voir l'histoire. À la fine pointe de la recherche en géographie, archéologie, histoire et cartographie, cette œuvre d'art et d'érudition retrace l'évolution socio-politique du Canada au cours du XXe siècle.

ISBN 2-7606-1524-3, 215 p., 95 $
STAND 479-481
Salon du livre de Montréal

Pour commander :
gaëtan morin éditeur
diffuseur exclusif des Presses de l'Université de Montréal
C.P. 180, BOUCHERVILLE (QC), CANADA, J4B 5E6
TÉL. : (514) 449-2369 TÉLÉC. : (514) 449-1096

Snoopy a 40 ans

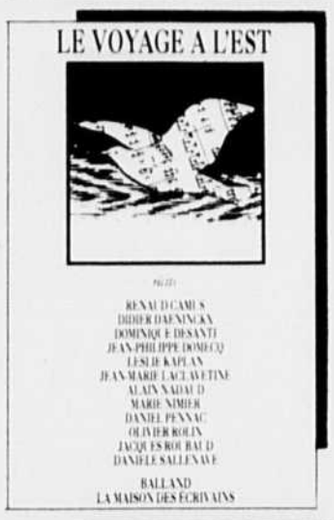


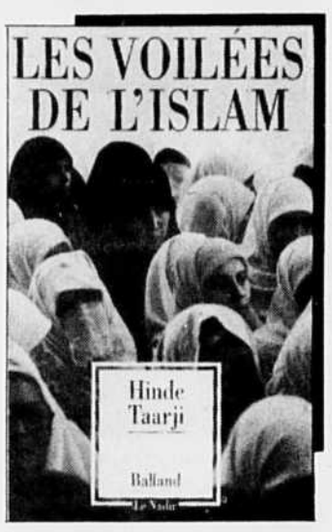
176 pages en noir et blanc et couleurs, dont 107 pages consacrées à l'évolution des Peanuts depuis 1950.

Ouvrage relié avec jaquette et présenté dans un coffret.

Nous sommes présents au Salon du Livre de Montréal stand 404.

ÉDITIONS BALLAND





Nous sommes présents au Salon du Livre de Montréal, Stand 307.

La rentrée vlb

ROMANS

Francine Noël
BABEL, PRISE DEUX ou nous avons tous découvert l'Amérique
Un roman stimulant qui nous plonge à nouveau dans l'univers si original de Francine Noël, avec ses personnages attachants, ses situations parfois dramatiques, parfois cocasses. Un roman d'une grande lucidité face aux événements sociaux qui nous questionnent jour après jour, par l'auteure de *Maryse* et de *Myriam première*.
412 pages — 22,95 $

Anne Dandurand
UN CŒUR QUI CRAQUE
Dans ce « journal imaginaire », son premier roman, Anne Dandurand, qui n'est pas une novice dans le domaine de l'écriture, met en scène une fille au coeur gros comme la terre, en mal d'amour et d'affection. « Un vent de délinquance amoureuse. » Geneviève Picard, *Elle-Québec*.
136 pages — 14,95 $

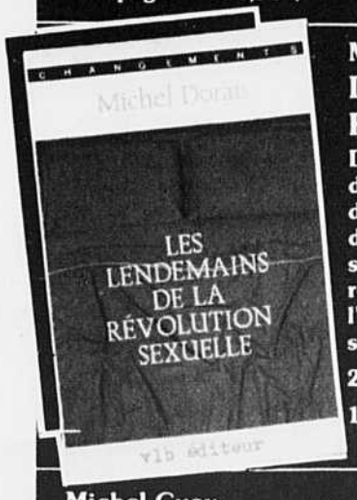
Antonio d'Alfonso
AVRIL OU L'ANTI-PASSION
Les réflexions d'un Néo-Québécois sur la langue, l'amitié, l'amour, la famille. Un premier roman dépaysant, d'une rare tendresse. « Antonio D'Alfonso vient de faire une entrée remarquable dans le monde des lettres. Vraiment, un petit chef-d'oeuvre. » Jean Basile, *Le Devoir*
200 pages — 16,95 $

Marie-Françoise Taggart
PAYE-MOI UNE BOUFFE, POÈTE!
Catherine, jeune prostituée de seize ans, décide de couper court avec le « milieu ». Elle rencontre l'écrivain Frédérick, romancier très en vue, et s'installe chez lui pour y refaire sa vie. Un premier roman haut en couleur et en rebondissements.
176 pages — 15,95 $

ESSAIS

Pierre Fournier
AUTOPSIE DU LAC MEECH L'INDÉPENDANCE EST-ELLE INÉVITABLE ?
Un essai remarquable, le premier du genre depuis l'échec de l'Accord, qui tente de démontrer que, contrairement à l'opinion véhiculée par le gouvernement actuel et la plupart des analystes, l'Accord du Lac Meech ne constituait pas un « compromis acceptable ».
218 pages — 16,95 $

Jean-Marc Piotte
SENS ET POLITIQUE
Pour en finir avec de grands désarrois
Un retour aux sources du marxisme pour mieux amorcer la réflexion nécessaire sur les grands théoriciens du changement social. Un ouvrage attendu qui critique les penseurs du post-modernisme, de l'« ère du vide » et du « déclin de l'empire américain » et qui nous invite à renouer avec les valeurs de la Révolution française.
190 pages — 16,95 $



Michel Dorais
LES LENDEMAINS DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE
Dépeignant l'évolution des moeurs des dernières décennies, l'auteur dévoile les mythes et les paradoxes de ce qu'on a appelé la libération sexuelle, tout en appelant à une révolution « deuxième vague » où l'invitée oubliée — la tendresse — serait, cette fois-ci, de la fête.
248 pages (format poche) — 10,95 $

Michel Guay
LES PREMIÈRES CIVILISATIONS
Un ouvrage passionnant dans lequel l'auteur remonte aux origines de l'Homme, il y a plusieurs millions d'années, pour ensuite nous entraîner dans le monde de la Préhistoire et des premières civilisations du Proche-Orient.
263 pages — 16,95 $

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Redonner à la littérature sa place dans l'éducation, demandent les associations d'écrivains

Jean Royer

IL FAUT redonner à la littérature sa place dans l'éducation et, pour cela, réviser l'enseignement de la langue axé sur la communication. C'est ce qu'exigent du ministère de l'Éducation du Québec plus d'une centaine de représentants des associations d'écrivains réunis en fin de semaine pour le 8e colloque de l'Académie canadienne-française.

Autour de la question de l'enseignement de la littérature, le colloque mettait à contribution, en plus de l'Académie, la Société des écrivains canadiens, le Centre québécois du PEN international, l'Union des écrivains québécois et l'Association des écrivains acadiens.

Les représentants de ces associations ont d'ailleurs voté, en conclusion du colloque, une série de résolutions qui pressent le ministère de l'Éducation de reviser sa conception de l'enseignement de la langue axé sur la communication, « afin que cette langue parlée, lue, écrite dans les écoles soit reconnue comme le premier outil d'accès à la connaissance ».

Les écrivains constatent et déplorent « l'échec de l'enseignement du français dans le système scolaire québécois » et demande au ministère de reviser sa pédagogie « afin d'assurer la continuité de la littérature québécoise » et dans le souci « de conserver sa qualité à la langue nationale ».

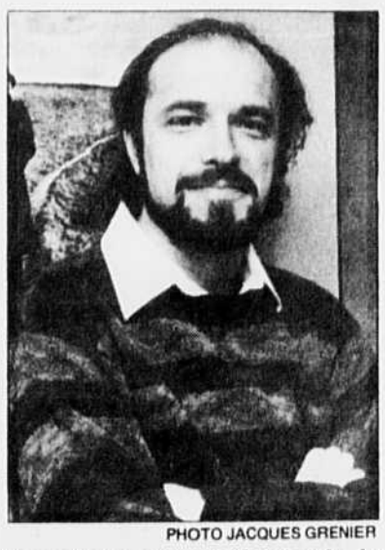


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Larose : « L'école de la littérature dépasse toutes les autres ».

Les associations d'écrivains ont aussi résolu de réclamer du ministère de l'Éducation que les efforts déployés par les professeurs de français aux niveaux collégial et secondaire puissent s'appuyer désormais sur une amélioration correspondante au niveau de l'enseignement primaire. Ils exigent aussi : une refonte des programmes et des méthodes de l'enseignement du français au niveau primaire; que la correction du français écrit soit un critère de base dans l'évaluation des élèves dans toutes les disciplines; qu'une campagne soit organisée afin d'amener les parents à prendre conscience de l'importance de la qualité du français à tous les niveaux et singulièrement au primaire; que le ministère de l'Éducation, dont la seule raison d'être est le service de l'enseignement, agisse dans ce sens, conformément à son mandat.

Dans sa conférence inaugurale, le professeur et essayiste Jean Larose a fustigé « la pédagogie du vécu », avatar de Jean-Jacques Rousseau, celui-là même qui, à l'instar du maître moderne, abandonna ses enfants. « La seule manière de réussir l'éducation moderne, a-t-il démontré, serait de faire l'éducation littéraire. L'école de la littérature dépasse toutes les autres », a lancé M. Larose. Elle est aussi « l'école par excellence de la liberté et le lieu d'un travail critique grâce auquel des hommes et des femmes jeunes peuvent apprendre qu'ils disposent, avec le droit d'aimer librement, de celui de mépriser ».

De plus, ajoute M. Larose, la littérature nous éloigne de la tyrannie du moi et permet d'accueillir l'autre en soi. Elle est la gardienne des métamorphoses, la clef du changement des formes et le champ de bataille des libertés contre l'intolérance et les abus de pouvoir.

Sur la question de la littérature et de l'héritage culturel, France Boisvert a montré que l'enseignement de la langue comme outil de communication conduit tout droit à l'analphabétisme fonctionnel. Pour sa part, le professeur Michel Gaulin a rappelé que « si elle crée la littérature, la langue s'en nourrit aussi ». L'effet de la littérature est celui d'un héritage du langage et de l'histoire, a ajouté Bruno Roy en prônant l'enseignement de la littérature québécoise, ce qui nous évite « d'être pensés par d'autres ».

Dans notre système de l'éducation et particulièrement dans les universités, c'est la mode des ateliers de création littéraire. Noël Audet, de l'UQAM, en reconnaît l'utilité artisanale mais réfute l'illusion que ces ateliers servent la littérature. Il oppose la recherche de sens de la littérature à la « reproduction du savoir » à laquelle l'université convie l'étudiant. « On est loin de l'atelier du haut de la tour universitaire », fait remarquer l'écrivain et professeur de l'UQAM. Ce qu'illustre la démarche personnelle de Robert Baillie, un professeur qui a délaissé l'animation d'ateliers pour l'écriture de ses propres romans.

Un autre outil de l'enseignement de la langue et de la littérature reste la bibliothèque scolaire. Mais on a perdu « l'esprit des lieux », rappelle Marie-Andrée Beaudet, on ne sait plus préparer les jeunes à « l'aventure » de la bibliothèque moderne. Il y a de plus en plus de livres, mais la littérature est absente de cette abondance comme si elle devenait un savoir inutile. Cela démontre bien le peu d'importance qu'accorde notre société à la littérature. D'ailleurs, conclut Mme Beaudet, une nouvelle preuve vient de nous en être donnée : aucun écrivain n'est membre de la Commission parlementaire élargie sur l'avenir du Québec.

Pour Francine D'Amour, professeure et romancière, « la littérature n'occupe pour ainsi dire aucune place dans la vie de l'élève 'moyen' qui s'inscrit dans un cégep 'moyen' ». Il n'a pas acquis la maîtrise de la langue écrite, son vocabulaire est limité et sa « bibliothèque » est très restreinte en nombre de livres lus. « Façonné à l'image de la société dans laquelle il vit, il accorde peu de valeur à ce qui ne lui sera pas immédiatement utile », note Mme D'Amour. Il ignore tout de ce qui s'est passé avant lui. Aussi, une bibliothèque comportant des oeuvres de genres, d'époques, de nationalités, de langues et de cultures variées, faisant place à toutes les littératures sans oublier la française et la québécoise, donnerait-elle à l'étudiant l'occasion de découvrir la diversité du monde dans lequel il vit et dans lequel d'autres êtres humains ont vécu avant lui.

Gaston Miron

« Je suis un naïf des mots »

Jean Royer

LA MÉDAILLE annuelle de l'Académie canadienne-française a été décernée samedi dernier à l'écrivain Gaston Miron, à l'occasion d'un colloque des associations d'écrivains sur l'enseignement de la littérature.

En présentant la Médaille au titulaire, le président de l'Académie, Jean-Guy Pilon, a reconnu en Miron un « ardent et incessant défenseur de la langue française intégrée, accueillie et enrichie au sein de la culture québécoise que vous incarnez magnifiquement ». Il a souligné la générosité du poète qui a fondé les Éditions de l'Hexagone. Il a salué enfin le conférencier généreux, l'homme qui a su « vivre, porter et garder l'amitié à un très haut degré », sans oublier le poète qui a chanté, célébré « avec des accents tragiques et amoureux ce Québec qui tarde tellement à naître ».

Dans son discours de réception, Miron s'est revu comme « un bon élève » qui, tout au long de ses études, prenait au pied de la lettre tout ce qu'on lui disait et tout ce qu'il lisait. « J'ai gardé cette disposition, même s'il m'en a coûté, a dit Miron. Je suis un naïf des mots. Je lis mot à mot. J'écris mot à mot. Je ne puis tout simplement pas croire que les mots ne puissent dire vrai, même quand il s'agit du mentir vrai ».

PHOTO JACQUES GRENIER

Gaston Miron

« Laissez-moi vous avouer que j'ai aimé, même si je l'ai reniée maintes fois, la littérature, toute la littérature du monde, autant sinon plus que moi-même, sûrement plus que mes propres compositions.

« En ce qui me concerne à titre d'auteur, a poursuivi Miron, la littérature est l'invention sans cesse vraie (le vrai littéraire) de soi, à la fois sur les plans individuel et collectif. Et dans ce même travail, c'est également sans cesse déjouer les fausses représentations obligées ou intériorisées de soi, En cela, né entre deux langues, entre deux diglossies, j'ai essayé de recommencer la langue dans ma langue, la langue dans toute son étendue. En cela, étant un poète de peu de choses, je n'ai pas fait mon possible, mais désespérément l'impossible ».

Gaston Miron est le 17e titulaire de la Médaille de l'Académie, après Gabrielle Roy en 1946 puis Germaine Guèvremont, Paul Morin, Robert de Roquebrune, Anne Hébert, Marcel Dubé, Félix Leclerc, Gratien Gélinas et plusieurs autres personnalités du Québec. Cette année, la Médaille de l'Académie est accompagnée d'une bourse de 2 000 $, hommage d'Hydro-Québec aux écrivains québécois.

Découvrez ces nouveautés

au stand 023-024
du Salon du livre de Montréal

Serge COURVILLE
Entre ville et campagne
L'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada
Différents documents d'archives ont servi à reconstituer la croissance des villages, aux points de vue historique et géographique, dans la première moitié du XIXe siècle dans les seigneuries laurentiennes.
XII-340 pages, **35 $.**

Silvie BERNIER
Du texte à l'image
Le livre illustré au Québec
L'auteure retrace l'histoire du livre illustré tout en insistant sur les écarts de signification entre le texte verbal et le texte pictural.
X-336 pages, **32 $.**

Serge GAGNON
Plaisir d'amour et crainte de Dieu
Sexualité et confession au Bas-Canada
La correspondance entre le curé de campagne et son évêque a mené l'auteur à un travail inédit, une «géographie» des moeurs bas-canadiennes.
VIII-208 pages, **19,95 $.**

Langue et identité
Le français et les francophones d'Amérique du Nord
Textes et points de vue présentés par Noël CORBETT
Ce recueil d'une quarantaine d'études trace un tableau vivant de la langue française en Amérique du Nord.
XXIV-408 pages, **29 $.**

Rita MARTEL et Françoise LATOUCHE
Le contrôle statistique de la qualité en milieu hospitalier
Un modèle opérationnel
Un livre qui propose un modèle conçu pour le contrôle de la qualité en milieu hospitalier, modèle qui se révèle utile dans l'amélioration du service offert et des ressources requises.
XVI-122 pages, **19 $.**

Le défi de la gestion des emplois
Sous la direction de Jean BOIVIN, Esther DÉOM, Jean-Paul DESCHÊNES, Jacques MERCIER et Lise POULIN-SIMON
Plus d'une vingtaine d'articles portant sur la gestion des emplois dans le contexte où l'entreprise mise davantage sur l'efficacité que sur la sécurité des employés.
XVI-164 pages, **21 $.**

Les catéchismes au Québec (1702-1963)
Sous la direction de Raymond BRODEUR avec la collaboration de Brigitte CAULIER, Bernard PLONGERON, Jean-Paul ROULEAU et Nive VOISINE
En plus des 957 catéchismes qu'ils ont répertoriés, les auteurs ont voulu montrer les influences que ceux-ci avaient exercées sur la culture québécoise : religieuses et théologiques, politiques et économiques.
VIII-460 pages, **42 $.**

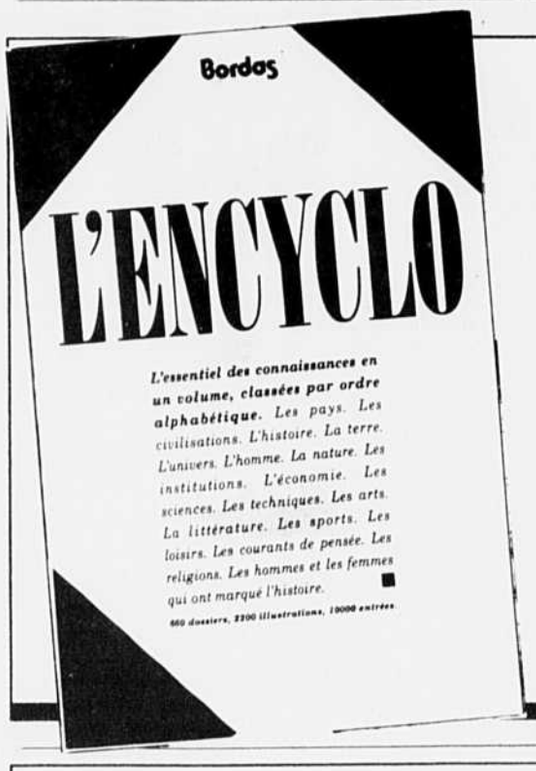
L'individu dans l'organisation
Les dimensions oubliées
Sous la direction de Jean-François CHANLAT
Un recueil d'une quarantaine de textes qui constitue une nouvelle perspective de gestion dans laquelle l'individu ne peut se réduire à un objet, une ressource ou une variable à maîtriser.
XVI-844 pages, **45 $.**

Bernard AUDET
Avoir feu et lieu dans l'île d'Orléans au XVIIe siècle
Le dépouillement d'une centaine d'inventaires après décès et d'autres documents notariés a permis de reconstruire les conditions matérielles des premiers paysans de l'île d'Orléans.
XVI-272 pages, **29,95 $.**

Anne-Marie DESDOUITS
Le monde de l'enfance
Traditions du pays de Caux et du Québec
L'auteure fait ressortir les différences qui marquent l'enfance au pays de Caux et au Québec : dans la famille, à l'école et dans la communauté paroissiale.
XII-342 pages, **39 $.**

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Cité universitaire
Sainte-Foy G1K 7P4
418 656 5106
télec. 418 656 3476



L'essentiel des connaissances en 1 volume par ordre alphabétique

AVANT-PROPOS par Claude DUBOIS

Les pays. Les civilisations. L'histoire. La terre. L'univers. L'homme. La nature. Les institutions. L'économie. Les sciences. Les techniques. Les arts. La littérature. Les sports. Les loisirs. Les courants de pensée. Les religions. Les hommes et les femmes qui ont marqué l'histoire.

(179 mm X 260 mm X 75 mm)
960 PAGES, DONT 888 EN COULEURS
660 ARTICLES-DOSSIERS
2 200 ILLUSTRATIONS EN COULEURS
300 CARTES ET SCHÉMAS
3 000 ENCADRÉS
18 000 ENTRÉES DANS LE DICTIONNAIRE-INDEX

En vente chez votre libraire

69,95 $

Bordas

Venez nous rencontrer au Stand 348
Salon du Livre de Montréal

Prix du Gouverneur général 10 $

15 $

10 $

15 $

8 $

GUERNICA
C.P. 633, Succ. N.D.G., Montréal H4A 3R1
D.M.R. / Socadis Distributeur

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN
LA NUIT DU CHIEN-LOUP
son 18e roman
Au coeur de l'insolite et du fantastique... quand l'Homme devient une bête

244 pages
Éditions Pierre Tisseyre
18,95 $

CLICHÉ RÉPÉTÉ À ÉCLAIRAGE DIFFÉRENT, EN RAISON DU TEXTE IMPRIMÉ SUR FOND GRIS OU DE COULEUR.

Josyane Savigneau et Marguerite Yourcenar

Une biographe qui fut d'abord une amie

Marie Laurier

MARGUERITE YOURCENAR vient de tomber de son socle. Elle que l'on imaginait invulnérable avec son air hiératique de déesse antique au front marmoréen, drapée de mystère et de longs châles de laine peignée au bout de son île du Mont-Désert...

Eh bien! non, il s'agit désormais d'une image d'Épinal : Madame de Crayencour de son véritable patronyme fut une femme qui a aimé — et comment! — et souffert comme tout le monde, davantage peut-être.

« Je n'ai jamais considéré Marguerite Yourcenar comme un momument. Si tel avait été le cas, je ne me serais jamais intéressée à elle », nous dit Josyane Savigneau. Cette journaliste littéraire au Monde vient de publier une remarquable biographie qui démythifie l'auteur des *Mémoires d'Hadrien* pour lui redonner sa dimension humaine. À peine sorti des presses de Gallimard, ce livre fait déjà fureur en France et occupe la première place dans la liste des best-sellers.

« C'est étonnant, avoue franchement Josyane Savigneau qui nous visite au DEVOIR se retrouvant ainsi dans une atmosphère familière. Je ne m'attendais vraiment pas à un tel accueil, surtout pour un premier livre, écrit par une journaliste de surcroit, à qui la confrérie pardonne difficilement, en France, une telle audace. »

Dès sa première rencontre professionnelle avec Marguerite Yourcenar en 1984 pour les fins d'une entrevue, Josyane Savigneau a su immédiatement conquérir une confiance qui allait se transformer en une véritable amitié: « Nous nous sommes vues une dizaine de fois par la suite, car après ma première visite chez elle à sa résidence de Petite-Plaisance dans le Maine elle m'a promis de me faire signe à Paris. À ma grande surprise elle a tenu sa promesse et nous avons pu établir ainsi le pont d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Ces rencontres n'avaient aucun but professionnel, juste le plaisir de nous revoir et de causer ensemble de tout et de rien. De littérature, bien sûr mais aussi de la mode, de la pluie et du beau temps. Jamais il ne fut question de sa vie personnelle qu'elle savait fort bien dissimuler. »

Farouchement cachotière, raconte la journaliste, au point de brouiller les pistes et des détails de son curriculum vitae dans La Pléiade, Josyane Savigneau renote ces « distractions » certainement voulues par l'écrivain dans un souci de vérité et de réalisme, sans complaisance aucune.

« Je ne sais pas être complaisante avec les gens que j'aime », remarque-t-elle, en rappelant que son admiration pour Marguerite Yourcenar remonte à une vingtaine d'années. Au moment où « petite étudiante de province », elle découvrait l'auteur de *L'Oeuvre au noir*, son favori parmi les autres, qu'elle juge « plus abouti », mais aussi la trilogie de ses mémoires baptisée *Labyrinthe du monde* (*Souvenirs pieux*, *Archives du nord* et à titre posthume

PHOTO JACQUES GRENIER

Josyanne Savigneau

Quoi? l'éternité). Davantage que les *Mémoires d'Hadrien*, confesse-t-elle, en ajoutant comprendre difficilement que cet ouvrage continue d'être celui auquel on se réfère le plus pour parler de Yourcenar.

Elle admet cependant que la parution de ce magnifique *Hadrien* allait révéler l'écrivain au monde entier, particulièrement en France où on avait fini par l'oublier.

« Au moment où je découvrais cette femme de lettres, j'étais bien loin de soupçonner que j'allais un jour écrire sa vie », dit-elle. En plus de cette amitié respectueuse et discrète qu'elle a entretenu de 1984 jusqu'à sa mort en 1987, Josyane Savigneau a vu son idole entrer majestueusement à l'Académie française vêtue par Yves Saint-Laurent, la première femme à entrer sous la Coupole sans avoir à se soumettre au protocole des visites d'usage.

Elle a également été témoin de son installation dans La Pléiade, une reconnaissance rarissime du vivant d'un auteur, et surtout assisté à la formidable ruée sur les oeuvres de Yourcenar depuis sa mort en décembre 1967 : « Ses livres ne se sont jamais tant vendus que depuis sa disparition, sans doute à cause de l'aura et du mystière qui entourent son nom. Et cela en dépit du fait qu'en France certains la détestent au point de la juger comme une nullité littéraire par rapport à Julien Gracq par exemple, alors que d'autres la déifient au point de la considérer comme le plus grand écrivain du 20e siècle. »

Le jugement de la biographe est plus pondéré : « Marguerite Yourcenar est certainement un grand créateur littéraire qui manie une langue splendide mais elle n'a pas inventé de nouvelle structure narrative. Elle s'est approprié l'histoire des grandes civilisations pour la transformer à son goût avec une qualité d'écriture exceptionnelle. Sa langue comme son verbe d'ailleurs est d'une clarté et d'une pureté inégalées. »

Cette conjoncture des succès de Yourcenar dans le dernier versant de sa vie a favorisé le momentum saisi par Josyane Savigneau d'écrire cette biographie : « Vous êtes la personne toute désignée pour ce travail », m'a dit Antoine Gallimard, ce que je ne pouvais guère refuser, d'autant plus que cette proposition arrivait à point nommé au moment où j'étais lasse du milieu littéraire français. Ce me fut une intervalle salutaire dans ma routine au « Monde des livres ». Je me suis mise immédiatement au travail en consultant les nombreux documents à Paris, à Harvard, en rencontrant les personnes qu'elle avait connues, plusieurs contemporains et quelques survivants de son entourage de jeune fille et de jeune femme, y compris les rares membres de sa famille. »

Cette somme de matériel réuni, Savigneau passe ses deux mois de vacances à la rédaction proprement dite de son livre intitulé *Marguerite Yourcenar ou L'invention d'une vie* paru en septembre dernier chez Gallimard, qui devient la première biographie officielle de l'écrivain.

L'ouvrage retrace le cheminement de cette femme depuis sa naissance en 1903 jusqu'à sa mort en 1987. Enfant unique d'une mère morte à sa naissance et d'un père aristocrate, joueur et fantasque mais doué d'une culture prodigieuse, la petite Marguerite Yourcenar, acronyme de son nom véritable Crayencour était destinée à une existence exceptionnelle. Elle aura pour maître ce père nomade qui préfère avoir sa fille à ses côtés pendant ses nombreux voyages plutôt que de l'envoyer à l'école. Très tôt elle manifeste un don étonnant pour les langues grecque et latine, elle apprend l'anglais en Angleterre, l'italien en Italie. Son enfance et son adolescence sont déjà prémonitoires de ce qu'elle sera toute sa vie durant : une individualiste totale, autosuffisante, autarcique. Des caractérisques qu'elle mantiendra inlassablement dans ses rapports avec les êtres et les choses.

Ce qui ne l'empêche pas d'aimer passionnément. Une de ses premières flammes, André Fraigneau, disait d'elle : elle aimait beaucoup l'amour et s'intéressait à tout ce qui passait : les hommes, les femmes, les hommes qui aimaient les hommes ».

Puis cet univers amoureux, plus sensuel que sexuel prétendait-elle, bascule en 1937 dans un certain enfermement et un enfermement certain au moment de sa rencontre avec Grace Frick qui sera la compagne de sa vie pendant 40 ans. « C'est elle qui la convainc de s'exiler en Amérique dans cette maison isolée du Maine et les deux femmes vivront une liaison amoureuse qui s'apparente à celle d'une vie de couple et que Grace se fera fort de protéger farouchement », rappelle sa biographe.

Confortées mutuellement tout d'abord par ce joug amoureux, les deux femmes vivront côte à côte dans leur île mais elles se déplacent beaucoup, Marguerite Yourcenar ayant une passion pour les longs voyages en Europe dont elle a des nostalgies sporadiques.

Josyane Savigneau n'a évidemment jamais rencontré Grace Frick, décédée en 1979 après une longue maladie, soignée pendant dix ans par Marguerite Yourcenar : « Nous ne savons pas grand chose de cette femme, mais elle était très cultivée et elle a servi de traductrice et de conseillère à l'écrivain, la protégeant des intrus. Elle a laissé quelques brèves notes factuelles et ponctuelles sur les événements de la vie quotidienne, mais rien d'important au plan intellectuel et littéraire. Les deux femmes se sont beaucoup écrit et cette correspondance est présentement sous scellés, de même que les journaux intimes de Yourcenar, et pour les cinquante prochaines années, selon la volonté de Madame Yourcenar. »

Après la mort de Grace, Marguerite Yourcenar reprend goût à la vie et à l'amour et à 78 ans elle s'éprend d'un tout jeune homme. Elle voyage avec lui, souffre par lui jusqu'à la mort de ce dernier jeune amant, et jusqu'à la sienne aussi qu'elle sentait venir « les yeux ouverts », comme elle l'avait souhaité.

Josyane Savigneau n'a pas la prétention de nous avoir tout appris de la vie de cette femme énigmatique et altière qui a laissé une oeuvre que l'on n'a pas fini d'analyser et de commenter. Mais aucun autre biographe ne pourra ignorer cette première percée dans la vie de la plus étonnante des écrivains du 20e siècle.

PHOTO ÉD. GALLIMARD

Marguerite Yourcenar

LA MAIN TRANCHANTE DU SYMBOLE
de
LOUKY BERSIANIK

L'auteur sera au Salon du livre de Montréal le vendredi 16, de 19h30 à 20h30 et le samedi 17, de 14h30 à 15h30.

Stand 163

les éditions du remue-ménage

HÉLÈNE RIOUX

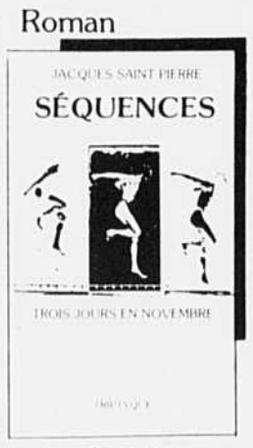
Six portraits de femmes comme six éclats de miroir brisé...

LACOMBE, 178 P. 17,95$

TRIPTYQUE

P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

Roman

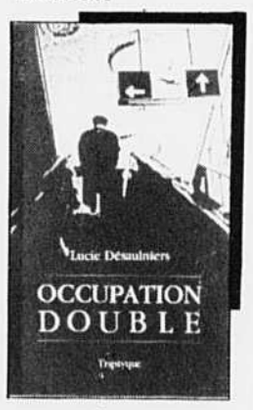


Jacques Saint-Pierre
Séquences
Trois jours en novembre
134 p. — 14,95$

Récits

Francine Campeau
Les Éternelles Fictives
des femmes de la Bible
116 p. — 14,95$

Roman

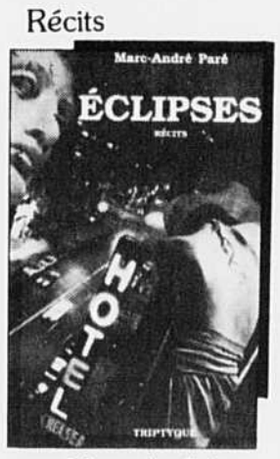


Lucie Désaulniers
Occupation double
102 p. — 12,95$

Essai

Robert Giroux
Parcours
de l'imprimé à l'oralité
496 p. — 29,95$

Récits



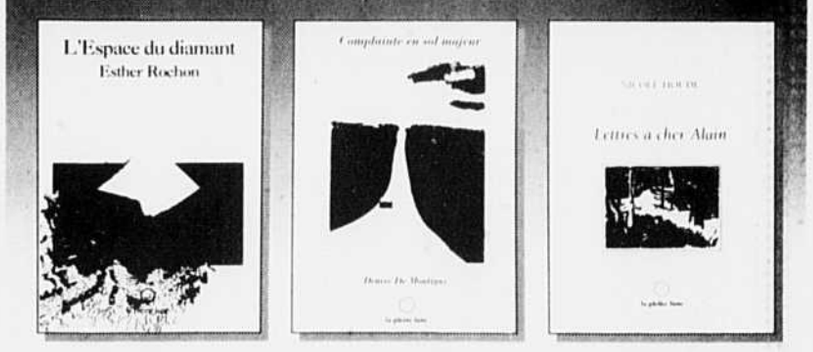
Marc-André Paré
Éclipses
100 p. — 14,95$

Essai

Jacques Julien
La Turlute amoureuse
(érotisme et chanson traditionnelle)
180 p. — 15,95$

STAND 833 En vente chez votre libraire

La Pleine Lune
vous attend
au Salon du livre de Montréal



Esther Rochon
L'Espace du diamant

Denise De Montigny
Complainte en sol majeur

Nicole Houde
Lettres à cher Alain

Trois romancières à rencontrer!
STAND 733

la pleine lune

MONIQUE DE GRAMONT
LE MAÎTRE DE JEU
Quand la vie commence à nous trahir.
Un *thriller* puissant écrit par une journaliste chevronnée

400 pages Éditions Pierre Tisseyre 19,95 $

Redonner à la littérature sa place dans l'éducation, demandent les associations d'écrivains

Jean Royer

IL FAUT redonner à la littérature sa place dans l'éducation et, pour cela, réviser l'enseignement de la langue axé sur la communication. C'est ce qu'exigent du ministère de l'Éducation du Québec plus d'une centaine de représentants des associations d'écrivains réunis en fin de semaine pour le 8e colloque de l'Académie canadienne-française.

Autour de la question de l'enseignement de la littérature, le colloque mettait à contribution, en plus de l'Académie, la Société des écrivains canadiens, le Centre québécois du PEN international, l'Union des écrivains québécois et l'Association des écrivains acadiens.

Les représentants de ces associations ont d'ailleurs voté, en conclusion du colloque, une série de résolutions qui pressent le ministère de l'Éducation de reviser sa conception de l'enseignement de la langue axé sur la communication, « afin que cette langue parlée, lue, écrite dans les écoles soit reconnue comme le premier outil d'accès à la connaissance ».

Les écrivains constatent et déplorent « l'échec de l'enseignement du français dans le système scolaire québécois » et demande au ministère de reviser sa pédagogie « afin d'assurer la continuité de la littérature québécoise » et dans le souci « de conserver sa qualité à la langue nationale ».

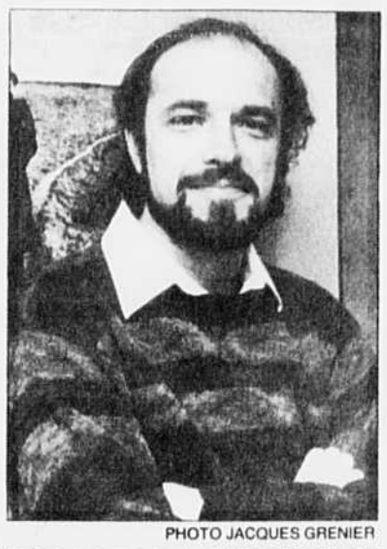


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Larose : « L'école de la littérature dépasse toutes les autres ».

Les associations d'écrivains ont aussi résolu de réclamer du ministère de l'Éducation que les efforts déployés par les professeurs de français aux niveaux collégial et secondaire puissent s'appuyer désormais sur une amélioration correspondante au niveau de l'enseignement primaire. Ils exigent aussi : une refonte des programmes et des méthodes de l'enseignement du français au niveau primaire; que la correction du français écrit soit un critère de base dans l'évaluation des élèves dans toutes les disciplines; qu'une campagne soit organisée afin d'amener les parents à prendre conscience de l'importance de la qualité du français à tous les niveaux et singulièrement au primaire; que le ministère de l'Éducation, dont la seule raison d'être est le service de l'enseignement, agisse dans ce sens, conformément à son mandat.

Dans sa conférence inaugurale, le professeur et essayiste Jean Larose a fustigé « la pédagogie du vécu », avatar de Jean-Jacques Rousseau, celui-là même qui, à l'instar du maître moderne, abandonna ses enfants. « La seule manière de réussir l'éducation moderne, a-t-il démontré, serait de faire l'éducation littéraire. L'école de la littérature dépasse toutes les autres », a lancé M. Larose. Elle est aussi « l'école par excellence de la liberté et le lieu d'un travail critique grâce auquel des hommes et des femmes jeunes peuvent apprendre qu'ils disposent, avec le droit d'aimer librement, de celui de mépriser ».

De plus, ajoute M. Larose, la littérature nous éloigne de la tyrannie du moi et permet d'accueillir l'autre en soi. Elle est la gardienne des métamorphoses, la clef du changement des formes et le champ de bataille des libertés contre l'intolérance et les abus de pouvoir.

Sur la question de la littérature et de l'héritage culturel, France Boisvert a montré que l'enseignement de la langue comme outil de communication conduit tout droit à l'analphabétisme fonctionnel. Pour sa part, le professeur Michel Gaulin a rappelé que « si elle crée la littérature, la langue s'en nourrit aussi ». L'effet de la littérature est celui d'un héritage du langage et de l'histoire, a ajouté Bruno Roy en prônant l'enseignement de la littérature québécoise, ce qui nous évite « d'être pensés par d'autres ».

Dans notre système de l'éducation et particulièrement dans les universités, c'est la mode des ateliers de création littéraire. Noël Audet, de l'UQAM, en reconnaît l'utilité artisanale mais réfute l'illusion que ces ateliers servent la littérature. Il oppose la recherche de sens de la littérature à la « reproduction du savoir » à laquelle l'université convie l'étudiant. « On est loin de l'atelier du haut de la tour universitaire », fait remarquer l'écrivain et professeur de l'UQAM. Ce qu'illustre la démarche personnelle de Robert Baillie, un professeur qui a délaissé l'animation d'ateliers pour l'écriture de ses propres romans.

Un autre outil de l'enseignement de la langue et de la littérature reste la bibliothèque scolaire. Mais on a perdu « l'esprit des lieux », rappelle Marie-Andrée Beaudet, on ne sait plus préparer les jeunes à « l'aventure » de la bibliothèque moderne. Il y a de plus en plus de livres, mais la littérature est absente de cette abondance comme si elle devenait un savoir inutile. Cela démontre bien le peu d'importance qu'accorde notre société à la littérature. D'ailleurs, conclut Mme Beaudet, une nouvelle preuve vient de nous en être donnée : aucun écrivain n'est membre de la Commission parlementaire élargie sur l'avenir du Québec.

Pour Francine D'Amour, professeure et romancière, « la littérature n'occupe pour ainsi dire aucune place dans la vie de l'élève 'moyen' qui s'inscrit dans un cégep 'moyen' ». Il n'a pas acquis la maîtrise de la langue écrite, son vocabulaire est limité et sa « bibliothèque » est très restreinte en nombre de livres lus. « Façonné à l'image de la société dans laquelle il vit, il accorde peu de valeur à ce qui ne lui sera pas immédiatement utile », note Mme D'Amour. Il ignore tout de ce qui s'est passé avant lui. Aussi, une bibliothèque comportant des oeuvres de genres, d'époques, de nationalités, de langues et de cultures variées, faisant place à toutes les littératures sans oublier la française et la québécoise, donnerait-elle à l'étudiant l'occasion de découvrir la diversité du monde dans lequel il vit et dans lequel d'autres êtres humains ont vécu avant lui.

Gaston Miron

« Je suis un naïf des mots »

Jean Royer

LA MÉDAILLE annuelle de l'Académie canadienne-française a été décernée samedi dernier à l'écrivain Gaston Miron, à l'occasion d'un colloque des associations d'écrivains sur l'enseignement de la littérature.

En présentant la Médaille au titulaire, le président de l'Académie, Jean-Guy Pilon, a reconnu en Miron un « ardent et incessant défenseur de la langue française intégrée, accueillie et enrichie au sein de la culture québécoise que vous incarnez magnifiquement ». Il a souligné la générosité du poète qui a fondé les Éditions de l'Hexagone. Il a salué enfin le conférencier généreux, l'homme qui a su « vivre, porter et garder l'amitié à un très haut degré », sans oublier le poète qui a chanté, célébré « avec des accents tragiques et amoureux ce Québec qui tarde tellement à naître ».

Dans son discours de réception, Miron s'est revu comme « un bon élève » qui, tout au long de ses études, prenait au pied de la lettre tout ce qu'on lui disait et tout ce qu'il lisait. « J'ai gardé cette disposition, même s'il m'en a coûté, a dit Miron. Je suis un naïf des mots. Je lis mot à mot. J'écris mot à mot. Je ne puis tout simplement pas croire que les mots ne puissent dire vrai, même quand il s'agit du mentir vrai ».

PHOTO JACQUES GRENIER

Gaston Miron

« Laissez-moi vous avouer que j'ai aimé, même si je l'ai reniée maintes fois, la littérature, toute la littérature du monde, autant sinon plus que moi-même, sûrement plus que mes propres compositions.

« En ce qui me concerne à titre d'auteur, a poursuivi Miron, la littérature est l'invention sans cesse vraie (le vrai littéraire) de soi, à la fois sur les plans individuel et collectif. Et dans ce même travail, c'est également sans cesse déjouer les fausses représentations obligées ou intériorisées de soi, En cela, né entre deux langues, entre deux diglossies, j'ai essayé de recommencer la langue dans ma langue, la langue dans toute son étendue. En cela, étant un poète de peu de choses, je n'ai pas fait mon possible, mais désespérément l'impossible ».

Gaston Miron est le 17e titulaire de la Médaille de l'Académie, après Gabrielle Roy en 1946 puis Germaine Guèvremont, Paul Morin, Robert de Roquebrune, Anne Hébert, Marcel Dubé, Félix Leclerc, Gratien Gélinas et plusieurs autres personnalités du Québec. Cette année, la Médaille de l'Académie est accompagnée d'une bourse de 2 000 $, hommage d'Hydro-Québec aux écrivains québécois.

Découvrez ces nouveautés

au stand 023-024 du Salon du livre de Montréal

Serge COURVILLE

Entre ville et campagne
L'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada

Différents documents d'archives ont servi à reconstituer la croissance des villages, aux points de vue historique et géographique, dans la première moitié du XIXe siècle dans les seigneuries laurentiennes.
XII-340 pages, **35 $.**

Silvie BERNIER

Du texte à l'image
Le livre illustré au Québec

L'auteure retrace l'histoire du livre illustré tout en insistant sur les écarts de signification entre le texte verbal et le texte pictural.
X-336 pages, **32 $.**

Serge GAGNON

Plaisir d'amour et crainte de Dieu
Sexualité et confession au Bas-Canada

La correspondance entre le curé de campagne et son évêque a mené l'auteur à un travail inédit, une «géographie» des moeurs bas-canadiennes.
VIII-208 pages, **19,95 $.**

Langue et identité
Le français et les francophones d'Amérique du Nord

Textes et points de vue présentés par Noël CORBETT
Ce recueil d'une quarantaine d'études trace un tableau vivant de la langue française en Amérique du Nord.
XXIV-408 pages, **29 $.**

Rita MARTEL et Françoise LATOUCHE

Le contrôle statistique de la qualité en milieu hospitalier
Un modèle opérationnel

Un livre qui propose un modèle conçu pour le contrôle de la qualité en milieu hospitalier, modèle qui se révèle utile dans l'amélioration du service offert et des ressources requises.
XVI-122 pages, **19 $.**

Le défi de la gestion des emplois

Sous la direction de Jean BOIVIN, Esther DÉOM, Jean-Paul DESCHÊNES, Jacques MERCIER et Lise POULIN-SIMON
Plus d'une vingtaine d'articles portant sur la gestion des emplois dans le contexte où l'entreprise mise davantage sur l'efficacité que sur la sécurité des employés.
XVI-164 pages, **21 $.**

Les catéchismes au Québec (1702-1963)

Sous la direction de Raymond BRODEUR avec la collaboration de Brigitte CAULIER, Bernard PLONGERON, Jean-Paul ROULEAU et Nive VOISINE
En plus des 957 catéchismes qu'ils ont répertoriés, les auteurs ont voulu montrer les influences que ceux-ci avaient exercées sur la culture québécoise : religieuses et théologiques, politiques et économiques.
VIII-460 pages, **42 $.**

L'individu dans l'organisation
Les dimensions oubliées

Sous la direction de Jean-François CHANLAT
Un recueil d'une quarantaine de textes qui constitue une nouvelle perspective de gestion dans laquelle l'individu ne peut se réduire à un objet, une ressource ou une variable à maîtriser.
XVI-844 pages, **45 $.**

Bernard AUDET

Avoir feu et lieu dans l'île d'Orléans au XVIIe siècle

Le dépouillement d'une centaine d'inventaires après décès et d'autres documents notariés a permis de reconstruire les conditions matérielles des premiers paysans de l'île d'Orléans.
XVI-272 pages, **29,95 $.**

Anne-Marie DESDOUITS

Le monde de l'enfance
Traditions du pays de Caux et du Québec

L'auteure fait ressortir les différences qui marquent l'enfance au pays de Caux et au Québec : dans la famille, à l'école et dans la communauté paroissiale.
XII-342 pages, **39 $.**

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Cité universitaire
Sainte-Foy G1K 7P4
☎418 656 5106
télec. 418 656 3476

L'essentiel des connaissances en 1 volume par ordre alphabétique

AVANT-PROPOS par Claude DUBOIS

Les pays. Les civilisations. L'histoire. La terre. L'univers. L'homme. La nature. Les institutions. L'économie. Les sciences. Les techniques. Les arts. La littérature. Les sports. Les loisirs. Les courants de pensée. Les religions. Les hommes et les femmes qui ont marqué l'histoire.

(179 mm X 260 mm X 75 mm)
960 PAGES, DONT 888 EN COULEURS
660 ARTICLES-DOSSIERS
2 200 ILLUSTRATIONS EN COULEURS
300 CARTES ET SCHÉMAS
3 000 ENCADRÉS
18 000 ENTRÉES DANS LE DICTIONNAIRE-INDEX

En vente chez votre libraire

69,95 $

Bordas

Venez nous rencontrer au Stand 348
Salon du Livre de Montréal

Prix du Gouverneur général 10 $

15 $

10 $

15 $

8 $

GUERNICA
C.P. 633, Succ. N.D.G., Montréal H4A 3R1
D.M.R. / Socadis Distributeur

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN
LA NUIT DU CHIEN-LOUP
son 18e roman
Au coeur de l'insolite et du fantastique... quand l'Homme devient une bête

244 pages
Éditions Pierre Tisseyre
18,95 $

CLICHÉ RÉPÉTÉ À ÉCLAIRAGE DIFFÉRENT, EN RAISON DU TEXTE IMPRIMÉ SUR FOND GRIS OU DE COULEUR.

Josyane Savigneau et Marguerite Yourcenar

Une biographe qui fut d'abord une amie

Marie Laurier

MARGUERITE YOURCENAR vient de tomber de son socle. Elle que l'on imaginait invulnérable avec son air hiératique de déesse antique au front marmoréen, drapée de mystère et de longs châles de laine peignée au bout de son île du Mont-Désert...

Eh bien! non, il s'agit désormais d'une image d'Épinal : Madame de Crayencour de son véritable patronyme fut une femme qui a aimé — et comment! — et souffert comme tout le monde, davantage peut-être.

« Je n'ai jamais considéré Marguerite Yourcenar comme un momument. Si tel avait été le cas, je ne me serais jamais intéressée à elle », nous dit Josyane Savigneau. Cette journaliste littéraire au Monde vient de publier une remarquable biographie qui démythifie l'auteur des *Mémoires d'Hadrien* pour lui redonner sa dimension humaine. À peine sorti des presses de Gallimard, ce livre fait déjà fureur en France et occupe la première place dans la liste des best-sellers.

« C'est étonnant, avoue franchement Josyane Savigneau qui nous visite au DEVOIR se retrouvant ainsi dans une atmosphère familière. Je ne m'attendais vraiment pas à un tel accueil, surtout pour un premier livre, écrit par une journaliste de surcroit, à qui la confrérie pardonne difficilement, en France, une telle audace. »

Dès sa première rencontre professionnelle avec Marguerite Yourcenar en 1984 pour les fins d'une entrevue, Josyane Savigneau a su immédiatement conquérir une confiance qui allait se transformer en une véritable amitié: « Nous nous sommes vues une dizaine de fois par la suite, car après ma première visite chez elle à sa résidence de Petite-Plaisance dans le Maine elle m'a promis de me faire signe à Paris. À ma grande surprise elle a tenu sa promesse et nous avons pu établir ainsi le pont d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Ces rencontres n'avaient aucun but professionnel, juste le plaisir de nous revoir et de causer ensemble de tout et de rien. De littérature, bien sûr mais aussi de la mode, de la pluie et du beau temps. Jamais il ne fut question de sa vie personnelle qu'elle savait fort bien dissimuler. »

Farouchement cachotière, raconte la journaliste, au point de brouiller les pistes et des détails de son curriculum vitae dans La Pléiade, Josyane Savigneau renote ces « distractions » certainement voulues par l'écrivain dans un souci de vérité et de réalisme, sans complaisance aucune.

« Je ne sais pas être complaisante avec les gens que j'aime », remarque-t-elle, en rappelant que son admiration pour Marguerite Yourcenar remonte à une vingtaine d'années. Au moment où « petite étudiante de province », elle découvrait l'auteur de *L'Oeuvre au noir*, son favori parmi les autres, qu'elle juge « plus abouti », mais aussi la trilogie de ses mémoires baptisée *Labyrinthe du monde* (*Souvenirs pieux*, *Archives du nord* et à titre posthume

PHOTO JACQUES GRENIER

Josyanne Savigneau

Quoi? l'éternité). Davantage que les *Mémoires d'Hadrien*, confesse-t-elle, en ajoutant comprendre difficilement que cet ouvrage continue d'être celui auquel on se réfère le plus pour parler de Yourcenar.

Elle admet cependant que la parution de ce magnifique *Hadrien* allait révéler l'écrivain au monde entier, particulièrement en France où on avait fini par l'oublier.

« Au moment où je découvrais cette femme de lettres, j'étais bien loin de soupçonner que j'allais un jour écrire sa vie », dit-elle. En plus de cette amitié respectueuse et discrète qu'elle a entretenu de 1984 jusqu'à sa mort en 1987, Josyane Savigneau a vu son idole entrer majestueusement à l'Académie française vêtue par Yves Saint-Laurent, la première femme à entrer sous la Coupole sans avoir à se soumettre au protocole des visites d'usage.

Elle a également été témoin de son installation dans La Pléiade, une reconnaissance rarissime du vivant d'un auteur, et surtout assisté à la formidable ruée sur les oeuvres de Yourcenar depuis sa mort en décembre 1967 : « Ses livres ne se sont jamais tant vendus que depuis sa disparition, sans doute à cause de l'aura et du mystière qui entourent son nom. Et cela en dépit du fait qu'en France certains la détestent au point de la juger comme une nullité littéraire par rapport à Julien Gracq par exemple, alors que d'autres la déifient au point de la considérer comme le plus grand écrivain du 20e siècle. »

Le jugement de la biographe est plus pondéré : « Marguerite Yourcenar est certainement un grand créateur littéraire qui manie une langue splendide mais elle n'a pas inventé de nouvelle structure narrative. Elle s'est approprié l'histoire des grandes civilisations pour la transformer à son goût avec une qualité d'écriture exceptionnelle. Sa langue comme son verbe d'ailleurs est d'une clarté et d'une pureté inégalées. »

Cette conjoncture des succès de Yourcenar dans le dernier versant de sa vie a favorisé le momentum saisi par Josyane Savigneau d'écrire cette biographie : « Vous êtes la personne toute désignée pour ce travail », m'a dit Antoine Gallimard, ce que je ne pouvais guère refuser, d'autant plus que cette proposition arrivait à point nommé au moment où j'étais lasse du milieu littéraire français. Ce me fut une intervalle salutaire dans ma routine au « Monde des livres ». Je me suis mise immédiatement au travail en consultant les nombreux documents à Paris, à Harvard, en rencontrant les personnes qu'elle avait connues, plusieurs contemporains et quelques survivants de son entourage de jeune fille et de jeune femme, y compris les rares membres de sa famille. »

Cette somme de matériel réuni, Savigneau passe ses deux mois de vacances à la rédaction proprement dite de son livre intitulé *Marguerite Yourcenar ou L'invention d'une vie* paru en septembre dernier chez Gallimard, qui devient la première biographie officielle de l'écrivain.

L'ouvrage retrace le cheminement de cette femme depuis sa naissance en 1903 jusqu'à sa mort en 1987. Enfant unique d'une mère morte à sa naissance et d'un père aristocrate, joueur et fantasque mais doué d'une culture prodigieuse, la petite Marguerite Yourcenar, acronyme de son nom véritable Crayencour était destinée à une existence exceptionnelle. Elle aura pour maître ce père nomade qui préfère avoir sa fille à ses côtés pendant ses nombreux voyages plutôt que de l'envoyer à l'école. Très tôt elle manifeste un don étonnant pour les langues grecque et latine, elle apprend l'anglais en Angleterre, l'italien en Italie. Son enfance et son adolescence sont déjà prémonitoires de ce qu'elle sera toute sa vie durant : une individualiste totale, autosuffisante, autarcique. Des caractérisques qu'elle mantiendra inlassablement dans ses rapports avec les êtres et les choses.

Ce qui ne l'empêche pas d'aimer passionnément. Une de ses premières flammes, André Fraigneau, disait d'elle : elle aimait beaucoup l'amour et s'intéressait à tout ce qui passait : les hommes, les femmes, les hommes qui aimaient les hommes ».

Puis cet univers amoureux, plus sensuel que sexuel prétendait-elle, bascule en 1937 dans un certain enfermement et un enfermement certain au moment de sa rencontre avec Grace Frick qui sera la compagne de sa vie pendant 40 ans. « C'est elle qui la convainc de s'exiler en Amérique dans cette maison isolée du Maine et les deux femmes vivront une liaison amoureuse qui s'apparente à celle d'une vie de couple et que Grace se fera fort de protéger farouchement », rappelle sa biographe.

Confortées mutuellement tout d'abord par ce joug amoureux, les deux femmes vivront côte à côte dans leur île mais elles se déplacent beaucoup, Marguerite Yourcenar ayant une passion pour les longs voyages en Europe dont elle a des nostalgies sporadiques.

Josyane Savigneau n'a évidemment jamais rencontré Grace Frick, décédée en 1979 après une longue maladie, soignée pendant dix ans par Marguerite Yourcenar : « Nous ne savons pas grand chose de cette femme, mais elle était très cultivée et elle a servi de traductrice et de conseillère à l'écrivain, la protégeant des intrus. Elle a laissé quelques brèves notes factuelles et ponctuelles sur les événements de la vie quotidienne, mais rien d'important au plan intellectuel et littéraire. Les deux femmes se sont beaucoup écrit et cette correspondance est présentement sous scellés, de même que les journaux intimes de Yourcenar, et pour les cinquante prochaines années, selon la volonté de Madame Yourcenar. »

Après la mort de Grace, Marguerite Yourcenar reprend goût à la vie et à l'amour et à 78 ans elle s'éprend d'un tout jeune homme. Elle voyage avec lui, souffre par lui jusqu'à la mort de ce dernier jeune amant, et jusqu'à la sienne aussi qu'elle sentait venir « les yeux ouverts », comme elle l'avait souhaité.

Josyane Savigneau n'a pas la prétention de nous avoir tout appris de la vie de cette femme énigmatique et altière qui a laissé une oeuvre que l'on n'a pas fini d'analyser et de commenter. Mais aucun autre biographe ne pourra ignorer cette première percée dans la vie de la plus étonnante des écrivains du 20e siècle.

PHOTO ÉD. GALLIMARD

Marguerite Yourcenar

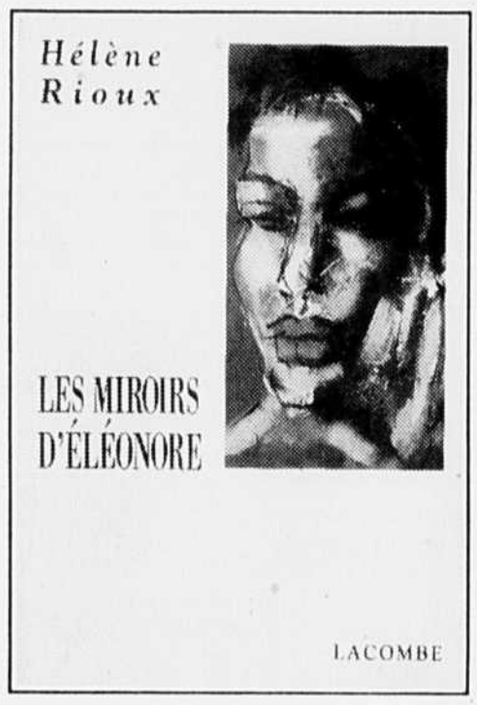
LA MAIN TRANCHANTE DU SYMBOLE
de
LOUKY BERSIANIK

L'auteur sera au Salon du livre de Montréal le vendredi 16, de 19h30 à 20h30 et le samedi 17, de 14h30 à 15h30.

Stand 163

les éditions du remue-ménage

HÉLÈNE RIOUX

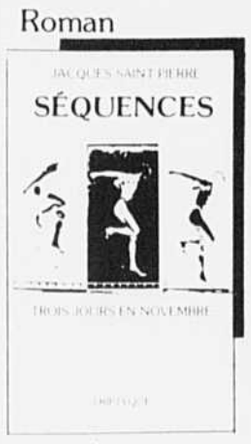


Six portraits de femmes comme six éclats de miroir brisé...

LACOMBE, 178 P. 17,95$

TRIPTYQUE

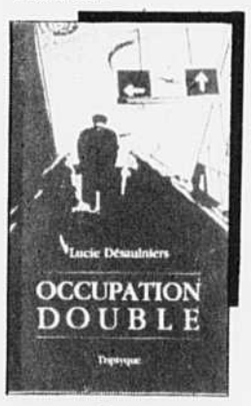
P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

Roman


Jacques Saint-Pierre
Séquences
Trois jours en novembre
134 p. — 14,95$

Récits

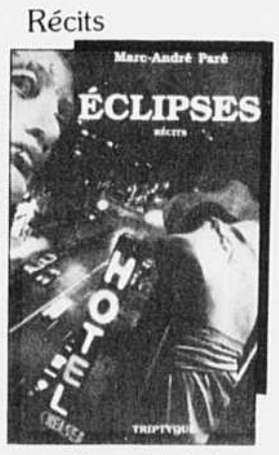
Francine Campeau
Les Éternelles Fictives
des femmes de la Bible
116 p. — 14,95$

Roman


Lucie Désaulniers
Occupation double
102 p. — 12,95$

Essai

Robert Giroux
Parcours
de l'imprimé à l'oralité
496 p. — 29,95$

Récits


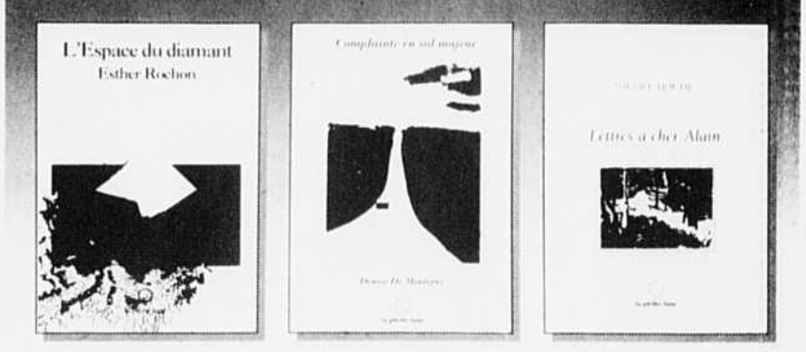
Marc-André Paré
Éclipses
100 p. — 14,95$

Essai

Jacques Julien
La Turlute amoureuse
(érotisme et chanson traditionnelle)
180 p. — 15,95$

STAND 833 En vente chez votre libraire

La Pleine Lune
vous attend
au Salon du livre de Montréal



Esther Rochon
L'Espace du diamant

Denise De Montigny
Complainte en sol majeur

Nicole Houde
Lettres à cher Alain

Trois romancières à rencontrer!
STAND 733

la pleine lune

MONIQUE DE GRAMONT
LE MAÎTRE DE JEU
Quand la vie commence à nous trahir.
Un *thriller* puissant écrit par une journaliste chevronnée

400 pages
Éditions Pierre Tisseyre
19,95 $

DE GIETER

De l'enfance et de l'Égypte ancienne

LES BÉDÉS

Pierre Lefebvre

PAPYRUS a failli ne jamais voir le jour. En effet, au début des années soixante De Gieter animait, pour le Journal de Spirou, la série *Tôôôt et Puit*, dont l'héroïne principale était une petite sirène. Après quelques histoires courtes, De Gieter l'entraîna dans une grande aventure de quarante-quatre pages qui fut « un bide » selon son expression. « Je m'étais dit, si ça ne marche pas, je ferai autre chose. » Cet autre chose fut *Papyrus*. Ainsi, n'eut été du naufrage de la sirène, le pêcheur égyptien n'aurait jamais navigué.

Pour ceux qui ignorent tout de cette série, disons d'abord qu'elle s'adresse aux enfants et relate les faits et gestes d'un petit pêcheur de l'Égypte ancienne accueilli à la cour du Pharaon Mérenrê pour avoir sauvé la vie de sa fille, la princesse Thêti-Chéri. Entremêlant histoire, mythologie et aventure, la série connaît un certain succès depuis sa création au sein du célèbre journal belge.

De Gieter était de passage à Montréal ces jours-ci et je l'ai rencontré, histoire de passer un court moment avec un « vétéran » de la BD enfantine. Car bien que n'étant pas de la toute première époque du journal Spirou il y est tout de même depuis le début des années 60. Formé, entre autres, chez Peyo, créateur des Schtroumpfs, De Gieter est un des représentants du « Spirou » « deuxième époque » qui nous donna entre autre Cauvin, (*Les Tuniques Bleues, Sammy*), Gos (*Le Scrameustache*) et Seron (*Les Petits Hommes*). Bien que son dessin, comme le remarque judicieusement Phillippe Bronson dans son Guide de la BD, soit plus près de l'école de Bruxelles (style Tintin) que de l'école de Charleroi (style Schtroumpfs), son *Papyrus* demeure typique des productions qui naquirent, en gros, entre 1965 et 1980 au sein de l'équipe Dupuis. Cette période du Journal de Spirou est personnellement celle qui me gêne le plus. Car, contrairement à celle qui la précède, « l'ère des grands anciens », où figurent Franquin (Spirou, Gaston), Tillieux (Gil Jourdan), Peyo (Johan et Pirlouit), et Jijé (Jerry Spring) pour ne nommer qu'eux, elle ne comprend aucun innovateur de cette trempe, mais uniquement des artisans, plus ou moins habiles, qui se sont contentés de suivre le sillon tracé par leurs prédécesseurs (épargnons peut-être Cauvin).

Ainsi, bien que la production du Journal de Spirou ait toujours été destinée aux enfants, la force innovatrice des premières séries leur permettait de survivre à une lecture adulte. Ce n'est malheureusement pas le cas de *Papyrus* et de ses « collègues » qui deviennent difficile à lire au-delà d'un certain âge, disons 16 ans. Entendons-nous : enfant, lisant les premiers *Papyrus* qui paraissaient à cette époque, j'étais particulièrement fasciné par cet univers où dieux et humains s'affrontent, ou onirisme et aventure se chevauchent, se renforçant l'un l'autre, mais l'adulte que je suis aujourd'hui n'y trouve plus son compte. À cela s'ajoute le fait que la BD offre, désormais, autre chose au lecteur, disons mature, et que De Gieter vise, peut-être trop précisément, un public enfant.

Sur la question, d'ailleurs, de la perte de terrain de la BD enfantine au détriment d'une BD adulte (toujours le même problème de terminologie lorsqu'on aborde la BD parce qu'enfin emploie-t-on les termes littérature adulte, musique adulte, peinture adulte ?) De Gieter demeure sceptique, et sur ses gardes, « le seul phénomène qui se passe, est que les journalistes qui ont grandi avec la bande dessinée, sont aujourd'hui fascinés par la BD pour adulte et ne voient plus très bien la BD pour jeune, parce qu'ils n'ont plus douze ans, treize ans et qu'ils croient qu'il n'y a que « leur » BD qui est importante. Mais en fait, les deux continuent à se développer et cohabitent sans problèmes ».

Ils y voient ainsi beaucoup plus un phénomène de représentation au sein des médias qu'un problème réel mais tout de même, si on se réfère aux années 40 et 50, où la BD pour enfant occupait en Europe 100 % du marché de la BD, et à aujourd'hui où elle n'en occupe qu'un 30 % qu'elle se partage avec une BD strictement adulte (30 %) et une autre, disons pour tous (40 %), il faut bien avouer qu'elle n'a plus nécessairement la part belle.

De toute façon, De gieter n'est pas, de son propre aveu, un « mangeur de BD ». « Lorsqu'on fait de la bande desssinée toute la journée, on a envie de faire autre chose, après. Je lis très peu de BD. Mais j'en lis, bien sûr, de temps en temps, c'est-à-dire d'abord dans le cadre de mon travail, je suis intéressé par des BD comme *Alix* qui est d'une qualité assez exceptionnelle, et que je regarde de temps en temps et qui me donne, comment dirais-je, une certaine humilité ». Foster, cet américain, créateur du célèbre *Prince Vaillant*, fait également partie de ses références, mais aucune oeuvre en particulier ne semble marquer, ou même avoir marqué, plus jeune, cet auteur. Sa découverte de la BD est lié au journal belge Bravo qui publiait, un peu avant la deuxième guerre, des bandes américaines telle que *Mandrake* ou *Flash Gordon* mais, étrangement, de cette époque non plus, aucun nom en particulier ne semble émerger.

Cela m'apparaît tout de même étrange de la part d'un auteur de BD, un peu comme un peintre ne s'intéressant pas tellement à la peinture. Enfin, la passion doit tout de même exister quelque part chez cet homme car comme il le dit lui-même, « il y a trente, quarante ans, faire de la BD, ce n'était pas tellement en vue . . . ça ne se faisait pas tellement à l'époque. » Et en effet, si on désirait faire carrière, dans le temps, il fallait s'accrocher. Par contre, si la BD ne l'enflamme guère, le dessin, lui, le passionne. « Depuis que j'ai six ans, je dessine . . ., je dessinais tout ce que je trouvais », et si une chose semble le passionner encore plus que le dessin, c'est l'Égypte ancienne. « Je fais une bande dessinée qui est spécialisée dans l'Égypte ancienne. Je crois qu'actuellement je suis, enfin, c'est peut-être un vilain mot, celui sur le marché qui connaît mieux le sujet, parce qu'il y a des tentatives qui se font sur le sujet de l'Égypte, les éditions Glénat en ont sorti quelques unes dans la collection *Vécue*, mais je crois quand même que je suis le mieux documenté dans ce domaine-là ». Selon ses dires, les égyptologues de sa connaissance s'accordent pour louer la qualité de la documentation soutenant le travail de De Gieter et lui-même se considère en quelque sorte comme une « courroie de transmission » livrant au grand public un savoir pour le moins spécialisé dans un cadre accessible à tous.

Je suis loin de nier la qualité de la série à ce niveau, mais aussi documenté et crédible soit-elle, il lui manque ce « je-ne-sais-quoi » qui nous permette de parler ici d'une oeuvre. Mais les enfants en demandent-ils tant ?

La république de l'enfance

LITTÉRATURE JEUNESSE

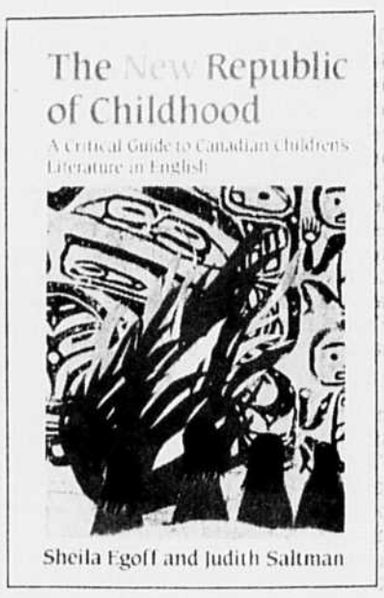
Dominique Demers

LE CANADA anglais a produit plus de livres pour enfants au cours des dix dernières années que pendant les 150 précédentes, constatent Sheila Egoff et Judith Saltman, professeurs en bibliothéconomie à l'Université de la Colombie Britannique. Les auteurs en profitent pour donner un nouveau souffle à leur essai sur la littérature jeunesse au Canada anglais : *The Republic of Childhood, paru pour la première fois en 1967 et repris en 1975.*

The new Republic of Childhood trace le portrait d'une littérature en ébullition où les tableaux d'enfance peints au nord des Grands Lacs se confondent avec les portraits dessinés au sud. Mais la littérature d'enfance et de jeunesse canadienne anglaise n'a pas encore sombré dans l'océan américain.

De Brian Doyle à Jean Little en passant par Monica Hugues, Barbara Smucker et Kevin Major, le jeune lecteur traverse des territoires immenses où les paysages sont bien plus que de simples décors de cartes postales. Des ports de pêche des Maritimes où rôde la misère aux champs de blé indolents de la Prairie jusqu'aux îles de glace un peu magiques de l'Arctique, les visions du monde dans des paysages bien circonscrits. « *A strong sense of place still dominates our best realistic fiction* », concluent Egoff et Saltman.

Cet enracinement géographique



Sheila Egoff and Judith Saltman

étonne. La littérature de jeunesse québécoise s'inscrit moins clairement dans des paysages tout comme elle s'ouvre moins largement à la diversité culturelle. Le Canada anglais ne se contente pas de plaquer quelques Haïtiens dans le décor : on raconte aux enfants les Inuits, les Mohawks, les Mennonites. Et un nouveau courant se dessine : des livres d'images mettent en scène des enfants héros issus d'autres cultures et les plongent dans de véritables aventures. On frôle alors cette république de l'enfance où les origines se mêlent dans le creuset d'une réalité définie d'abord par l'appartenance à une catégorie d'âge.

Fait étrange, cette république où un chapitre entier est consacré aux légendes indiennes et inuits n'accorde que quelques lignes aux auteurs et illustrateurs québécois dont les oeuvres ont voyagé chez des éditeurs canadiens anglais. Egoff et Saltman soulignent avec raison l'importante contribution de l'ethnologue Marius Barbeau avec ses *Contes du Grand-Père Sept-Heures* et celle de Suzanne Martel pionnière de la science fiction pour enfants au Canada. Stéphane Poulin, Gilles Tibo et Marie-Louise Gay sont aussi mentionnés mais nulle trace des Michèle Lemieux, Paule Daveluy, Roger Paré ou Marie-Francine Hébert pour ne citer que quelques-uns de nos créateurs présents au Canada anglais comme aux États-Unis et dont l'absence dans cet essai est flagrante.

La vaste culture littéraire des deux univesitaires leur permet des références à une foule d'oeuvres de différents pays mais la courtepointe est trouée côté Québec.

Malgré les efforts d'éditeurs comme Pierre Tisseyre, les grands romans pour la jeunesse du Canada anglais sont encore peu connus à l'est d'Ottawa. *The New Republic of Childhood* mérite d'être lu par nos éditeurs mais aussi nos sociologues et — pourquoi pas — nos politiciens. Les oeuvres pour la jeunesse nous renvoient de précieusesimages des sociétés où elles naissent. Les peuples se définissent entre autres par leur rapport à l'enfance, leur représentation de l'enfance et surtout les héros et les idéologies qu'ils tentent de vendre à leurs enfants. Qui sait si la Commission Bélanger-Campeau ne tirerait pas quelques enseignements de cette prose sur la république canadienne des enfants où le Québec est à peine plus présent que l'Arctique.

★

The New Republic of Childhood — A Critical Guide to Canadian Children's Literature in English, de Sheila Egoff et Judith Salmna, Oxford University Press, Toronto, 1990, 378 pages.

Librairie
AU VIEUX HAVRE

20, rue des Navigateurs
C.P. 67, Succ. B
Québec, Qc. G1K 7A1
(418) 692-2859
Catalogue
novembre 1990
Laurentiana et Canadiana
Livres d'art, livres illustrés
Prix: 3$

Les éditions du
SEPTENTRION
vous souhaitent la bienvenue
au Salon du livre de Montréal
• Histoire • Ethnologie
• Science politique
• Romans • Essais...
TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.
Kiosque 935-B

LA SOCIÉTÉ D'ARTHRITE
DONNEZ... une lueur d'espoir

DES NOUVEAUTÉS À DES PRIX IRRÉSISTIBLES...
MARGUERITE YOURCENAR
par Josiane Savigneau,
Prix ord. 39,95 $
Notre prix 29,95$
le Parchemin inc
STATION MÉTRO, BERRI-UQAM, MONTRÉAL, H2L 2C9 - (514) 845-5243
LIBRAIRIE AGRÉÉE

DANGEREUSEMENT DRÔLE !
Le kiosque CROC
Salon
AU ~~SOUS-SOL~~ DU LIVRE
DE MONTRÉAL

Venez me voir au salon du livre, au stand 439
Charlie est amoureux !
Découvrez la nouvelle amie de Charlie dans le livre-jeu Charlie
Pages couleurs, auto-collants, découpages, énigmes, coloriages... et en plus:
un macaron gratuit
(Attention quantités limitées)
Dans toutes les librairies et boutiques participantes.
CHARLIE plus que jamais les livres les plus drôles
Où est le livre-jeu
Gründ
5 ans et plus
24 pages
14,95 $
Qui est-elle ?
Diffusion Prologue inc
Pour info
Tél.: (514) 434-0306
Ligne WATS: 1-800-363-2864

Une « otobiographie » de Barthes

ROLAND BARTHES
Louis-Jean Calvet,
Flammarion, 1990.

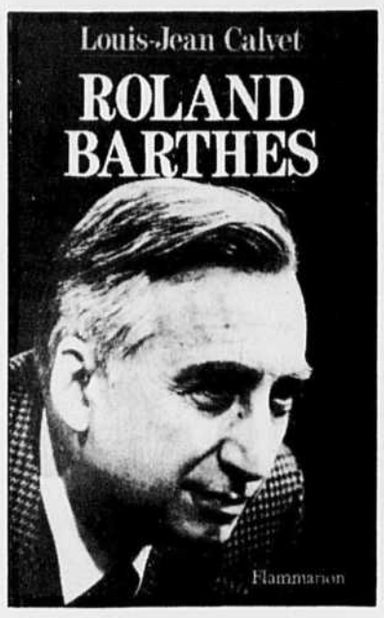
Heinz Weinmann

DIX ANS précisément après la mort de Roland Barthes, cette biographie de l'auteur des *Mythologies* vient à point nommé. Tout en nous faisant connaître les péripéties d'une vie productrice d'une oeuvre, elle pouvait déboucher sur un bilan critique de ce qui en reste, dépouillée qu'elle est de l'aura éphémère de la mode après l'épreuve du « purgatoire ». Louis-Jean Calvet, auteur de ce *Roland Barthes* qui fait suite au *Michel Foucault*, décidément, n'est pas à la hauteur de cette tâche.

Tâche ardue, en effet, défi redoutable qu'une biographie de Roland Barthes ! Comme s'il ne suffisait pas d'une oeuvre chatoyante, « disciplinairement » inclassable, « flirtant » tour à tour avec la linguistique, la sémiologie, la philosophie, la peinture, la musique et la photographie, à cheval sur la littérature, l'« écriture » — pour user d'un terme qui porte sa griffe — et les sciences humaines, l'auteur de cette oeuvre est fuyant, secret, cachant jusqu'à ses amis intimes par exemple son homosexualité qui éclate au grand jour seulement avec la publication posthume d'*Incidents* (1987).

Vie fragmentée, compartimentée, verrouillée par de nombreux sas de sécurité, construisant à partir de cercles concentriques tout un réseau d'amitiés, de connaissances qui n'interféreront jamais, constitués d'amis intimes, d'anciens élèves de séminaire comme Kristeva et Sollers, des innombrables « casse-pieds », comme Barthes les appelle, solliciteurs de lettres de recommandation auxquels il ne saura dire non, puisque le « non » ne fait pas partie de ses catégories mentales, des « types » pêchés lors de ses dragues nocturnes. Séduire, dit-il !

Enfin, toutes ces amorces autobiographiques de l'oeuvre barthésienne (*Fragments d'un discours amoureux, Roland Barthes par Roland Barthes*), loin d'être des points de repère pointant vers l'homme, sont autant de leurres, de subterfuges, de masques pour le cacher. Jusqu'au « mode d'emploi » de sa propre biographie, tendue, mine de rien, vers son futur biographe, qui s'avère être



lui-même un leurre. « Si j'étais écrivain, et mort, comme j'aimerais que ma vie se réduisît, par les sons d'un biographe amical et désinvolte, à quelques détails, à quelques goûts, à quelques inflexions, disons : des biographèmes. »

Barthes rêve sa propre bio-graphie, écrite par un autre sur le mode d'être de son oeuvre : celui du fragment, détails discrets presque choisis au hasard, pour être vraiment sûr qu'en les additionnant on n'arrive pas à la totalité de l'homme « tel qu'en lui-même ».

Louis-Jean Calvet ne réussit pas à déjouer ces leurres, puisqu'il n'arrive pas à débusquer le ou plutôt les Barthes (nom pluriel) secrets sous les apparences ondoyantes d'une oeuvre qui révèle autant qu'elle cache, à mettre à jour les liens ténus apparamment rompus qui se tissent entre cette oeuvre et l'homme.

Pas étonnant avec le simplisme de sa conception de la biographie telle qu'exposée dans l'Avant-propos ! Comparant le roman à la biographie, l'auteur note que l'histoire de cette dernière « est déjà écrite et le biographe a pour tâche essentielle de la retrouver et d'en faire le compte-rendu (sic) ». La biographie, une simple « transcription » de ce qui est déjà « écrit » dans cette vie, de ce que disent, chuchotent, « pensent » les autres de cette vie.

Et voilà trouvée en un clin d'oeil la « méthode » pour cette biographie; l'« otobiographie » (du grec *Otos = oreille*), puisqu'elle tend l'oreille à ce que les autres disent de Barthes. L'entrevue journalistique est érigée ici en ultime instrument de connaissance, la rumeur publique, semi-publique ou privée captée lors de ces entrevues fait figure de « vérité ».

Les sommités interrogées, en contact un moment avec Roland Barthes, sont garantes de cette « vérité » : à commencer par le président de la République, François Mitterrand, Claude-Lévi-Strauss, Edgar Morin, Philippe Sollers, que sais-je encore.

Reconnaissons que cette « otobiographie » nous découvre certains pans de cette vie qui éclairent sous un nouveau jour cette oeuvre. La mort du père lorsque Roland n'a qu'un an. Sa double généalogie alsacienne, protestante du côté maternel, gasconne, catholique du côté paternel. Rejet allant jusqu'au reniement de sa mère par sa grand-mère maternelle, grande bourgeoise qui tient un salon place du Panthéon à Paris où se pressent Paul Valéry, Léon Brunschvicq, Paul Langevin, alors que Roland et sa mère vivent dans un dénuement extrême. Sa haine de la « bourgeoisie », sa « vulgate » marxiste viennent de là.

Puis la tuberculose qui brise ses années d'études, son « profil de carrière » : agrégation, université. Il passera huit ans dans des sanatoriums sur des « montagnes » peu « magiques ». Or, il n'est pas exagéré de dire que Barthes est devenu Barthes grâce à cette maladie qui l'a mis en marge du système universitaire. Sa grande chance fut de ne pas avoir terminé sa thèse de doctorat !

C'est seulement dans cette marge du système universitaire que l'« écrivain » a pu prendre le dessus sur l'« écrivant », pour reprendre sa célèbre distinction, qu'a pu s'épanouir son « style » au sens où Barthes définit ce mot dès son *Degré zéro de l'écriture* : « Un langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie *personnelle* et *secrète* de l'auteur. »

Sa revanche sur la maladie avec sa nomination au prestigieux Collège de France. La mort de « Maman » avec laquelle il a vécu en symbiose pendant toute sa vie qui laisse cet homme au sommet de sa gloire désemparé tel un enfant. Enfin, l'accident de circulation « bête » à la suite d'un dîner chez François Mitterrand, futur président de la République. Barthes n'est pas blessé mortellement, mais il a perdu le goût de vivre : il se laisse mourir à l'hôpital.

En mettant ainsi bout à bout des « opinions », les qu'en-dira-t-on des autres sur Barthes, Louis-Jean Calvet met le doigt sur les « biographèmes » les plus apparents transposés en oeuvre. Mais il ne dit rien, ou presque, sur cette « mythologie personnelle et secrète » qui *est* le « style » même de Barthes.

Ce serait là l'objet d'une autre, d'une vraie bio-graphie de Barthes. Cette dernière ne s'écrira pas en interrogeant les autres mais les textes de Barthes.

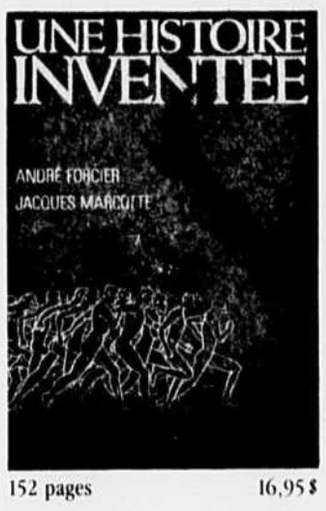
UNION
des écrivaines et écrivains québécois
en collaboration avec
Le Salon du livre de Montréal
vous invite à un
Brunch littéraire
Le dimanche 18 novembre à 11 heures
Salon Westmount — Hôtel Bonaventure
Au programme:
Louise Bouchard
François Charron
Pierre Des Ruisseaux
Jean Éthier-Blais
Jean-Pierre Girard
Marco Micone
Élise Turcotte
Hommage à Réjean Ducharme.
Lecture d'extraits de son oeuvre par Luce Guilbeault.
Deux collections d'une vingtaine de livres seront tirées au sort.
Prix d'entrée: 10 $
Réservation:
Union des écrivaines et écrivains québécois
(514) 526-6653
Bell La lecture publique est rendue possible grâce à la collaboration de Bell Canada.

186 pages 16,95 $

Avec ce recueil de nouvelles, Sandra Birdsell nous dépeint l'existence de femmes dont le destin est intimement lié aux années passées dans une petite ville de l'Ouest canadien.

NE TAXEZ PAS LES LIVRES

Vous avez aimé le film... offrez-vous le scénario. Revivez le plaisir du texte d'André Forcier et de Jacques Marcotte. Accompagné de 24 photos.



152 pages 16,95 $

ÉDITIONS DU ROSEAU
6521, rue Louis-Hémon, Montréal, Québec H2G 2L1

Les Éditions du Préambule

DIRECTIVES AUX AUTEURS POUR LA CONFECTION D'UN MANUSCRIT
Benoît Patar

ÉTIENNE-GASPARD ROBERTSON
La vie d'un fantasmagore
Françoise Levie

ÉCRITS SUR LE ROMAN POLICIER
Bibliographie
Norbert Spehner et Yvon Allard

L'AVORTEMENT: ENJEUX POLITIQUES
Michel Schooyans

LA CONSTELLATION DU CHIEN
Pierre Puttemans

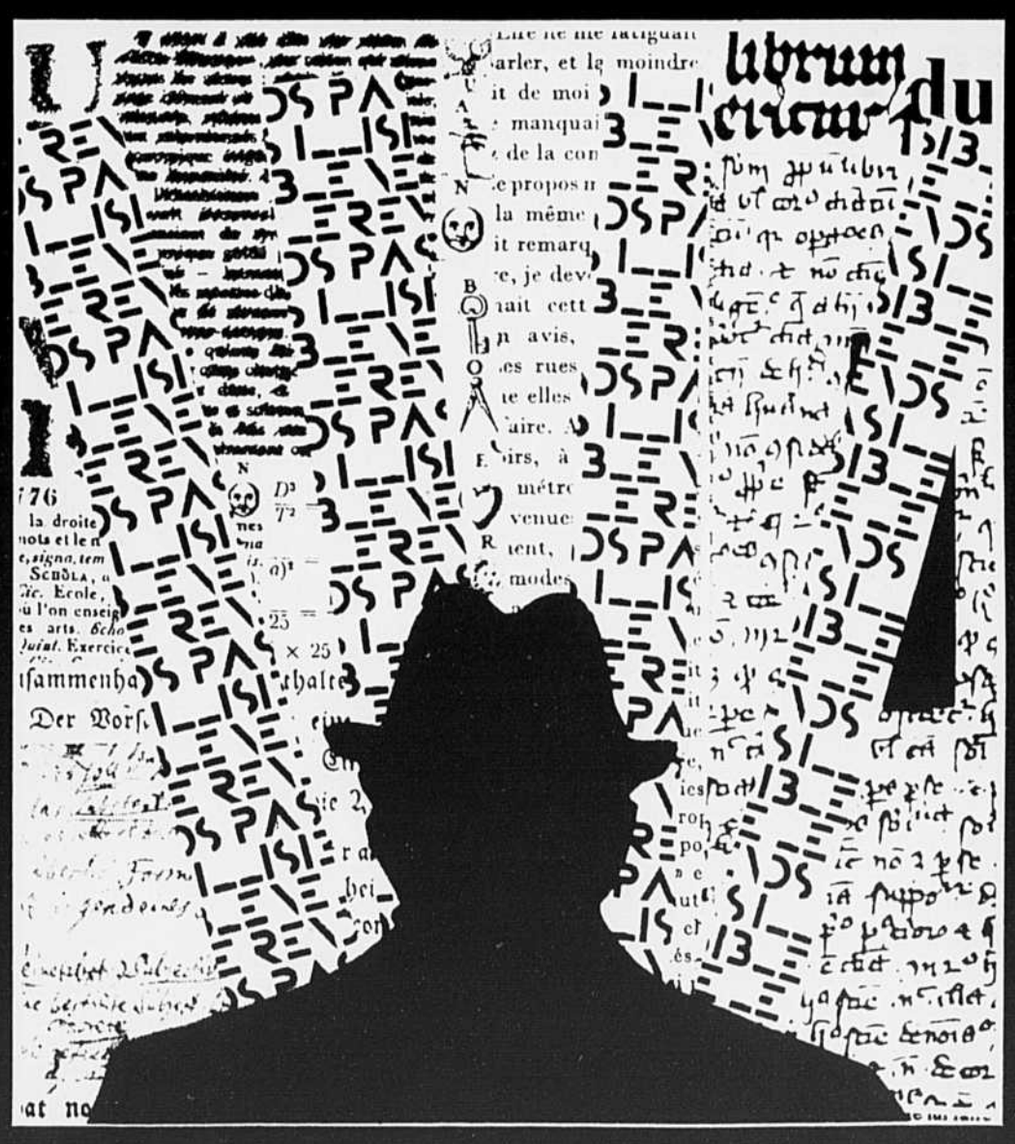
PÉCHÉS DE VIEILLESSE
Jean-Yves Dupuis

LE CONTEXTE LITTÉRAIRE
Lecture pragmatique de Hubert Aquin et Réjean Ducharme
Marilyn Randall

LA CORRESPONDANCE D'ANDRÉ ANTOINE
Le Théâtre Libre

ÉCRITS SUR LA SCIENCE-FICTION
Bibliographie
Norbert Spehner

VIES ET MORTS D'ARTAUD
Le séjour à Rodez
Simon Harel



SOCIOCRITIQUE DE LA TRADUCTION
Théâtre et altérité au Québec
Annie Brisset

LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1960 À 1975
Idéologie et représentation littéraire
Jozef Kwaterko

LE VOLEUR DE PARCOURS
Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine
Simon Harel

LE DISCOURS DE PRESSE
L'image des syndicats au Québec, 1982-1983
Maryse Souchard

LE BIOLOGIQUE ET LE SOCIAL
Nadia Khouri

1889. UN ÉTAT DU DISCOURS SOCIAL
Marc Angenot

ROMANTISME ET CRISES DE LA MODERNITÉ
Poésie et encyclopédie dans le Brouillon de Novalis
Walter Moser

LE ROMAN MÉMORIEL
De l'histoire à l'écriture du hors-lieu
Régine Robin

STAND 734

169, rue Labonté, Longueuil (Québec) J4H 2P6 — Tél.: (514) 651-3646 Fax: (514) 651-0378

Le faux cassé

Jacques Renaud

UN OUVRAGE vient de paraître sur le marché. Il est publié par les éditions de l'Hexagone dans la collection Typo.

Il a été imprimé en août 1990, soit plus de quatre ans après la signature d'un contrat et plus de trois ans après que le contrat soit devenu invalide.

L'ouvrage en question, que l'on peut maintenant trouver en librairie, porte le titre : *Le Cassé*.

Mais ce n'est pas *Le Cassé*.

Ce n'est pas l'ouvrage original qui portait ce titre depuis 1964 et dont on trouvait des exemplaires sur le marché récemment (l'ouvrage était régulièrement ré-imprimé).

L'ouvrage qui circule actuellement sous le titre *Le Cassé* n'est pas une nouvelle édition de l'oeuvre originale qui avait été publiée à Parti Pris en 1964 comme le prétend la page six (la page du *Copyright*). Il s'agit d'une nouvelle version, un fait qui n'est mentionné nulle part dans le livre.

N'importe qui peut le vérifier en feuilletant l'ouvrage qui circule présentement en librairie : l'ouvrage est de toute évidence une nouvelle version à laquelle je travaillais depuis quelques années, que l'éditeur avait entre les mains et dont le manuscrit comprenait une postface pertinente à cette nouvelle version. De plus, le texte n'était pas encore définitif et ne pouvait pas être présenté comme corrigé et revu comme l'affirme la page du *Copyright* (signalant implicitement que j'aurais permis que cette version sorte sur le marché) sans porter préjudice à l'auteur. Par ailleurs, la postface qui faisait partie de cette nouvelle version et qui la

PHOTO ARCHIVES

Jacques Renaud à l'époque du *Cassé*.

présentait est aussi absente du livre; sa présence aurait permis de limiter un peu les dégâts. Quoi qu'il en soit, aucun contrat n'avait été signé pour la publication de cette nouvelle version du *Cassé*.

Car il s'agit d'une nouvelle version.

L'oeuvre publiée en 1964 à Parti Pris et qui portait ce titre, *Le Cassé*, comptait douze chapitres. La nouvelle version publiée sous le même titre en compte quarante-et-un, soit une trentaine de plus.

La fin de l'histoire n'est pas la même dans l'une et l'autre version et un grand nombre de passages ont été ré-écrits. Des épisodes ont été ajoutés et trois des nouvelles qui faisaient partie de l'édition originale de 1964 ont été entièrement ré-écrites, refondues et incorporées à l'ensemble de l'histoire par moi; par exemple, presque tous les noms des personnages de ces trois nouvelles ont été modifiés et au moins un personnage a été ajouté (les textes originaux de *Le Cassé* de 1964 ont par ailleurs été intégralement conservés par moi et le manuscrit de l'édition originale demeure intact — mais ne peut plus être publié, on verra plus loin pourquoi).

On pouvait dire du *Cassé* dans sa version originale que c'était une « nouvelle » mais certainement pas la nouvelle version qui est de toute évidence un roman. L'ouvrage est pourtant présenté en couverture comme une nouvelle (*Typo, nouvelles*).

De plus, l'édition originale (dont le contrat signé en 1986 est caduque depuis plus de trois ans) comptait un certain nombre d'autres textes que *Le Cassé* proprement dit, auxquels l'éditeur avait renoncé par écrit en 1989, confirmant la propriété exclusive de l'auteur sur les droits. En fait, l'éditeur avait renoncé à l'intégrale des textes, incluant *Le Cassé* proprement dit et à plus forte raison le titre lui-même. Or, en plus du titre de la version originale sur la couverture, on retrouve dans l'ouvrage qui circule actuellement deux de ces textes (*Dialogues des serveuses, et And on earth, peace*) que l'éditeur s'était engagé par écrit à ne pas publier, à la demande de l'auteur, afin de respecter l'intégrité et l'intégralité de l'édition originale.

D'autre part, l'éditeur savait que la nouvelle version devait porter un autre titre afin que le lecteur fasse bien la différence entre les deux versions et ne soit pas induit en erreur. Ce titre, que l'éditeur connaissait parfaitement bien avant qu'il ne publie l'oeuvre illégalement, devait être : *Le Cassé II* et, en sous-titre *L'enfant dans le miroir* qui résume l'essence de la nouvelle version. L'éditeur a quand même gardé le titre de la version de 1964 (auquel il avait renoncé par écrit) pour le placer sur la couverture et à l'intérieur de la nouvelle version.

De plus, je conçois que lorsqu'un auteur présente une nouvelle version d'une oeuvre comme *Le Cassé*, il doit s'expliquer et prévenir le lecteur par une préface ou une postface. L'éditeur avait entre les mains, comme je l'ai dit, une postface à la nouvelle version qui expliquait le remaniement de l'oeuvre et qui présentait la nouvelle version, ce que des témoins peuvent affirmer. Même s'il n'avait pas le droit de le faire, quant à pirater, on aurait pu s'attendre à ce que l'éditeur le fasse avec une certaine logique et publie aussi cette postface; l'éditeur n'a pas publié cette postface, ajoutant un préjudice à un autre. L'ouvrage recèle un nombre inexcusable de coquilles. De plus, cette nouvelle version nécessitait encore un certain nombre de remaniements et ne pouvait pas être publiée dans sa forme présente.

Le fait de publier l'ouvrage qui circule présentement sous le titre *Le Cassé* constitue une faute grave à l'endroit du public, à l'endroit de l'auteur et à l'endroit d'une oeuvre originale qui fait partie de l'Histoire littéraire du Québec et qui est considérée par plusieurs comme un classique de la littérature québécoise. Le préjudice qui est fait à l'oeuvre, à l'auteur et à l'éventuel acheteur est, quand on y pense un peu, littéralement monumental.

La publication de la nouvelle version sous le titre de la version originale constitue à la fois un acte de fausse représentation auprès du public et un acte de piratage.

En plus de publier illégalement cette nouvelle version pour ensuite placer arbitrairement l'auteur devant le fait accompli (misant probablement sur le fait que les démarches de poursuites légales coûtent cher), le directeur des éditions de l'Hexagone, Alain Horic, associe à cet acte de piratage et à ce gâchis les noms de Gaston Miron, François Hébert et Gérald Godin qui sont également directeurs de la collection Typo. Ont-ils été tenus dans l'ignorance ?

La publication d'une nouvelle version du *Cassé* en utilisant sans permission le titre de la version originale a une conséquence pratique d'une portée considérable : en effet, comment pourrait-on avoir sur le marché deux ouvrages différents du même auteur portant exactement le même titre et le même nom d'auteur et que rien ne vient différencier aux yeux de l'acheteur ?

L'ouvrage dans sa version originale est étudié dans les cégeps et les universités du Québec depuis 1964. Depuis quelques années, on le trouve au programme de certaines universités étrangères (comme à la faculté des nouvelles langues romanes de la *Freie Universität* de Berlin-Ouest). Des textes d'analyse et de critique, de cours, de thèses, ont été publiés ou circulent d'une façon ou d'une autre sur la version originale. Des cours ont été mis au point sur la version originale par des professeurs de cégeps et d'universités au cours des années. La version originale est mentionnée dans un certain nombre de dictionnaires et de *Who's Who* depuis des années. La présence sur le marché de la nouvelle version sous le titre de la version originale de 1964 et l'impossibilité pratique, maintenant, de publier la version originale de 1964 sous le titre qui lui est propre constitue un préjudice dont la portée est difficile à évaluer mais qui est très grande.

Le fait est là : tout se passe comme si la championne de la littérature québécoise avait voulu rendre pratiquement impossible la publication de l'édition originale du *Cassé*.

J'avoue être abasourdi par tout ça et ne pas parvenir à comprendre comment un éditeur peut se permettre d'aller aussi loin dans l'illégalité, l'abus, l'absence catastrophique de sens des autres et des réalités, le mépris des oeuvres, des auteurs, des lecteurs, des étudiants, etc. Quelles qu'aient été ses intentions ou ses motivations, la décence et la légalité exigent que l'éditeur retire immédiatement du marché la nouvelle version qui circule actuellement sous un titre usurpé et sans la permission de l'auteur et qu'il comprenne que toute récidive entacherait encore plus la réputation de sa maison et de l'édition en général. C'est la seule chose qui pourrait pour l'instant contribuer en partie à corriger les préjudices accumulés à l'endroit d'un grand nombre de personnes et qui découlent de ce qu'il vient de faire.

Au bout de chaque cigarette
Un seul filtre: vos poumons

◆ Préposé

comme on aime lire, discuter de littérature, on se laisse tenter. Je n'exclus pas quelque névrose obsessionnelle, la rage de juger. Mais ne faut-il pas être un peu névrosé, aussi bien, pour écrire des romans et des poèmes ? Ainsi le critique se retrouve, pour ainsi dire, en famille.

Je suis devenu critique littéraire à partir du journalisme, il y a une quarantaine d'années (horreur), dans ce journal même, et je vous assure que ce n'était pas un adoubement. C'est pourquoi, bien qu'ayant quitté le métier depuis longtemps, je tiens qu'il existe un lien de nécessité entre l'information et la critique littéraire.

Il m'est arrivé de lire — en Laponie, bien sûr, non à Montréal — des articles qui n'avaient aucun rapport perceptible avec les livres dont ils prétendaient parler. Il me semble que c'est là tromper les attentes les plus légitimes du lecteur. Bien qu'un livre ne soit pas un objet entièrement définissable, le lecteur attend d'un critique qu'il lui en fasse une certaine description, qu'il lui dise un peu ce qu'il y a dedans. Plus outre, mais cela dépasse l'information première, le critique, parce qu'il est le premier lecteur du livre (après l'auteur, mais celui-ci ne compte pas), est appelé à le situer, c'est-à-dire à lui trouver une place dans le paysage social, culturel, littéraire dans lequel il apparaît.

Tout cela est assez vague. Valéry définissait l'intellectuel comme le « préposé aux choses vagues », et le critique n'échappe pas à cet hommage ou à ce reproche. Si je dis que, dans mon activité de critique littéraire, j'ai voulu rechercher la vérité, cette vérité spéciale de la littérature qui n'est évidemment pas celle, univoque, de la simple information, mais tient à l'adéquation d'un projet et d'une forme, on aura quelque raison de ne pas être entièrement satisfait.

Si je dis, encore, que le critique a des devoirs particuliers envers la langue — non pas celle des puristes, mais la langue vivante, travaillée, possédée —, je n'aurai pas résolu toutes les perplexités. Il en ira de même pour la valeur littéraire, qui n'est certes pas un absolu; il est plus facile de dire ce qui la menace — la notion de « produit culturel » par exemple — que ce qu'elle est.

Un critique sûr de son coup serait donc un homme d'une rare inconséquence. Mais ne lui demandez pas de douter trop. Il se tairait. Et la littérature a besoin de cet empêcheur de danser en rond.

◆ Sainte-Beuve

avec un sérieux fond de narcissisme et de frustration. Mais ça ne m'empêche aucunement de m'attacher à leurs livres. Il m'est arrivé de devenir l'ami d'un écrivain ou d'une écrivaine dont j'ai parlé mais c'est plutôt rare.

Le premier devoir d'un chroniqueur littéraire est de se faire lire. C'est pourquoi j'attache beaucoup d'importance à mon article. Je travaille de la façon suivante. Je lis (oui, oui) le livre en soulignant les passages qui me frappent, je prends des notes, généralement sur la couverture, je corne aussi les pages pour m'y retrouver, je vérifie s'il le faut les choses dont je ne suis pas sûr dans un dictionnaire. Je laisse la nuit passer — car je lis la nuit — et le matin, hop, devant l'ordinateur.

Là, armé de mes notes et de mes citations de la veille, fort d'un petit plan que j'ai imaginé dans ma tête, je fais confiance à mon instinct et à ma mémoire pour rédiger mon article le plus vite possible. Cela fait, j'oublie complètement le livre dont j'ai à parler et je travaille sur mon texte. Je travaille mon style, beaucoup. Je remanie mes idées pour qu'elles soient claires, ce qui m'est très difficile. Je veux que mon article informe, qu'il émeuve et qu'il fasse rire. C'est lui, non le livre, que les lecteurs aura sous les yeux, un samedi matin. Si on ne le lit pas, j'ai manqué mon coup et je suis furieux.

Le second devoir d'un chroniqueur littéraire est de lire beaucoup, de lire sans arrêt. Je joue le jeu le plus honnêtement possible. Tout livre qui entre dans mon appartement est parcouru impitoyablement. Certains ne dépasseront pas cette étape, d'autres si. Il faut lire les nouveautés, naturellement, mais je relis aussi les classiques que j'ai aimés et qui m'ont formés. C'est chez eux que je puise mes références.

Comme je ne suis pas un scientifique mais un journaliste, j'ai complètement renoncé à lire les textes d'essai critique pour m'en tenir aux oeuvres originales. Quitte à sortir du champ de la littérature pure (heureusement inépuisable), je préfère lire de l'histoire.

Je ne crois donc pas aux écoles et moins encore aux modes. Je dois même avouer que je me complais à les combattre sans relâche parce que je crois que l'écrivain doit rester un artiste, un individualiste, un chercheur de nouveauté et un aventurier de l'esprit humain dans ses rapports avec le monde, ou, pourquoi pas, un merveilleux égoïste. J'ai d'ailleurs remarqué que le véritable but des écoles littéraires (ou des revues) n'est pas la littérature mais le pouvoir qui se traduit, dans le milieu littéraire comme partout, par des prix, des bourses, des charges de cours, enfin des avantages matériels.

Le troisième devoir d'un chroniqueur littéraire est de veiller à ce que toute chose soit en équilibre. Jeunes et vieux écrivains, femmes et hommes, majoritaires et minoritaires doivent être considérés à leur juste place et sans préjugés. Une des plus grands fautes que je pourrais commettre comme chroniqueur littéraire, selon moi, est de profiter de mon pouvoir pour exclure ceux ou celles que je n'aime pas ou que je ne comprends pas. Ignorance, paresse ou malice, toute exclusion me fait horreur. Mieux vaut écrire une bêtise sur un livre que rien du tout car ce qu'il y a de plus pénible pour quelqu'un qui vient de publier un livre, c'est le vide.

Enfin, un chroniqueur littéraire peut se tromper. Alors, il doit le reconnaître avec un sourire gêné et passer outre parce que *errare humanum est*.

On me demande souvent si le fait que je sois moi même écrivain ne m'est pas une gêne, si cela ne me met pas des oeillères ou, pire encore, ne me rend pas jaloux. Ma réponse est non. Le fait que j'ai écrit des livres m'est, au contraire, d'une grande aide car « nourri dans le sérail j'en connais les détours », outre que la tradition du journalisme littéraire demande que ce soit les écrivains qui critiquent leurs pairs.

Ai-je un projet critique d'envergure ? Je ne crois pas car, dans un journal, on travaille a un tel rythme qu'il faut bien que je laisse cette noble ambition à ceux qui jouissent de plus de temps que moi pour réfléchir sur une oeuvre. Mais je tâche d'être fidèle à des exigences personnelles et à des goûts que les années n'ont fait que confirmer. D'ailleurs, au gré des ans, j'en suis venu à des idées simples, qui ont fait leurs preuves. Ce ne sont pas à proprement parler des idées littéraires mais ça ne fait rien. Elles s'appliquent très bien à la littérature.

Je crois, par exemple, qu'un livre ne doit pas être bâclé. Je pense que le travail est essentiel mais je ne pense pas que le travail soit tout. Pour moi, les deux qualités principales d'un livre sont l'honnêteté et la sincérité. Je veux dire par là qu'un livre doit viser un but. Je ne juge pas de ce but mais je puis juger de la manière. C'est pourquoi je n'ai aucun préjugé sur les genres. Un roman d'aventure me plaira autant qu'une oeuvre intimiste et délicate s'ils sont honnêtes et sincères.

Ma grande ennemie, avec la paresse, est la prétention, le « puffisme » dont parlait Stendhal. Là je suis impitoyable et j'écris un mauvais article. À ce propos, il est faux de croire que les chroniqueurs se font une joie de dire du mal de leurs confrères et de leurs consoeurs. Mais c'est vrai qu'une « descente » carabinée est plus intéressante à lire qu'un article banalement louangeur.

Laissez-nous vos empreintes...
Venez feuilleter les revues culturelles québécoises au stand **867**

SODEP

Salon du livre de Montréal du 15 au 20 novembre 1990

AU SALON DU LIVRE

VENEZ VOIR NOS COLLECTIONS

- **Les petits débrouillards** *(7 titres)*
- **Les albums de collectionneur** *(l'Arbrier québécois, l'Herbier québécois et l'Herbier médicinal)*
- **Je joue avec les mots** – 4e, 5e et 6e années
- **Les Stadaconé** *(9 contes sur la vie Amérindienne d'autrefois).*
- **Les leaders politiques du Québec contemporain** *(7 titres)*
- **Changement planifié et développement des organisations** *(8 tomes)*
- **Services comptables** *(6 titres)*
- **Monographies de psychologie** *(8 titres)*
- **Communication et Société** *(5 titres)*
- **Études d'économie politique** *(6 titres)*
- **Urbanisation** *(4 titres)*
- **Quatre collections de philosophie par le Département de philosophie de l'UQAM**
- **Anaya: al encuentro de un nuevo mundo** *(100 titres)*

NOTRE MAGAZINE ET NOS REVUES...

- Québec Science
- Loisir et Société
- Nouvelles pratiques sociales (NPS)
- Revue internationale de gestion des petites et moyennes organisations (PMO)
- Revue internationale PME
- Coopératives et développement
- Recherches et théories (philosophie)
- Lekton (philosophie)
- Technologies de l'information et société (TIS)

ET LE LARGE ÉVENTAIL DE PUBLICATIONS SPÉCIALISÉES OU DE VULGARISATION

Administration et gestion • Arts • Langues et linguistique • Communication et psychologie • Économie et finance • Éducation • Sciences sociales • Plusieurs autres disciplines

PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
Diffuseurs des Éditions Saint-Yves
TÉL.: (418) 657-3551 FAX (418) 657-2096

QUÉBEC SCIENCE ÉDITEUR

ÉCRIRE 1991

vade-mecum à l'usage des écrivains, journalistes et pigistes

de Marie Evangeline Arsenault
en collaboration avec Benoit Dutrisac
420 pages, 24,95 $

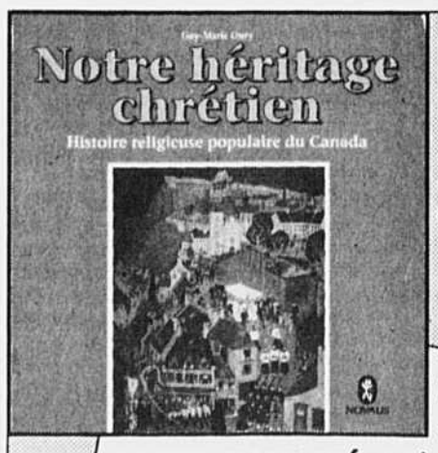
Plus de 15 000 données sur le marché de l'écriture au Québec et au Canada français • Près de 700 périodiques, journaux et maisons d'édition, leurs politiques éditoriale et rédactionnelle, ainsi qu'une foule de renseignements essentiels pour ceux et celles qui entendent publier leurs écrits.

LE MARCHÉ DE L'ÉCRITURE

Salon du livre de Montréal, stand E-18

BON DE COMMANDE:
Nom: _____
Adresse: _____
Code postal: _____ Tél.: ( ) ____-____

Votre chèque ou mandat-poste doit être libellé au nom de Le marché de l'écriture inc. Ajoutez 0,80 $ par exemplaire pour les frais de poste et de manutention et envoyez au 520, rue Cherrier, bureau 300, Montréal (Québec) H2L 1H3 Téléphone: (514) 849-5308, Télécopieur: (514) 849-4330



nouveauté

NOTRE HÉRITAGE CHRÉTIEN

Guy-Marie Oury, bénédictin et spécialiste de l'histoire religieuse de la Nouvelle-France, nous présente les personnages principaux, les évènements importants et les valeurs essentielles qui ont contribué à façonner l'âme de notre pays.

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL !

192 pages
16,95 $
Disponible chez votre libraire

NOVALIS

Jean-Claude Germain, président du Salon du livre

« Je somme les hommes politiques de parler de leurs lectures »

Guy Ferland

JEAN-CLAUDE GERMAIN supporte un lourd héritage. Son personnage d'Eugénio, dans le téléroman *L'héritage* de Victor-Lévy Beaulieu, le poursuit toujours. Cet Eugénio a passé le plus clair de son temps à éditer « le » livre de son patron, M. Couture. Coïncidence, Jean-Claude Germain est cette année le président d'honneur du 13e Salon du livre de Montréal dont le président se nomme, justement, M. Couture.

Mais là s'arrêtent les comparaisons. Jean-Claude Germain est un passionné de livres qu'il dévore comme un fou. Pour lui, il y a deux types de personnes dans le monde : ceux qui ne peuvent vivre sans livres et les autres.

« Au Québec, il y a beaucoup plus de gens qui lisent qu'on le pense. Imaginez, Michael Jackson a rempli deux soirs le stade olympique et on en fait un grand cas dans les médias. Même chose pour Diane Dufresne. Mais Yves Beauchemin et Arlette Cousture ont rempli, chacun, l'équivalent de 15 soirs le stade olympique si on additionne leurs lecteurs. C'est une question de valeur. Ici on parle peu de ses lectures et les médias n'en ont que pour les faits sociaux.

« Je somme les hommes politiques de parler de leurs lectures, continue le volubile homme de lettres. Ils sont en position de force et sont supposés incarner un comportement exemplaire. Alors, ils devraient dire ce qu'ils lisent. Pas les dossiers, les notes, les documents, mais les livres qu'ils préfèrent. Ils pourraient ainsi initier un mouvement. Un peu comme on le fait en France, lorsque Mitterrand parle de ses lectures. Quelquefois, on a l'impression que la campagne contre l'analphabétisme devrait commencer à l'Assemblée nationale. »

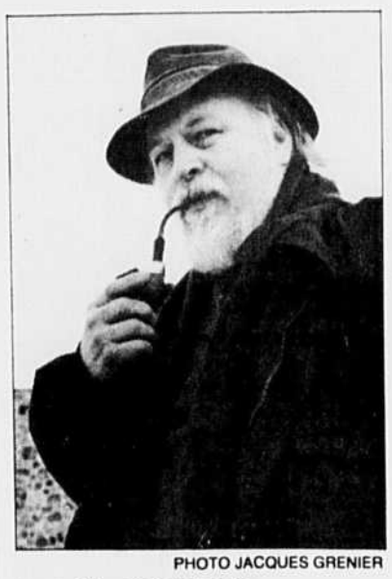


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Claude Germain

Par ailleurs, l'humanité a erré pendant des siècles, soutient Jean-Claude Germain. « On vient de découvrir récemment que les dimanches étaient faits pour aller bouquiner dans les librairies. On a penser longtemps que cette journée était consacrée aux ablutions et cérémonies de toutes sortes. Tout ce qu'il fallait, en fait, c'était que les librairies ouvrent ce jour férié pour qu'on puisse s'occuper l'esprit en flânant dans ces lieux qui sont maintenant accueillants. À une époque, les libraires protégeaient les livres contre les clients. Pas surprenant que les gens aient été intimidés. »

Aujourd'hui, les livres sont accessibles et même en abondance. « Jadis, on pouvait faire le tour d'une librairie et connaître tous les auteurs. Maintenant, il arrive qu'on découvre un auteur qui a déjà publié plusieurs livres. Ça déborde de partout. Le salon du livre, avec ses 550 stands et ses milliers de livres témoigne de cette vitalité du livre. C'est une jungle tropicale dans laquelle on se perd parfois. Lorsqu'on entre dans le hall d'exposition de la place Bonaventure, on est saisi d'effroi devant ce foisonnement de volumes.

« Et on ne peut même plus faire de différence entre un livre québécois et étranger. Avant, on repérait les livres québécois simplement parce qu'ils ne resemblaient pas à des livres. On les plaçait dans les rayons de nos bibliothèques et les autres volumes les rejetaient par terre. En ce moment, on accorde beaucoup d'importance à la facture de l'objet livre. C'est essentiel pour le plaisir de la lecture. »

Le livre, pour le président d'honneur, est partout présent. « On ne s'en rend pas compte toujours, mais la jeune fille candide assise sur la même banquette que soi dans le métro est peut-être en train de lire Sade et de s'imaginer les pires atrocités. Un autre, plus loin, lit un roman de guerre et est en plein carnage. C'est ça la lecture, une activité solitaire qu'on accomplit ensemble. Ça ne paraît peut-être pas, mais la lecture est en pleine expansion. Toutefois, dans notre société de l'image, on a besoin d'événements illustrables pour faire des nouvelles qui sont toujours les mêmes ».

Ce que le Salon du livre voudrait mettre de l'avant à travers son slogan, « Je lis, je le dis », c'est une prise de conscience de l'importance de la lecture dans notre société. « La lecture est en santé, elle se porte de mieux en mieux et voilà qu'on voudrait lui porter un coup mortel avec la taxe sur les produits et services (TPS). J'ai une réaction viscérale : c'est non ! Pas pour des raisons économiques, mais simplement parce que c'est inacceptable. Un livre est un geste de survie. La survie de notre langue est même liée aux livres. On a déjà reconnu la nécessité des livres après la conquête britannique alors qu'on recevait les livres de France. Les propos à la Foglia, à l'effet que les livres vont continuer de se vendre, sont une vision de l'esprit. Lorsqu'on enseigne à des étudiants qui gagnent 5 $ de l'heure, on se rend compte qu'une augmentation du prix d'un livre représente souvent une heure de travail. Les étudiants doivent souvent débourser quelque 60 $ pour un cours et ils ne pourront plus arriver.

« La littérature est encore le type d'évasion qui coûte le moins cher et qui dure le plus longtemps, poursuit le président en verve. C'est une denrée aussi essentielle que la nourriture et les médicaments. La TPS attaque la vie même. Le Salon du livre, qui accueille la Coallition contre la taxe appliquée aux livres, veut affirmer le plaisir de la lecture. L'industrie du livre ressemble à un athlète en pleine course dont on va couper les jambes. »

Après ces déclarations fracassantes, le président d'honneur du SLM souligne quelques nouveautés apportées à l'événement. « Chaque jour est placé sous la présidence d'un auteur québécois qui représente un genre littéraire : François Gravel le vendredi, Janette Bertrand le samedi, Pierre Bourgault le dimanche, Sylvie Desrosiers le lundi et Marie-Éva de Villers le mardi. Il est à noter que le Québec est à l'avant-garde dans les domaines de la littérature jeunesse et des dictionnaires. En fait, il paraît que les Québécois sont les plus importants consommateurs de dictionnaires. C'est peut-être relié à notre manque de sécurité. Quoi qu'il en soit, en cour, on devrait maintenant faire jurer les témoins sur les dictionnaires plutôt que sur la bible... »

Avec cet esprit ludique qui le caractérise, Jean-Claude Germain compare le Salon du livre à une bibliothèque de Babel. « Tout l'univers est contenu dans les bouquins. Et c'est à partir de ce lieu qu'on devra propager la foi du livre », conclut-il. Que la bonne parole soit entendue. Amen.

Les activités du Salon du livre

Jeudi

18 h : Cérémonie d'inauguration

19 h 30 : Le Conseil des arts du Canada annonce les finalistes pour les prix littéraires du Gouverneur général qui seront remis en janvier.

Vendredi — Journée Radio-Canada

9 h 30 : Diffusion en direct de l'émission *Ici comme ailleurs* animée par Michel Deshôtels.

12 h : Le débat *Comme un grand livre ouvert* a pour thème « Écrire de la fiction au Québec ». Gérard-Marie Boivin accueille Noël Audet, Billy Bob Dutrisac, Yves Navarre, Antonio D'Alfonso et Marie-Claire Girard.

13 h : Diffusion en direct de l'émission *Par quatre chemins* animée par Jacques Languirand.

16 h : Confidences d'écrivain. Gilles Archambault reçoit François Gravel, invité d'honneur de la journée.

19 h 40 : Jean-Claude Germain consacre son émission *L'aventure* aux potins littéraires.

Samedi

12 h 30 : Encan au profit de La Magnétothèque, bibliothèque de livres-cassettes pour aveugles.

14 h 30 : Le débat *Comme un grand livre ouvert* a pour thème « Écrivains polygraphes ou passer d'un genre à l'autre ». Gérard-Marie Boivin accueille Nathalie Petrowski, Louise Leblanc, Claude Duneton, Michèle Bazin et Michael Delisle.

15 h 45 : Au théâtre Alcan, le troupe de théâtre Parminou présente la pièce *Au pied de la lettre* pour sensibiliser les spectateurs à l'analphabétisme.

16 h 30 : Confidences d'écrivain. Gilles Archambault reçoit Pierre Rey, auteur d'*Une saison chez Lacan*.

19 h 30 : Championnat du monde d'orthographe de langue française en collaboration avec Radio-Québec. Cette nouvelle étape de sélection permet de trouver un candidat junior et un candidat sénior qui accèderont directement à la demi-finale mondiale des Championnats d'orthographe 1991.

Dimanche

13 h 30 : Les éditions Libre Expression proposent une activité *Bibi et Geneviève* dans Bibi Noël.

14 h 30 : Le débat *Comme un grand livre ouvert* a pour thème « Que lisent nos vedettes ? » Gérard-Marie Boivin accueille Janette Bertrand, André Brassard, Dominique Lajeunesse, Georges Dor, Andrée Boucher et Claude Charron.

15 h 45 : Au théâtre Alcan, le troupe Parminou présente *Au pied de la lettre*.

16 h 30 : Confidences d'écrivain. Gilles Archambault reçoit Pierre Bourgault.

Lundi

13 h 30 : Au théâtre Alcan, la troupe Parminou présente *Au pied de la lettre*.

14 h 30 : Le débat *Comme un grand livre ouvert* a pour thème « Le Québec à la une ». Gérard-Marie Boivin accueille Louis Caron, Pierre Godin, Paul-André Linteau, Marc Laurendeau et Pierre Turgeon.

15 h 30 : LE DEVOIR présente une table ronde sur la critique littéraire. Les invités sont : Marie Cardinal, Denise Bombardier, Gilles Marcotte et Jean Basile.

16 h 30 : Confidences d'écrivain. Gilles Archambault reçoit Sylvie Desrosiers.

Mardi

13 h 30 : La troupe Parminou présente en collaboration avec la CECM la pièce *Au pied de la lettre*.

14 h 30 : Le débat *Comme un grand livre ouvert* a pour thème « Une société qui bouge ou en changement ». Gérard-Marie Boivin accueille Richard Martineau, Jean-François Lisée, Marie-Éva de Villers, Simone Monet-Chartrand, Richard Langlois et Paul-André Comeau.

16 h 30 : Confidences d'écrivain. Gilles Archambault reçoit Claude Duneton.

Remises de prix

Le prix du grand public, décerné par le Salon du livre et *La Presse*, dimanche à 17 h 30, est attribué au livre qui aura été le plus apprécié par le public parmi les dix best-sellers de la dernière année. Le lauréat reçoit une bourse de 1000 $.

Le prix Jeune public, créé cette année par La Presse, sera remis dimanche à 17 h 30 pour un roman et un album, choisis parmi les best-sellers en littérature jeunesse. Les lauréats recevront 500 $.

Le prix littéraire Air Canada sera présenté samedi à 18 h sous l'égide de la société des écrivains canadiens.

Le prix Alvine-Bélisle sera alloué à la meilleure oeuvre francophone de littérature jeunesse publiée au Canada.

Le prix Canada-Suisse, doté d'une bourse de 2500 $ offerte par le Conseil des Arts du Canada et la Fondation suisse Pro Helvetia, est donné à un écrivain canadien une année et à un écrivain suisse la suivante, pour tout recueil de poésie, roman, pièce de théâtre ou ouvrage de non-fiction parus en français au cours des huit dernières années. Remise : samedi 18 h 30.

Les grands prix du Journal de Montréal sont attribués chaque année à une oeuvre poétique, une oeuvre dramatique et une oeuvre en prose. Les lauréats reçoivent 1500 $ du quotidien et de l'UNEQ. Remise : lundi à 17 h 15.

N'ATTENDEZ PAS DE LE LIRE DANS LES JOURNAUX

DONNEZ DE TOUT COEUR DÈS AUJOURD'HUI!

FONDATION DES MALADIES DU COEUR

AUGMENTEZ VOS CHANCES DE LUTTER CONTRE L'ENNEMI NUMÉRO 1 AU CANADA

440, boul. René Lévesque ouest, Bureau 1400,
Montréal, Québec, H2Z 1V7
871-1551, 1-800-361-7650, Fax:871-1464

QUAND IL S'AGIT DE DICTIONNAIRES...

PETIT ROBERT !

Prix ord. 66,95 $ — Notre prix 52,95 $

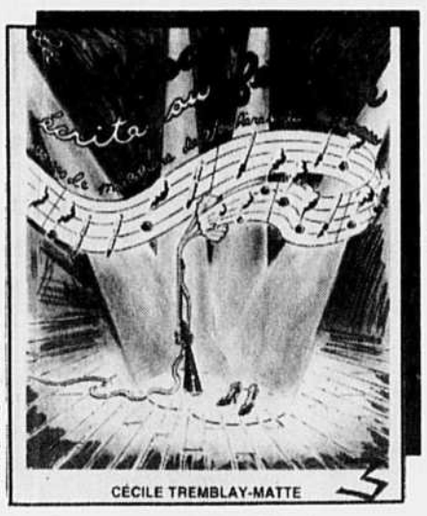
le Parchemin inc

STATION MÉTRO, BERRI-UQAM, MONTRÉAL, H2L 2C9 - (514) 845-5243
LIBRAIRIE AGRÉÉE

LA CHANSON ÉCRITE AU FÉMININ

DE MADELEINE DE VERCHÈRES À MITSOU, 1730-1990

Cécile Tremblay-Matte



CÉCILE TREMBLAY-MATTE

Signera son livre au Salon du livre de Montréal au stand **Gallimard** en compagnie de

Hélène Pedneault, Priscilla, Pauline Lapointe, Louise Portal, Chantal Beaupré, France Castel, Céline Delisle, Jacqueline Lemay, Danièle Lorain, Jenny Rock, Germaine Dugas, Sylvie Tremblay, Marie-Claire Séguin, Nathalie Carsen, Geneviève Paris, Angèle Arsenault, Geneviève Letarte, Shirley Théroux, Catherine Karnas, Sylvie Paquette, Clémence, Marie-Denise Pelletier, Marjo, Pauline Julien, Denise Boucher, Jano Bergeron, Gabrielle Bujold

En vente chez votre libraire

391 pages 29,95 $

Éditions 3

Diffusion DMR

L'ÉTAT DU QUÉBEC CONTEMPORAIN

Variations sur trente ans d'évolution

La société québécoise en tendances 1960-1990
Simon LANGLOIS *et al.*
667 pages 29,95 $

Une description d'ensemble, fondée sur des données empiriques, des changements sociaux en cours au Québec en cette fin de XXe siècle.

La société québécoise après 30 ans de changements
Sous la direction de Fernand DUMONT
358 pages 20 $

Un ouvrage qui renouvelle notre faculté de lecture de la société québécoise à l'heure où elle doit s'interpréter à nouveau et se redonner des projets d'avenir.

Des références fondamentales sur le Québec contemporain

Des diagnostics qui interpellent la société québécoise...

Institut québécois de recherche sur la culture
14, rue Haldimand
Québec G1R 4N4
Tél.: (418) 643-4695 · FAX: (418) 646-3317

Carnet 8

Yves NAVARRE

La vie dans l'âme

TOUT DE GO, et toutes affaires cessantes, nous avons jusqu'au 8 décembre pour nous rendre à 20 heures à la Chapelle Historique du Bon Pasteur (le H majuscule est sur l'invitation, le lieu est superbe), 100 est rue Sherbrooke, pour assister à cette *Cantate grise*, textes de Samuel Beckett, que présente le Théâtre Ubu. L'événement est important. Cela fut déjà dit en clair et net dans nos colonnes. Il est bon parfois de redire, d'insister : il y va du grand repas de l'esprit, d'une restauration de soi, d'un régal de l'intelligence quand elle ne joue que le jeu du je, questionne sans flatter, invite sans flagorner. Beckett est un de ces compagnons de route que Denis Marleau place avec un bel acharnement sur notre chemin. Après Queneau et tant d'autres, il récidive. Il faut le suivre, parole d'Ubu. Les textes de cette *Cantate grise* (n'ayez pas peur du gris, *ça parle là où ça souffre*, disait le divin Lacan sur son divan) sont des lieux de paroles échangés, des lieux de bonheur, des lieux de bons heurts. Boom. Merci.

Amende honorable : je remercie monsieur Case postale 927 de la succursale du Grand-Arsenal-Qui-N'existe-Pas de m'avoir signalé que, dans le carnet 5 j'utilisais par trois fois « l'affreux » mot de *pamphlet*. Il a raison. Cet anglicisme est, plutôt, pour moi, un beau barbarisme, un mot dévoyé, un voyou, si peu du folklore, et la raison-raison, pour être rigoureuse, n'est pas sans m'achaler un tantinet. Je vous le dis avec respect, monsieur Case postale 927 il est bon d'être vigilant (citation du dictionnaire, *une duègne sévère et vigilante*, Lesage) et il faut aussi s'interroger comme je le fais ici, mort de trac, à chaque carnet, sur l'usage que nous faisons de nos libertés. Bien sûr il y a *brochure, prospectus, circulaire*, et c'eût été moins pertinent. Je n'ai lu, dans l'actualité de ma vie, qu'un pamphlet digne de ce nom et de son étymologie (du grec *etumos, vrai). C'était en Giscardie, il y a plus d'une décennie (décade* disent à tort les Anglais : dix jours ?) et le président Giscard (dit d'Estaing) avait décidé de participer à une émission de télévision consacrée à Maupassant. Pierre Boutang avait écrit un pamphlet dans le journal le Monde. Dieu que ça faisait du bien. Le bourgeois gentilhomme (fort méprisant au demeurant) avait été mouché (faire « mouche » avec son épée). Merci donc, et si le *tout de go* qui inaugure ce carnet vous parait *british*, admettez avec moi, et avec le dictionnaire sur lequel Tibère, mon mini-chat pas mon *churn*, se vautre, que *go* vient de gober. Gobons donc Beckett. Merci.

Je tiens à rendre hommage au rapport explosif (sur la télévimolle) que Venise Barbelé, dite Venise Omni-Médias, de son vrai nom Maryse Canon, la souffre-douceur des lettres québécoises, déposa comme par hasard en Giscardie, du temps où il était bon de pivoter en parlant de Maupassant (et surtout pas de sa syphilis qui pourtant . . .). Voici que notre percutante journaliste est devenue romancière, c'est son droit le plus strict, c'est même bon signe, aurait-elle souffert ? Mais de là à clamer (pour faire sa publicité, encore ?) que les critiques d'*ici* sont des images de pères impuissants (ce qui est peut-être vrai) pour affirmer que *la vraie critique, c'est celle qui vient de là-bas*, alors là, non, arrêt (je n'ai pas écrit *stop*, mister CP 927). La critique est ni d'ici, ni de là-bas, mais d'Alma, de Turin, de Dublin, d'Hossegor, de Sainte-Foy, de Tramelan, de Budapest, de Périgueux, de Val d'Or, de Bonaventure, de Vancouver ou de Séville quand une lectrice ou un lecteur vous écrit quinze, seize ans plus tard, sur le déjà-tard de votre vie d'écriture, pour vous dire le bonjour et le merci. Je vous dédie cette paraphrase de ce qu'un *papa* et ami d'*ici* a écrit à mon encontre il y a quelques mois : nous verrons dans cinq ou dix ans ce que vous nous aurez donné. Et si on vous fait faire la queue pour un prix littéraire, demandez-vous :

— 1- si vous avez choisi le bon éditeur, l'Interallié c'est bien connu a des alliances;

2- si vous allez refuser ce prix-là. Il y a dix ans exactement ne me posiez-vous pas cette question du refus ? Lu sur un mur de Paris-la-freudienne en face de chez Lacan (çi-dessus cité) l'inscription *la publicité du malheur ne se distingue pas de sa suppression*. C'était dans *Le jardin d'acclimatation*. La boucle est bouclée. Si peu un règlement de comptes : rendez-vous compte, chère collègue. Cordialement vôtre.

L'Académie vient de couronner Jacques Poulin. L'occasion nous est re-donnée de découvrir *Le vieux chagrin*, un texte beau comme un fleuve, à la fois immobile et tumultueux.

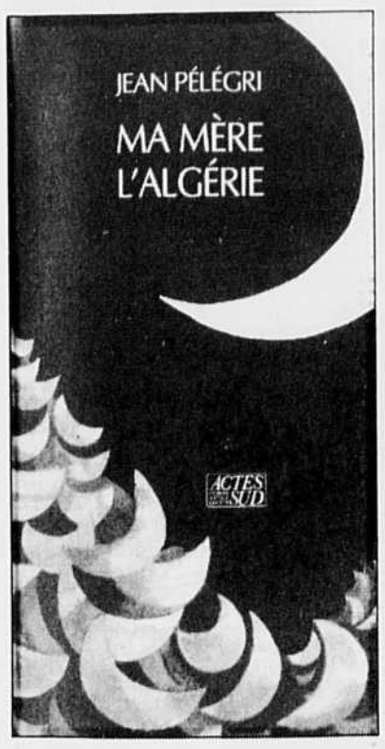
Il y a des livres qu'on a aimés d'amour vif et qu'on peut glisser dans une enveloppe, comme une lettre, avec un message aux proches, pour le partage. *De quoi t'ennuie-tu Éveline ?* de Gabrielle Roy en Boréal compact (comme les disques, c'est de la musique) est de ceux-là. C'est alors un beau cadeau que l'on se fait à soi-même, être deux et tant à partager le plaisir du texte. J'ai entendu, à la radio, hier matin, un long poème qui me faisait penser au Hugo des très grands jours. C'était lu sans emphase, belle voix, bon phrasé. Et comme dirait la dame du dessus, c'était d'un poète d'*ici*. Il était question de *l'ombre de la nuit*, du *choc de l'éclair*; il était dit, *qui donc arrachera le grand mot du passé ?* C'était de qui ? De qui ? Les poètes sont là pour assistance à personnes en danger de vie.

— Y.N.

Douce marâtre

MA MÈRE L'ALGÉRIE
Jean Pélégri,
Actes Sud, 96 pages.

Djamel Benyekhlef



UN LIVRE où la sensibilité est à fleur de texte; mais qui dérive à la fin vers un constat de type socio-économique qui détruit un peu l'effet du début. Long périple de l'auteur qui a encore le mal du pays, d'un pays qui a fait la manchette pendant près de huit ans, au milieu de ce siècle, et qui aujourd'hui a rejoint le rang des nations comme toutes les autres, les quatre cinquièmes en fait, celles qui s'agrippent aux parois de la grande cuve industrielle qui attire vers le bas — le gouffre — les états périphériques et leurs populations.

L'amour du Pélégri pour son pays d'origine, l'Algérie, le rend quelque peu crédule. Il feint d'ignorer, aveuglé par l'amour du pays, que les miracles — peu importe la sorte — n'ont jamais lieu deux fois de suite. Les Algériens avaient réussi avec très peu de moyens le premier miracle : l'indépendance politique du pays situé à quelques encablures de la métropole qui considérait ce territoire comme un département. Pélégri décrit très bien la situation misérable de ses camarades algériens avant l'indépendance. Il le dit avec beaucoup de chagrin : « Ainsi, le lundi, quand je partais vers l'école, mes camarades algériens, eux, restaient à la ferme. Sans livres, sans cartables ». Aucun pays n'a réussi à faire deux miracles de suite, voilà pourquoi l'Algérie ne pouvait pas réussir parfaitement les objectifs qu'elle s'était tracés. Nous comprenons très bien la déception de l'auteur et nous la partageons.

Les premières pages, les plus belles d'ailleurs, sont consacrées aux paysages de son enfance qu'il « relit » mentalement « car les paysages sont comme les livres : ils nous ouvrent à la vie mais leur sens change selon l'âge et les circonstances ». On sent chez l'auteur, comme chez les écrivains sensibles aux espaces de leur jeunesse, la difficulté de transcrire fidèlement la poésie qui hante son esprit. Les mots lui paraissent trop faibles pour dessiner sur le papier, les arbres et tous les lieux phusiques qu'il ne pourra plus revoir parce que tout a changé d'une part et que les bouleversements politiques de son pays natal l'ont forcé, d'autre part, à émigrer vers le Nord.

Jean Pélégri réussit facilement à nous entraîner avec plaisir dans son déambulement dans les lieux de son enfance : jeux violents où s'affrontent des enfants de races et de langues différentes; mais comme tous les jeunes, il n'est pas conscient des barrières qui divisent les communautés culturelles. Entre un père juste mais ruiné, amateur de Victor Hugo, qui n'avait donc pas choisi le bon auteur pour gérer convenablement sa ferme, à une époque où les bons sentiments ne sont pas de mise et une mère invisible dont il ne parle jamais, le jeune Pélégri commence à comprendre que seuls les coloniaux ont voix au chapitre.

Cela ne l'empêche pas de lire René Caillé et le père Foucauld dont les écrits ont préparé la colonisation du pays dans lequel les ancêtres du narrateur se sont installés; mais les idées de Jean Pélégri vont aller de plus en plus à l'encontre de celles qui prédominaient dans la société coloniale du pays. Comme cela peut paraitre si simple au lecteur d'aujourd'hui ignorant l'état d'esprit qui prévalait dans les colonies, dans les milieux bien pensants de la haute société et du petit peuple.

Est-ce seulement la faillite financière de son père qui le détourne du discours colonial, si en vogue à l'époque, et qui le pousse à regarder, autour de lui, ses camarades algériens revenus des champs de bataille de la seconde guerre mondiale ? Il constate qu'ils n'ont pas pour autant les mêmes droits que leurs autres frères d'armes, les privilégiés, ceux qui ont eu l'heureuse idée de naître en face dans la grande maison et non dans le gourbi. La sensibilité et l'amour de la justice de l'auteur ont leurs racines profondément ancrées dans son être : inutile donc de parcourir les chemins freudiens pour tenter d'expliquer que l'absence de sa propre mère a été remplacée par le pays de son enfance.

C'est dans les paysages que la métaphysique s'élabore, et vouloir la décrire, c'est faire son autoportrait. L'auteur réussit très bien le sien. On ne soulignera jamais assez le courage de Jean Pélégri de faire ce retour en arrière douloureux, de ne pas renier son pays d'origine malgré les dérapages qui étaient inévitables. »

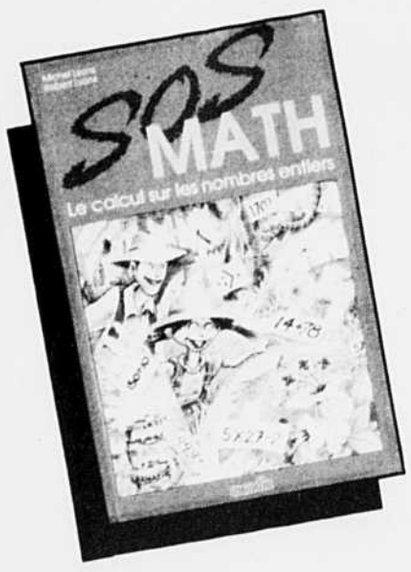
50 ÉDITEURS AUX STANDS
Champigny

PLUS DE LIVRES!
PLUS D'ESPACE!
PLUS DE PLAISIR!

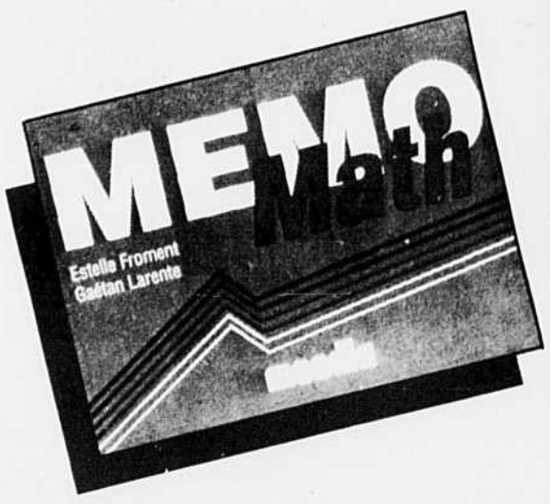
Champigny
ALLÉE YVES-THÉRIAULT
ENTRE L'AVENUE DU SALON ET L'AVENUE LOUIS-HÉMON
Librairie Champigny inc. • 4474, rue Saint-Denis, Montréal 844-2587

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL...
MONDIA ÉDITEURS VOUS LANCE UN DÉFI!

VENEZ NOUS RENCONTRER ET CONSULTER LES NOUVEAUTÉS



SOS Math-Le calcul sur les nombres entiers
Michel Lyons
Robert Lyons
Un ouvrage de référence pour comprendre les mathématiques de vos enfants... et les aider!



Mémo Math
Estelle Froment
Gaétan Larente
L'outil de travail indispensable aux étudiants, à la portée de leur budget. Un répertoire de plus de 2 000 définitions, formules et lois mathématiques.

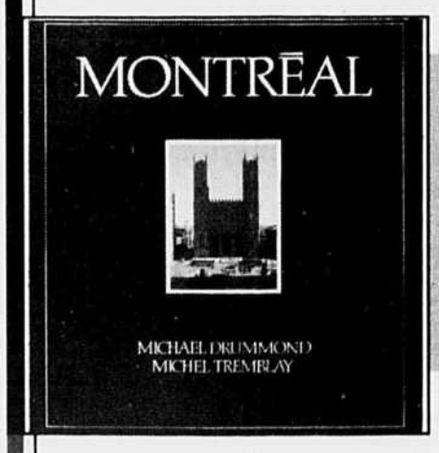
La lecture du spectacle théâtral
Louise Vigeant
Une présentation théorique et pratique d'un spectacle de théâtre: l'espace, le jeu et le texte, les objets.

Qu'est-ce que la langue?
2e édition
Jacques Leclerc
Le best-seller de la linguistique québécoise. Un document d'une richesse incomparable sur la langue, son histoire et ses influences.

Stands S-22 et S-23

mondia 1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 — Tél.: (514) 667-9221

Venez visiter le kiosque Hurtubise HMH au Salon du livre de Montréal du 15 au 20 novembre 1990!



Montréal
Photos de Michael Drummond
Préface de Michel Tremblay
148 pages
39,95$
Tout ce qui fait Montréal vibrante et chaleureuse est là. Sous vos yeux.

Le Gourmet de quartier
Victor Levant
102 pages
9,95$
Avec le Gourmet de quartier, finies les additions salées!

Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français
Marcel Trudel
520 pages
39,95$
Saviez-vous qu'entre 1690 et 1810, le Québec a compté plus de 4000 esclaves? Apprenez-le dans cet ouvrage, le premier à traiter de l'esclavage au Canada français.

Éditions Hurtubise HMH
7360, boulevard Newman,
LaSalle (Québec)
Tél.: (514) 364-0323

Hurtubise HMH 30 ans
hurtubise hmh

estuaire
Le poème en revue No.57
le plus près possible

Des poèmes de
FRANÇOIS CHARRON
LOUISE DESJARDINS
ANNIE MOLIN VASSEUR
PIERRE MONETTE
ANDRÉ ROY

Abonnement pour quatre (4) numéros
Abonnement étudiant/écrivain 18 $ ☐
Abonnement régulier 20 $ ☐
Abonnement pour institutions 30 $ ☐
Abonnement à l'étranger 35 $ ☐
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 $ ☐
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement 50 $ ☐
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premier numéros d'estuaire 5 $ ☐
Nom.....
Adresse.....
Code.....
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....